
THE LIBRARY OF CONGRESS



LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE.



Gravé par C. S. Gaucher, d'après le Tableau original que Mme Helvétius a bien voulu confier à l'

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE,

AUGMENTÉES ET SUIVIES

DES LETTRES D'AZA,

TIRÉES D'UN MANUSCRIT ESPAGNOL,
ET TRADUITES DE L'ANGLAIS.

NOUVELLE ÉDITION, ornée de sept gravures en taille douce, et du portrait de l'Auteur.

Graffigny



A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, rue de Crébillon, n°. 3, près de la Place de l'Odéon.

1813.

VIE

DE MADAME DE GRAFIGNY.

Madame de Grafigny naquit en Lorraine, le 12 décembre 1694, et mourut à Paris, dans la soixante-quatrième année de son âge. — Son père, qui descendait de la maison d'Issembourg en Allemagne, passa les premières années de sa jeunesse au service de la France. Il était aide-de-camp du maréchal de Bouflers, au siége de Namur. Louis XIV, en récompense de ses services, le fit gentilhomme, comme il l'avait été en Allemagne, et le confirma dans tous ses titres. Il s'attacha, dans la suite, à la cour de Lorraine.

Sa fille épousa François Huguet de Grafigny, exempt dans les Gardes-du-Corps, et chambellan du duc de Lorraine. Elle eut beaucoup à souffrir de la part de son mari; et après plusieurs années de patience héroïque, elle s'en sépara judiciairement. Elle eut de lui plusieurs enfans, qui moururent tous avant leur père.

Madame de Grafigny était d'un caractère grave; elle ne montrait pas en conversation les talens qu'elle

avait reçus de la nature. Un jugement solide, un cœur tendre et bienveillant, une conduite affable, uniforme, ingénue, lui avaient concilié beaucoup d'amis, long-temps avant qu'elle pût espérer d'avoir des admirateurs en littérature.

Mademoiselle de Guise étant venue à Paris pour y épouser le duc de Richelieu, amena avec elle madame de Grafigny; et sans cet incident elle n'aurait peut-être jamais vu cette capitale; au moins sa position ne lui permettait pas de l'espérer, et ni elle, ni aucun de ses amis d'alors, ne prévoyaient la réputation qui l'attendait. Plusieurs personnes d'esprit, réunies dans une société dont elle devint membre, la forcèrent de faire insérer quelques-unes de ses productions dans un recueil in-douze, qui parut en 1745. Le morceau qu'elle donna est le plus considérable de cette collection. Il a pour titre : *Nouvelle Espagnole ; le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.* On voit que le titre est une maxime, la Nouvelle en est pleine. Ce morceau ne fut pas goûté par quelques personnes de la société. Madame de Grafigny, piquée des plaisanteries de ces Messieurs sur sa *Nouvelle Espagnole*, composa, sans en rien dire, ses *Lettres d'une Péruvienne*, qui eurent le plus grand succès. Peu de temps après, elle mit au théâtre *Cénie*, pièce en cinq actes et en prose, qui fut reçue avec un applaudissement qui a duré jusqu'à ce jour. C'est une des meilleures que nous ayons dans le genre sentimental.

La Fille d'Aristide, autre comédie en prose, n'eut pas sur la scène le même succès que *Cénie*; elle parut après la mort de madame de Grafigny. On dit qu'elle en corrigea la dernière épreuve le jour même de sa mort. On assure aussi que le mauvais succès de cette pièce sur le théâtre, ne contribua pas peu à la maladie dont elle mourut. Madame de Grafigny avait pour sa réputation cette louable sensibilité qui est la mère des talens; elle avouait qu'une épigramme lui avait causé de grands chagrins.

Outre les deux pièces qui ont été imprimées, madame de Grafigny a écrit un petit conte de fées en un acte, appelé *Azor*. Elle le fit jouer chez elle; mais d'après l'avis de ses amis, elle ne le mit point au théâtre. Elle a aussi composé trois ou quatre pièces en un acte, qui furent jouées à Vienne par les enfans de l'Empereur. Elles sont dans le genre simple et moral, eu égard au caractère des personnes qui devaient en faire leur profit.

L'empereur et l'impératrice reine de Bohême et de Hongrie ont honoré notre auteur d'une estime particulière, et lui ont fait plusieurs présens, aussi-bien que le prince Charles et la princesse Charlotte de Lorraine, avec qui elle eut le rare honneur d'entretenir une correspondance littéraire.

Madame de Grafigny laissa sa bibliothèque à feu M. Guimont de la Touche, auteur d'*Iphigénie en*

Tauride et de l'*Epître à l'Amitié.* Il ne jouit de ce legs guère plus d'une année, car il mourut en 1760, au mois de février. Elle laissa tous ses papiers à un homme de lettres dont elle était l'amie depuis plus de trente ans, avec la liberté d'en disposer comme il le jugerait à propos.

On peut juger du génie de madame de Grafigny par ses écrits, et de sa moralité, par ses amis, qui tous étaient du plus grand mérite, et dont l'estime est son plus bel éloge. Les marques distinguées de son caractère étaient une sensibilité et une bonté d'ame dont il est rare de trouver des exemples. Toute sa vie ne fut qu'un acte de bienveillance. On n'en connaît que peu de particularités, car elle ne parlait jamais d'elle, et ses actions étaient couvertes du voile de la simplicité et de la modestie. Nous savons seulement, à n'en point douter, que sa vie ne fut qu'une suite de malheurs; et il est certain que c'est dans cette école qu'elle puisa, au moins en partie, cette philosophie aimable et sublime qui caractérise ses ouvrages, et qui les rendra chers à la postérité.

AVERTISSEMENT.

Si la vérité perd ordinairement de son crédit aux yeux de la raison, lorsqu'elle s'éloigne de la probabilité, ce n'est que pour un temps; mais pour peu qu'elle se trouve en contradiction avec le préjugé, elle trouve rarement grâce devant ce tribunal.

Que n'a donc point à craindre l'Editeur de cet ouvrage, en présentant au public les lettres d'une jeune Péruvienne dont le style et les pensées sont si peu conformes avec les petites idées qu'un injuste préjugé nous a données de cette nation?

Enrichis des précieuses dépouilles du Pérou, nous devrions, au moins,

regarder les habitans de cette partie du monde comme un peuple magnifique ; et le sentiment de respect n'est pas très-éloigné de celui qu'inspire la magnificence. Mais nous sommes toujours si prévenus en notre faveur, que nous jugeons du mérite des autres nations, non-seulement d'après la ressemblance de leurs mœurs avec les nôtres ; mais même d'après celle de leurs langues avec notre idiôme. *Comment peut-on être Persan* (1)?

On méprise les Indiens, et l'on accorde à peine une ame pensante à ces malheureux peuples. Cependant leur histoire abonde en monu-

---

(1) Le traducteur pense que cette phrase n'est qu'une critique tirée de quelqu'auteur français. Il y avait dans une ou deux de ces lettres quelques idées marquées au même coin. Il les a laissé échapper, jugeant qu'un Anglais ne pourrait les comprendre.

mens de la sagacité de leur esprit, et de la solidité de leur philosophie. L'apologiste de l'humanité et de la belle nature (1) a tracé une esquisse des mœurs des Indiens dans un poëme dramatique où le sujet lui-même le dispute à la gloire de l'exécution.

Avec autant de lumières sur les caractères de ces peuples, il semble qu'il ne doit pas y avoir lieu de craindre que des lettres originales, qui ne nous offrent que ce que nous savons déjà de l'esprit vif et naturel des Indiens, puissent être regardées comme une fiction. Mais le préjugé n'est-il pas aveugle? On doit redouter son jugement, et nous nous fussions bien gardés d'y soumettre cet ouvrage, si son empire n'avait des bornes. Il paraît inutile d'observer

(1) M. de Voltaire.

que les premières lettres de Zilia ont été traduites par elle-même ; et cette collection ayant été composée dans une langue et tracée d'une manière qui nous était inconnue, on se persuadera facilement qu'elle ne nous serait jamais parvenue, si la même main qui l'avait faite, ne l'eût écrite dans notre langue.

Nous devons cette traduction aux loisirs de Zilia dans sa retraite : la complaisance qu'elle eut de les communiquer au chevalier Déterville, et la permission que celui-ci obtint enfin d'elle de les garder, furent les moyens qui les ont fait passer entre nos mains.

Il est facile de voir, par la singularité du style, que nous avons été très-scrupuleux à ne rien ôter de cet esprit naturel qui règne dans cet ouvrage. Nous nous sommes con-

tentés de supprimer (surtout dans les premières lettres) beaucoup d'expressions et de comparaisons orientales qui ont échappé à Zilia, quoiqu'elle sût très-bien la langue française lorsqu'elle traduisit ces lettres: nous n'en avons laissé qu'autant qu'il en fallait pour faire voir la nécessité de retrancher le reste. Nous avons cru aussi qu'il était possible de donner un tour plus intelligible à certains termes de métaphysique qui auraient pu paraître obscurs, ce que nous avons fait sans altérer la pensée (1). C'est la seule part que l'E-

(1) A ce qui vient d'être dit par l'Editeur, le traducteur croit devoir ajouter qu'il a rempli sa tâche avec un extrême plaisir, et qu'il croit n'avoir point fait tort à un ouvrage qui, selon lui, renferme de grandes beautés dans l'original. Le caractère des Péruviens, autant que nous les connaissons par l'histoire, ne peut être peint de couleurs plus fortes et plus naturelles que dans les lettres de Zilia, ainsi

diteur ait eue dans ce singulier ouvrage.

---

que ces exemples de bon sens, de vertu inflexible, de sentimens tendres et d'affections inaltérables qui s'y rencontrent; et il est rare de voir les progrès de l'esprit humain tracés avec autant d'expression et d'une manière si correcte que dans ces lettres.

Nous publions ici les lettres d'Aza, qui n'ont point encore paru. On voit, dans l'avertissement qui les précède, comment elles nous sont parvenues. Il nous suffira d'ajouter que ces lettres complettent l'histoire d'Aza et de Zilia; et quant à la force, aux divers mouvemens de la passion qui les animent, quant à la délicatesse des sentimens qui y règnent, quant à la variété des incidens, aux réflexions judicieuses, à la dignité, à la justesse et à l'élégance des expressions, nous osons affirmer qu'elles ne le cèdent à aucune des lettres les plus admirées de Zilia.

INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

Il n'y a point de peuple dont les connaissances sur son origine et son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine quatre siècles.

Mancocapac, selon la tradition de ces peuples, fut leur législateur et leur premier Inca. Le Soleil, qu'ils appelaient leur père, et qu'ils regardaient comme leur dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivaient depuis longtemps, leur envoya du ciel deux de ses enfans, un fils et une fille, pour leur donner des lois, et les engager, en formant des villes et en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables. C'est

donc à *Mancocapac*, et à sa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs et les arts qui en avaient fait un peuple heureux, lorsque l'avarice, du sein d'un monde dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence, jeta sur leurs terres, des tyrans dont la barbarie fit la honte de l'humanité et le crime de leur siècle.

Les circonstances où se trouvaient les Péruviens, lors de la descente des Espagnols, ne pouvaient être plus favorables à ces derniers. On parlait depuis quelque temps d'un ancien oracle qui annonçait, qu'*après un certain nombre de rois, il arriverait dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avait jamais vus, qui envahiraient leur royaume, et détruiraient leur religion.*

Quoique l'astronomie fût une des principales connaissances des Péruviens, ils s'effrayaient des prodiges, ainsi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on

avait aperçus autour de la lune, et surtout quelques comètes, avaient répandu la terreur parmi eux : une aigle poursuivie par d'autres oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendait l'oracle aussi infaillible que funeste.

Le fils aîné du septième des Incas, dont le nom annonçait dans la langue péruvienne la fatalité de son époque (1), avait vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvrait le spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menait en lesse; tout cela avait effrayé le jeune prince, à qui le fantôme avait dit qu'il était fils du Soleil, frère de Mancocapac, et qu'il s'appelait Viracocha.

Cette fable ridicule s'était malheureusement conservée parmi les Péruviens; et dès qu'ils virent les Espagnols avec

(1) Il s'appelait *Yahuarhuocac ;* ce qui signifiait littéralement *Pleure-sang.*

de grandes barbes, les jambes couvertes, et montés sur des animaux dont ils n'avaient jamais connu l'espèce, ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha qui s'était dit fils du Soleil; et c'est de là que l'usurpateur se fit donner, par les ambassadeurs qu'il leur envoya le titre de descendant du dieu qu'ils adoraient. Tout fléchit devant eux : le peuple est partout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables, et les hommages les plus humilians.

Les Péruviens s'étant aperçus que les chevaux des Espagnols mâchaient leurs freins, s'imaginèrent que ces monstres domptés, qui partageaient leur respect, et peut-être leur culte, se nourrissaient de métaux : ils allaient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédaient, et les entouraient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait, pour

peindre la crédulité des habitans du Pérou, et la facilité que trouvèrent les Espagnols à les réduire.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avaient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part. Un peuple entier, soumis et demandant grâce, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés laissèrent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde, « Mécaniques » victoires (s'écrie Montagne, en se rap- » pelant le vil objet de ces conquêtes)! » Jamais l'ambition (ajoute-t-il), ja- » mais les iniquités publiques ne pous- » sèrent les hommes les uns contre les » autres à si horribles hostilités, ou ca- » lamités si misérables ».

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne-foi, et même de l'amitié. L'igno-

rance de nos vices et la naïveté de leurs mœurs les jetèrent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis avaient séparé les villes du Soleil de notre monde; elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux. Quel spectacle pour les Espagnols, que les jardins du temple du Soleil, où les arbres, les fruits et les fleurs étaient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe! Les murs du temple revêtus du même métal; un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, et quantité d'autres richesses inconnues jusqu'alors, éblouirent les conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés, ils oublièrent que les Péruviens étaient des hommes. Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux, que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'introduction qu'on a cru nécessaire aux lettres qui vont suivre.

Ces peuples étaient, en général, francs et humains; l'attachement qu'ils avaient pour leur religion, les rendait observateurs rigides des lois, qu'ils regardaient comme l'ouvrage de Mancocapac, fils du Soleil qu'ils adoraient. Quoique cet astre fût le seul dieu auquel ils eussent érigé des temples, ils reconnaissaient, au-dessus de lui, un Dieu créateur, qu'ils appelaient Pachacamac; c'était pour eux le grand nom. Le mot de Pachacamac ne se prononçait que rarement, et avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avaient aussi beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitaient de femme et de sœur du Soleil. Ils la regardaient comme la mère de toutes choses; mais ils croyaient, comme tous les Indiens, qu'elle causerait la destruction du monde, en se laissant tomber sur la terre qu'elle anéantirait par sa chute. Le tonnerre, qu'ils appelaient Yalpor, les éclairs et la foudre passaient parmi eux pour les minis-

tres de la justice du Soleil; et cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirèrent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame était établie chez les Péruviens; ils croyaient comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame allait dans des lieux inconnus, pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, composaient les offrandes qu'ils faisaient au Soleil. Le *Raymi* était la principale fête de ce dieu, auquel on présentait, dans une coupe, du *maïs*, espèce de liqueur forte que les Péruviens savaient extraire d'une de leurs plantes, et dont ils buvaient jusqu'à l'ivresse, après les sacrifices. Il y avait cent portes dans le temple superbe du Soleil. L'Inca régnant, qu'on appelait Capa Inca, avait seul droit de les faire ouvrir; c'était à lui seul aussi qu'appar-

tenait le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple. Les vierges consacrées au Soleil y étaient élevées presqu'en naissant, et y gardaient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs mamas ou gouvernantes, à moins que les lois ne les destinassent à épouser des Incas, qui devaient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, à leur défaut, à la première princesse du sang, qui était vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces vierges était de travailler aux diadêmes des Incas, dont une espèce de frange faisait toute la richesse. Le temple était orné des différentes idoles des peuples qu'avaient soumis les Incas, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux et des pierres précieuses dont il était embelli, le rendait d'une magnificence et d'un éclat digne du dieu qu'on y servait. L'obéissance et le respect des Péruviens pour leurs rois, étaient fondés sur l'opinion qu'ils avaient que le

Soleil était le père de ces rois; mais l'attachement et l'amour qu'ils avaient pour eux, étaient le fruit de leurs propres vertus et de l'équité des Incas. On élevait la jeunesse avec tous les soins qu'exigeait l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayait point les esprits, parce qu'on en montrait la nécessité de très-bonne heure, et que la tyrannie et l'orgueil n'y avaient aucune part. La modestie et les égards mutuels étaient les premiers fondemens de l'éducation des enfans; attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étaient chargés de les instruire arrêtaient les progrès d'une passion naissante, ou les faisaient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols, il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.

Les Amautas, philosophes de cette

nation, enseignaient à la jeunesse les découvertes qu'on avait faites dans les sciences. La nation était encore dans l'enfance à cet égard; mais elle était dans la force de son bonheur. Les Péruviens avaient moins de lumières, moins de connaissances, moins d'arts que nous; et cependant ils en avaient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire. Les quapas, ou les *quipos* (1) leur tenaient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étaient attachés, leur rappelaient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils voulaient se ressouvenir. Ils leur servaient d'annales, de codes, de rituels, etc.

---

(1) Les *quipos* du Pérou étaient aussi en usage parmi plusieurs peuples de l'Amérique méridionale.

Ils avaient des officiers publics, appelés *Quipocamaios*, à la garde desquels les quipos étaient confiés. Les finances, les comptes, les tribus, toutes les affaires, toutes les combinaisons étaient aussi aisément traités avec les quipos, qu'ils auraient pu l'être par l'usage de l'écriture. Le sage législateur du Pérou, Mancocapac, avait rendu sacrée la culture des terres; elle s'y faisait en commun, et les jours de ce travail étaient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuaient partout la fraîcheur et la fertilité. Mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que, sans aucun instrument de fer ni d'acier, et à force de bras seulement, les Péruviens avaient pu renverser les rochers, traverser les montagnes les plus hautes pour conduire leurs superbes aqueducs, et les routes qu'ils pratiquaient dans tout leur pays. On savait au Pérou autant de géométrie qu'il en fallait pour la mesure et le

partage des terres. La médecine y était une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidents particuliers. Garcilasso dit qu'ils avaient une sorte de musique, et même quelque genre de poésie. Leurs poëtes, qu'ils appelaient *Hasavec*, composaient des espèces de tragédies et des comédies, que les fils des Caciques (1) ou des Curacas (2) représentaient, pendant les fêtes, devant les Incas et toute la cour. La morale et la science des lois utiles au bien de la société, étaient donc les seules choses que les Péruviens eussent appris avec quelque succès. « Il faut avouer, dit un historien (3), qu'ils

---

(1) Caciques, espèces de gouverneurs de province.

(2) Souverains d'une petite contrée; ils ne se présentaient jamais devant les Incas et les reines, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisait la province où ils commandaient.

(3) Puffendorf, *Introd. à l'Hist.*

ont fait de si grandes choses, et établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point ».

LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIÈRE.

A AZA.

Récit de son enlèvement du temple du Soleil, par les Espagnols.

AZA! mon cher Aza! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent et sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi; en vain je t'appelle à mon secours; en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas! peut-être les malheurs que j'ignore, sont-ils les plus affreux! peut-être tes maux surpassent-ils les miens! La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devrait faire couler

mes larmes; et ma douleur, mes craintes, mon désespoir, ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chère ame de ma vie? Ton courage a-t-il été funeste ou inutile? Cruelle alternative! mortelle inquiétude! ô mon cher Aza, que tes jours soient sauvés, et que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent. Depuis ce moment terrible (qui aurait dû être arraché de la chaîne du temps, et replongé dans les idées éternelles), depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos citoyens, ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers, je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abyme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes. Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir. Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur? Quel désert aride a vu naître des hu-

mains insensibles à la voix de la nature gémissante? Les barbares! Maîtres du *Yalpor* (1), fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza! comment échapperas-tu à leur fureur? Où es-tu? Que fais-tu? Si ma vie t'est chère, instruis-moi de ta destinée.

Hélas! que la mienne est changée! comment se peut-il que des jours si semblables entr'eux, aient, par rapport à nous, de si funestes différences? Le temps s'écoule; les ténèbres succèdent à la lumière; aucun dérangement ne s'aperçoit dans la nature; et moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage. Tu le sais, ô délices de mon cœur! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable devait éclairer le triomphe de notre union. A peine commençait-il à paraître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avait inspiré pendant la nuit, je courus à mes *quipos* (2); et, profitant du silence qui

---

(1) Nom dn tonnerre.

(2) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs, dont les Indiens se servaient, au

régnait encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours, je rendrais immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

A mesure que je travaillais, l'entreprise me paraissait moins difficile : de moment en moment, cet amas innombrable de cordons devenait sous mes doigts une peinture fidelle de nos actions et de nos sentimens, comme il était autrefois l'interprète de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entière à mon occupation, j'oubliais le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits, et fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux était arrivé, et que les cent portes (1) s'ouvraient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours; je cachai précipitamment mes *quipos* sous un pan de ma robe, et je courus au-devant

---

défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servaient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs Incas.

(1) Dans le temple du Soleil, il y avait cent portes : l'Inca seul avait le pouvoir de les faire ouvrir.



La crainte d'être apperçue arrêtoit jusqu'à ma respiration.

Dessiné par le Barbier l'aîné. *Gravé par L*

de tes pas. Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des soldats furieux poursuivant nos vierges éperdues, et massacrant tout ce qui s'opposait à leur passage; nos *mamas* (1) expirantes sous leurs coups, et dont les habits brûlaient encore du feu de leur tonnerre; les gémissemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur et l'effroi, m'ôtèrent jusqu'au sentiment. Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel et presque involontaire, rangée derrière l'autel que je tenais embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyais passer ces barbares; la crainte d'être aperçue arrêtait jusqu'à ma respiration. Cependant, je remarquai qu'ils ralentissaient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux, répandus dans le temple; qu'ils se saisissaient de ceux dont l'éclat les frappait davantage, et qu'ils arrachaient jusqu'aux lames d'or dont les murs étaient revêtus. Je jugeai que le larcin était

(1) Espèce de gouvernantes des vierges du Soleil.

le motif de leur barbarie, et que, ne m'y opposant point, je pourrais échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au *Capa-Inca* (1) du secours et un asile pour mes compagnes et pour moi; mais, aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. O mon cher Aza, j'en frémis encore! Ces impies osèrent porter leurs mains sacrilèges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vû, pour la première fois, le seuil de la porte céleste, que je ne devais passer qu'avec les ornemens de la royauté (2). Au lieu des fleurs que l'on aurait semées sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourans; au lieu des honneurs du trône que je devais partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'é-

---

(1) Nom générique des Incas régnans.

(2) Les vierges consacrées au Soleil entraient dans le temple presqu'en naissant, et n'en sortaient que le jour de leur mariage.

tendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j'apprends que tu respires!

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard j'ai conservé mes *quipos*. Je les possède, mon cher Aza! c'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur, puisqu'il servira d'interprète à ton amour comme au mien; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m'instruiront de ton sort. Hélas! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu'à toi? Par quelle adresse pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore, mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage, nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le Chaqui (1) fidèle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza! Je donnerais tous les jours que le Soleil me destine, pour jouir un seul moment de ta présence.

---

(1) Messager.

LETTRE II.

AU MÊME.

Histoire de sa première entrevue, et de son engagement avec lui.

Que l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, et qui l'a remis dans tes mains! Que *Pacha-camac* (1) prolonge ses années en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse. Les trésors de l'amour me sont ouverts : j'y puise une joie délicieuse dont mon ame s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis; et les chaînes qui devaient nous unir ne sont pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes désirs, et non celui de mes espérances.

(1) Le Dieu créateur, plus puissant que le Soleil.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignais que pour tes jours; ils sont en sûreté : je ne vois plus de malheur. Tu m'aimes : le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du Soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon esprit et dans mes sentimens ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux : rien n'est à moi que ma tendresse. Si tu étais un homme ordinaire, je serais restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné. Mais ton ame, supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus : tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as voulu que nos divins *Amautas* (1) ornassent mon entendement de leurs sublimes connaissances. Mais, ô lumière de ma vie! sans le désir de te plaire, aurais-je pu me résoudre

---

(1) Philosophes indiens.

à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude; sans le désir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour, et que l'amour rend voluptueuses, je ne serais que l'objet de tes yeux; l'absence m'aurait déjà effacée de ton souvenir.

Hélas! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage! En jetant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparaît, l'horreur me saisit, et mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté; tu ne viens pas à mon secours! Tu es instruit de mon sort; il n'est pas changé. Non, mon cher Aza, ces peuples féroces que tu nommes Espagnols, ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent. Ta bonté te séduit; tu crois sincères les promesses que ces barbares te font faire par leur interprète, parce que tes paroles sont inviolables; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions. Tes sujets les prennent pour des dieux, ils se rangent de leur parti. O mon

cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers. Abandonne ton empire, puisque Viracocha (1) en a prédit la destruction. Achète ta vie et ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté. Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre et de notre tendresse. Tu seras plus roi en régnant sur mon ame qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable; ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant, je ferai retentir ton empire de mes chants d'allégresse : ton diadême (2) sera toujours l'ouvrage de mes mains; tu ne perdras de ta royauté que les soins et les fatigues.

---

(1) Viracocha était regardé comme un dieu. Les Indiens croient qu'en mourant il prédit que les Espagnols détrôneraient un de ses descendans.

(2) Le diadême des Incas était une espèce de frange. C'était l'ouvrage des vierges du Soleil.

Combien de fois, chère ame de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang? Combien les cérémonies, dont tes visites étaient accompagnées, t'ont fait envier le sort de tes sujets? Tu n'aurais voulu vivre que pour moi; craindrais-tu à présent de perdre tant de contraintes? Ne suis-je plus cette Zilia que tu aurais préférée à ton empire? Non, je ne puis le croire : mon cœur n'est point changé; pourquoi le tien le serait-il?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de sa vue; je me rappelle ce jour fortuné où ton père, mon souverain seigneur, te fit partager, pour la première fois, le pouvoir, réservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du temple (1); je me représente le spectacle agréable de nos vierges rassemblées, dont la beauté recevait un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étaient rangées; telles que, dans un jardin, les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs compartimens. Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant,

---

(1) L'Inca régnant avait seul le droit d'entrer dans le temple du Soleil.

dont la tendre lumière prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandait sur nos joues le coloris de la modestie : un embarras ingénu tenait nos regards captifs ; une joie brillante éclatait dans les tiens ; tu n'avais jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le Capa-Inca : l'étonnement et le silence régnaient de toutes parts. Je ne sais quelles étaient les pensées de mes compagnes ; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assailli ! Pour la première fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, et cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon ame, j'allais me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi ; le respect me retint. O mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement et le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avait ravi jusqu'à l'usage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de

ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui se rencontrèrent et se confondirent dans un instant. Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumière confondrait notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, aurait pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue et sentie avec une rapidité inexprimable. J'étais trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. Limagination remplie de la sublime théologie de nos Cucipatas (1), je pris le feu qui m'animait pour une agitation divine; je crus que le Soleil me manifestait sa volonté par ton organe et qu'il me choisissait pour son épouse d'élite : j'en soupirai; mais, après ton départ, j'examinai mon cœur, et je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avait fait sur moi! tous les objets me parurent nouveaux; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles! Je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrais au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entr'elles vint

(1) Prêtres du Soleil.

me tirer de ma rêverie en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étais destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettrait cette union.

J'ignore les lois de ton empire (1); mais depuis que je t'avais vu, mon cœur était trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connaître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornais mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, a t'offrir des vœux comme à lui. C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui, dans la suite, comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associerait à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirais sans cesse de ces entretiens si rares et si courts au gré de nos désirs, de ces entretiens qui ornaient mon esprit des perfections de ton ame, et qui ajoutaient à mon bonheur la délicieuse es-

(1) Les lois des Indiens obligeaient les Incas d'épouser leurs sœurs, et quand ils n'en avaient point, de prendre pour femme la première princesse du sang des Incas qui était vierge du Soleil.

pérance de faire un jour le tien. O mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardait notre union, était flatteuse pour mon cœur! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues, et cependant que leur durée a été courte! Hélas! le moment fortuné était arrivé. Quelle fatalité l'a rendu si funeste? Quel dieu poursuit ainsi l'innocence et la vertu? ou, quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes? L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza! mon cher Aza!....

LETTRE III.

AU MÊME.

Son embarquement, sa maladie. Elle est prise par les Français.

C'EST toi, chère lumière de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie : voudrais-je la conserver si je n'étais assurée que la mort aurait moissonné d'un seul coup tes jours et les miens? je touchais au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être, allait s'éteindre : la nature laborieuse se préparait déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi; je mourais : tu perdais pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie, et je t'en fais le sacrifice. Mais comment pourrais-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues, et que le temps qui s'est écoulé depuis, rend encore moins intelligibles?

A peine, mon cher Aza, avais-je confié

à notre fidèle Chaqui le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite avec autant de violence qu'ils en avaient employé à m'arracher du temple du Soleil. Enfin, arrivés apparemment où l'on voulait aller, une nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'avait jamais été ma première prison. Mais, mon cher Aza, pourrais-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étais assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil (1)?

Cette maison que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenait; cette maison, comme suspendue, et ne tenant point à la terre, était dans un balancement continuel. Il faudrait, ô lumière de mon esprit, que Ticaiviracocha eût comblé

(1) Il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.



Deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite.

mon ame, comme la tienne, de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connaissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes; car, quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur malfaisante, me causèrent un mal si violent que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'était que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'était écoulé; je ne souffrais presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du Yalpor : notre habitation en recevait des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la Lune, en tombant, réduira l'univers en poussière (1). Des cris qui se joignirent à ce fracas le rendaient encore plus épouvantable : mes sens, saisis d'une horreur secrète, ne portaient à mon ame que l'idée de la destruction de la nature entière. Je croyais le péril universel; je tremblais pour tes jours : ma frayeur s'accrut

(1) Les Indiens croyaient que la fin du monde arriverait par la Lune qui se laisserait tomber sur la terre.

enfin jusqu'au dernier excès à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage et les habits ensanglantés, qui se jetèrent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle; la force et la connaissance m'abandonnèrent : j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs sauvages qui n'étaient plus les cruels Espagnols.

Peux-tu te représenter ma surprise en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avait pu se faire? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je pusse m'assurer si je vivais, ou si mon ame n'avait point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues (1). Te l'avouerai-je, chère idole de mon cœur; fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des tourmens de toute espèce; accablée sous le poids de mon horrible destinée, je regar-

(1) Les Indiens croyaient qu'après la mort, l'ame allait dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

dai avec indifférence la fin de ma vie que je sentais approcher; je refusai constamment tous les secours que l'on m'offrait : en peu de jours je touchai au terme fatal et j'y touchai sans regret. L'épuisement des forces anéantit le sentiment : déjà mon imagination affaiblie ne recevait plus d'images que comme un léger dessin tracé par une main tremblante; déjà les objets qui m'avaient le plus affectée, n'excitaient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée : je n'étais presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin, il nous effraie, parce que nous y pensons de toutes nos forces : quand il est arrivé, affaiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paraît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte à pénétrer dans l'avenir, et même dans celui qui ne sera plus pour nous, semble donner de nouvelles forces. Transportée dans l'intérieur de ton palais, j'y arrivais dans le moment où l'on venait de t'apprendre ma mort. Je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de sentimens, tel qu'un lys desséché

par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare? Je jouissais de ta douleur, je l'excitais par de tristes adieux; je trouvais de la douceur, peut-être du plaisir à répandre sur tes jours le poison des regrets; et ce même amour, qui me rendait féroce, déchirait mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin réveillée comme d'un profond sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours; je revis la lumière.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence? Hélas! qui pourra m'en assurer? Je ne sais plus où je suis; peut-être est-ce loin de toi. Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

LETTRE IV.

AU MÊME.

Récit de son traitement durant sa maladie.

Quel que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent ; le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes. Je ne vis plus en moi ni pour moi : chaque instant où je respire est un sacrifice que je fais à ton amour; et, de jour en jour, il devient plus pénible. Si le temps apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit, et loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu ; tout m'est nouveau ; tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre ou pour être entendue ; l'un et l'autre me sont égale-

ment impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevaient des objets : je m'obstinai quelque temps à les tenir fermés ; efforts infructueux ! Les ténèbres volontaires auxquels je m'étais condamnée, ne soulageaient que ma modestie toujours blessée de la vue de ces hommes dont les services sont autant de supplices ; mais mon ame n'en était pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étaient que plus vives, et le désir de les exprimer plus violent. L'impossibilité ensuite de me faire entendre répand encore jusque sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auraient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle ! Hélas ! je croyais déjà entendre quelques mots des sauvages Espagnols ; j'y trouvais des rapports avec notre auguste langage ; je me flattais qu'en peu de temps je pourrais m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation ; et à la dif-

férence de leurs manières et de leur caractère apparent, on devine sans peine que Pachacamac leur a distribué, dans une grande disproportion, les élémens dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux. Ceux-ci semblent s'être échappés des mains du créateur, au moment où il n'avait encore assemblé, pour leur formation, que l'air et le feu. Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montraient assez qu'ils étaient cruels de sang-froid; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions, et qui paraît être de la bienveillance, prévient en leur faveur; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un, que j'ai jugé être le Cacique (1) à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respect; l'autre me donne une partie des se-

---

(1) Cacique est une espèce de gouverneur de province

cours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, et sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma faiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, (car je l'ai bien remarqué), plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance ; et, sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : faible, mourante et ne prononçant que des paroles qui n'étaient point entendues, pouvais-je l'en empêcher ? il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut ; et, depuis ce temps-là, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage. Cette espèce de cérémonie (1) me paraît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvait des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets, car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours

(1) Les Indiens n'avaient aucune connaissance de la médecine.

d'un feu intérieur qui me consume : à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes quipos. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma faiblesse peut me le permettre : ces nœuds, qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées; la sorte de ressemblance que j'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton absence ; ainsi, toute entière à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre usage pourrais-je en faire, ô mon cher Aza ! quand tu ne serais pas le maître de mon ame; quand les chaînes de l'amour ne m'attacheraient pas inséparablement à toi; plongée dans un abyme d'obscurité, pourrais-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie ? Tu es le soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges; ils sont à toi. Tu me chéris : je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras ; je suis récompensée.

LETTRE V.

AU MÊME.

Elle décrit la conduite du capitaine français et celle de son équipage.

Que j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes quipos manquait au comble de mes peines : dès que mes officieux persécuteurs se sont aperçus que ce travail augmentait mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvais-je la perdre sans désespoir ? Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint, quand on est écouté ; une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent : quel qu'en soit le motif, leur attention sem-

ble nous soulager. Je ne puis me faire entendre, et la gaîté m'environne. Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espèce de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame, contraignent les attitudes de mon corps, et portent la gêne jusque dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée de rendre nos sentimens impénétrables. Je crains quelquefois que ces sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avait donnée de leur caractère et de leur façon de penser à mon égard. Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de ma vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être ; ils me retiennent par une espèce de violence dans ce lit qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave et que leur pouvoir est tyrannique. D'un autre côté,

si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité. Aucun d'eux ne paraît devant moi, sans courber son corps, plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le Cacique semble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du Raymi (1) : il se met sur ses genoux fort près de mon lit; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence; et, les yeux baissés, il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire le grand nom (2) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré

(1) Le Raymi, principale fête du Soleil; l'Inca et les prêtres l'adoraient à genoux.

(2) Le grand nom était Pachacamac; on ne le prononçait que très-rarement et avec beaucoup de signes d'adoration.

diadême (1). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa nation; le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré. Il y joint cet air touché qui précède les larmes; ces soupirs qui expriment les besoins de l'ame; ces accens qui sont presque des plaintes, enfin tout ce qui accompagne le désir d'obtenir des grâces. Hélas! mon cher Aza, s'il me connaissait bien, s'il n'était pas dans quelque erreur sur mon être, quelle prière aurait-il à me faire?

Cette nation ne serait-elle point idolâtre? Je ne lui ai encore vu faire aucune adoration au Soleil : peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand *Mancocapac* (2) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos anciens divinisaient tout ce qui les frappait de crainte ou de plaisir : peut-être ces sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes. Mais, s'ils m'adoraient, ajou-

---

(1) On baisait le diadême de *Mancocapac*, comme nous baisons les reliques de nos Saints.

(2) Premier législateur des Indiens. Voyez l'*Histoire des Incas*.

teraient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non ; ils chercheraient à me plaire, ils obéiraient aux signes de mes volontés : je serais libre : je sortirais de cette odieuse demeure ; j'irais chercher le maître de mon ame : un seul de ses regards effacerait le souvenir de tant d'infortunes.

LETTRE VI.

AU MÊME.

Elle l'instruit de sa situation : son désespoir à ce sujet.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza! Que nos malheurs sont augmentés! Que nous sommes à plaindre! nos maux sont sans remède : il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir. On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté : je me suis traînée à une petite fenêtre qui, depuis long-temps, était l'objet de mes désirs curieux; je l'ai ouverte avec précipitation : qu'ai-je vu? cher amour de ma vie! je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement et le mortel désespoir qui m'a saisie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir. Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes dont les Espagnols se sont servis

pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avait fait qu'une description très-imparfaite. Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connaissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paraîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre. En perdant ce que j'aime, l'univers est anéanti pour moi : il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour : entends-les, cher objet de ma tendresse, sois-en touché, permets que je meure !.....

Quelle erreur me séduit ! non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre ; c'est la timide nature qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne, pour retarder une

fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en est fait : le moyen le plus prompt me délivrera de ces regrets. Que la mer abyme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir. Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image ; il ne voulait vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le sens encore, je le dis pour la dernière fois.

LETTRE VII.

AU MÊME.

Elle se repent de son désespoir.

Aza, tu n'as pas tout perdu, tu règnes encore sur un cœur : je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein ; il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussitôt détruit que formé. Oserais-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avais été témoin de mon emportement ? Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'était plus d'aucun secours ; ma vie ne me paraissait d'aucun prix ; j'avais oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! dans l'horreur du désespoir, on prend la férocité pour du courage et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise nous rappellent à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la faiblesse pour prin-

cipe de notre héroïsme, pour fruit que le repentir, et que le mépris pour récompense. La connaissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de la honte, je me tiens à l'écart; je crains que mon corps n'occupe trop de place; je voudrais le dérober à la lumière : mes pleurs coulent en abondance; ma douleur est calme; nul son ne l'exhale; mais je suis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime? il était contre toi. En vain depuis deux jours, ces sauvages bienfaisans voudraient me faire partager la joie qui les transporte : je ne fais qu'en soupçonner la cause; mais, quand elle me serait plus connue, je ne me trouverais pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge, semblable au *Mays* (1), dont ils boivent abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils

(1) Le *Mays* est une plante dont les Indiens font une boisson forte et salutaire; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, et ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le sacrifice. Voyez l'*Histoire des Incas*, tome II.

peuvent l'apercevoir, ne me laisseraient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'astre divin, si la conduite du Cacique était conforme à celle des autres.

Mais loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commise, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante. Il a deviné que la présence continuelle des sauvages de sa suite ajoutait la contrainte à mon affliction; il m'a délivrée de leurs regards importuns : je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirais-tu, mon cher Aza? il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets : le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas! que cette illusion est passagère, et que les regrets qui la suivent sont durables! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

On lui montre la terre.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étais le seul mobile de mon ame, aurais-je passé comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce? Le Cacique avait déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance! Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder au travers une espèce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auraient pu atteindre. En même temps, il m'a fait entendre par des signes (qui commencent à me devenir familiers) que nous

allons à cette terre, et que sa vue était l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil. J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte : l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir; il est évident qu'elle est une portion de ton empire, puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisans (1). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourrait donc m'empêcher de rentrer sous tes lois? Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes désirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras : un torrent de joie se répand dans mon ame, le passé s'évanouit, mes malheurs sont finis; ils sont oubliés : l'avenir seul m'occupe; c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même. Est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface?

---

(1) Les Indiens ne connaissaient pas notre hémisphère, et croyaient que le Soleil n'éclairait que la terre de ses enfans.

LETTRE IX.

AU MÊME.

Elle apprend quelques mots français, et en répète d'autres sans savoir leur signification.

QUE les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza! le temps ainsi que l'espace n'est connu que par ses limites. Il me semble que nos espérances marquent celles du temps, et que, si elles nous abandonnent, ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'apercevons pas plus la durée du temps, que l'air qui remplit l'espace. Depuis l'instant fatal de notre séparation, mon ame et mon cœur, également flétris par l'infortune, restaient ensevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écoulaient sans que j'y prisse garde : aucun espoir ne fixait mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paraît infinie, et je goûte le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon

esprit, de recouvrer la facilité de penser. Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent, l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisirs et de bonheur s'y succèdent alternativement; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité; celles même dont je ne m'étais point aperçue, s'y retracent sans les chercher. Depuis deux jours, j'entends plusieurs mots de la langue du *Cacique*, que je ne croyais pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets : ils n'expriment point mes pensées, et ne me font point entendre celles des autres; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étaient nécessaires. Je sais que le nom du *Cacique* est *Déterville*; celui de notre maison flottante, *vaisseau*; et celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier nom m'a d'abord effrayée : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton royaume; mais faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, et dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui : pouvait-il subsister long-temps avec la solide confiance que me

donne sans cesse la vue du Soleil? Non, mon cher Aza, cet astre divin n'éclaire que ses enfans : le seul doute me rendrait criminelle. Je vais rentrer sous ton empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnaissance me prépare un plaisir délicieux. Tu combleras d'honneur et de richesses le Cacique bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre : il portera dans sa province le souvenir de Zilia; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire. Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi : loin de me traiter en esclave, il semble être le mien. J'éprouve à présent autant de complaisance de sa part que j'en éprouvais de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paraît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude et par la réflexion, je vois que j'étais dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnais. Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenais pour un culte; mais le

ton, l'air et la forme qu'il y emploie, me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue, et il sait bien que les dieux ne parlent pas. Dès que j'ai répété après lui, *oui, je vous aime,* ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie se répand sur son visage; il me baise les mains avec transport et avec un air de gaîté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin. Tranquille sur sa religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage et ses habillemens sont si différens des nôtres que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, et de la joie à l'inquiétude. Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avais résolu de ne plus penser; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de cette communication, qui n'agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza; je cherche des

lumières avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savais que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, et je vois avec surprise que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues serait-elle celle de l'ame? O cher Aza! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités! Mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi : nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'environnent.

LETTRE X.

AU MÊME.

Son arrivée en France.

Je suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes désirs, mon cher Aza; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'étais promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide dont je ne cherche pas même à me délivrer. Mes erreurs répriment mes jugemens; je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois. A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple, qui nous suivait en foule, me paraît être de la même nation que le Cacique : mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies. En entrant dans la chambre où Déterville

m'a logée, mon cœur a tressailli; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une vierge du Soleil; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle fut ma surprise, mon cher Aza, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu. L'étonnement me tenait immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupait toute mon attention : je le touchais, je lui parlais, et je le voyais en même temps fort près et fort loin de moi. Ces prodiges troublent la raison, offusquent le jugement. Que faut-il penser des habitans de ce pays? Faut-il les craindre, faut-il les aimer? Je me garderai bien de rien déterminer sur un objet aussi délicat. Le Cacique m'a fait comprendre que la figure que je voyais était la mienne; mais de quoi cela m'instruit-il? Le prodige en est-il moins grand? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances? Je le vois avec douleur, mon cher Aza, les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos *Amautas.*

Déterville m'a donné une *China* (1) jeune et fort vive; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins; mais j'aimerais autant qu'elles ne le fissent pas, car leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont pas été à *Cuzco* (2). Cependant je ne puis encore juger de rien, mon esprit flottant toujours dans une mer d'incertitudes; mon cœur, seul inébranlable, ne désire, n'espère et n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

---

(1) Servante ou femme de chambre.
(2) Capitale du Pérou.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Différentes remarques sur ce qu'elle voit.

Quoique j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelque lumière sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étais il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les sauvages de cette contrée paraissent aussi bons, aussi humains que le Cacique. Ils chantent et dansent comme s'ils avaient tous les jours des terres à cultiver (1). Si je m'en rapportais à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n'aurais plus d'espoir; mais je me souviens que ton auguste père a soumis à son obéissance des provinces fort éloignées, et dont les peuples n'avaient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en

(1) Les terres se cultivaient en commun au Pérou, et les jours de ce travail étaient des jours de réjouissance.

serait-elle pas une? Le Soleil paraît se plaire à l'éclairer; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu (1). J'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter : le seul usage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité et finir mes inquiétudes. Je ne laisse échapper aucune occasion de m'instruire; je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté pour prendre des leçons de ma *China*. C'est une faible ressource : ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. J'apprends à connaître le nom des objets qui frappent mes yeux. Les signes du Cacique me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espèce de langage qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison, où, sans cette intelligence, je me

(1) On ne voit point au Pérou le Soleil dans tout son éclat.

serais fort mal conduite. Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite : beaucoup de monde y était assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut : les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçaient d'étouffer, et qui recommençaient lorsqu'elles levaient les yeux sur moi, excitèrent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurais pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute : mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allais retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint. Je compris que je commettrais une faute si je sortais, et je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnait sans sujet; je restai donc, et portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causait seule la surprise des unes et les ris offensans des autres; j'eus pitié de leur faiblesse; je ne pensai plus qu'à leur persuader, par ma contenance, que mon ame ne différait pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un jeune homme que j'aurais pris pour

un *Curacas* (1), s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, et me conduisit auprès d'une femme qu'à son air fier je pris pour la *Pallas* (2) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais, pour les avoir entendu prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle! les beaux yeux!*.... Un autre homme lui répondit : *des grâces, une taille de nymphe!*.... Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répétèrent à peu près les mêmes mots: je ne sais pas encore leur signification; mais ils expriment sûrement des idées agréables, car, en les prononçant, leur visage était toujours riant. Le Cacique paraissait extrêmement satisfait de ce que l'on disait; il se tint toujours à côté de moi, ou, s'il s'en éloignait pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdaient pas de vue, et ses signes m'avertissaient de ce que je devais faire : de mon côté, j'étais fort attentive à l'observer, pour ne point blesser les usages d'une na-

---

(1) Les *Curacas* étaient de petits souverains d'une contrée; ils avaient le privilége de porter le même habit que les Incas.

(2) Nom générique des princesses indiennes.

tion si peu instruite des nôtres. Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manières de ces sauvages m'ont paru extraordinaires. Ils ont une vivacité si impatiente, que, les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix. Ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du Cacique, qui m'ont tant causé d'embarras, et sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures. Il baisa hier les mains de la *Pallas* et celles de toutes les autres femmes; il les baisa même au visage, ce que je n'avais pas encore vu : les hommes venaient l'embrasser; les uns le prenaient par une main, les autres le tiraient par son habit; et tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée. A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens et nos pensées affectueuses, leur paraîtraient insipides. Ils prendraient notre air sérieux et modeste pour de la stupidité, et la gravité de notre

démarche pour un engourdissement. Le croirais-tu, mon cher Aza, malgré leurs imperfections, si tu étais ici, je me plairais avec eux? Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables; et, si mon ame était plus heureuse, je trouverais du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi efface les agrémens de leur nouveauté : toi seul fais mon bien et mes plaisirs.

LETTRE XII.

AU MÊME.

Elle s'habille à la française, et raconte la conduite du capitaine Déterville envers elle.

J'ai passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chère occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire. Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets. Quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étais vis-à-vis de moi-même. Mon nouvel ajustement ne me déplut pas. Peut-être je regretterais davantage celui que je quitte, s'il ne m'avait fait regarder partout avec une attention incommode. Le

Cacique entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutait encore plusieurs bagatelles à la parure. Il s'arrêta à l'entrée de la porte, et nous regarda long-temps sans parler. Sa rêverie était si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *China* et se remit à sa place sans s'en apercevoir. Les yeux attachés sur moi, il parcourait toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étais embarrassée sans en savoir la raison. Cependant afin de lui marquer ma reconnaissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main; et, ne pouvant exprimer mes sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne. Je ne sais quel effet ils firent, dans ce moment-là, sur lui; mais ses yeux s'animèrent, son visage s'enflamma : il vint à moi d'un air agité; il parut vouloir me prendre dans ses bras; puis, s'arrêtant tout à coup, il me serra fortement la main, en prononçant d'une voix émue : non... le respect... sa vertu.. et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux. Puis il courut se jeter sur son siége, à l'autre côté de la chambre, où il demeura, la tête ap-

puyée dans ses mains, avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine : je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n'osai plus lui rien dire : j'étais dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger; il se leva : nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse; mais il n'en avait ni moins de bonté, ni moins de douceur : tout cela me paraît inconcevable. Je n'osais lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenaient lieu d'entretien : cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique*, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'était passé, et en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en était pas une

suite. A peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le *Cacique*, la *China* et moi : ce petit endroit est agréablement meublé ; une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment. Tandis que je le considérais avec surprise, et que je tâchais de deviner pourquoi Déterville nous enfermait si étroitement, (ô, mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays) ! je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer ; je la sentis se mouvoir et changer de place : ce mouvement me fit penser à la maison flottante. La frayeur me saisit : le *Cacique*, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura, en me faisant voir, par une des fenêtres, que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvait par un secret que je ne comprenais pas. Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas* (1) d'une espèce qui

---

(1) Nom générique des bêtes.

uous est inconnue, marchaient devant nous, et nous traînaient après eux. Il faut, ô lumière de mes jours, un génie, plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulières ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier. Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour prendre du repos dans la première habitation qui se rencontre, et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté, pendant ce voyage, des plaisirs qui m'étaient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connaissais pas les beautés de l'univers : et ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve. Les campagnes immenses, qui se changent et se renouvellent sans cesse à nos regards, emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrassent et se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trou-

ver de bornes à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles. A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images dont la pompe et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre. Des nues transparentes, assemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes. Le *Cacique* a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyait admirer avec tant de satisfaction. Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre ame, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir, ni moins d'étonnement. Que les bois sont délicieux, mon cher Aza! en y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir. Les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment

aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat : l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O, mon cher Aza ! que ta présence embellirait des plaisirs si purs ! Que j'ai désiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurais fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

Elle arrive à Paris. Sa réception et celle de Déterville par les parens de celui-ci.

Me voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris; c'est le terme de notre voyage : mais selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins. Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne produisent que du tourment, et ne me présagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux, et je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue. Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à traverser cette ville, et par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourraient rassembler deux ou trois de nos contrées. Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito;* je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville; mais, hélas quelle différence!

celle-ci contient des ponts, des rivières, des arbres, des campagnes ; elle me paraît un univers plutôt qu'une habitation particulière. J'essaierais en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons : elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont, que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du *Cacique* fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil : les meubles et quelques endroits des murs sont d'or, le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs qui représentent assez bien les beautés de la nature. En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduisait dans la chambre de sa mère. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à peu près de la même forme que celui des Incas, et de même métal (1). Après avoir présenté sa main au *Cacique*, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa ; mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n'eusse été aver-

(1) Les lits, les chaises, les tables des Incas étaient d'or massif.

tie, je n'aurais pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mère. Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher. Elle jeta sur moi un regard dédaigneux; et, sans répondre à ce que son fils lui disait, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendait à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avait fait quelques pas vers lui. Il l'embrassa, aussi-bien qu'une autre femme qui était occupée de la même manière que la *Pallas*. Dès que le *Cacique* parut dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge accourut; elle le suivait avec un empressement timide qui était remarquable. La joie éclatait sur son visage, malgré quelques chagrins qui l'occupaient encore. Déterville l'embrassa la dernière, mais avec une tendresse si naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas! mon cher Aza, quels seraient nos transports, si après tant de malheurs, le sort nous réunissait! Pendant ce temps j'étais restée auprès de la *Pallas* (1); par respect, je n'osais m'en

(1) Les filles, quoique du sang royal, portaient un grand respect aux femmes mariées.

éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévères qu'elle jetait de temps en temps sur moi, achevaient de m'intimider, et me donnaient une contrainte qui gênait jusqu'à mes pensées. Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, et me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disait, ses yeux pleins de de bonté me parlaient le langage universel des cœurs bienfaisans : ils m'inspiraient tant de confiance et d'amitié, que j'aurais voulu lui témoigner mes sentimens; mais, ne pouvant m'exprimer selon mes désirs, je prononçai tout ce que je savais de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin et doux. Je trouvais du plaisir dans cette espèce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles assez haut, en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenait dans les siennes, et ne me regarda plus. Après quelque temps, une vieille femme, d'une physionomie farouche, entra, s'approcha de la *Pallas*, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré

moi dans une chambre au plus haut de la maison, et m'y laissa seule. Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins facheux. J'attendais de la fin de mon voyage quelque soulagement à mes inquiétudes; je comptais du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avait témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement subit des manières de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avait arrachée d'un lieu où j'avais intérêt de rester, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point opposé à l'espèce de violence qu'on m'avait faite, enfin toutes les circonstances dont une ame malheureuse sait augmenter ses peines, se présentèrent à la fois sous les plus tristes aspects! Je me croyais abandonnée de tout le monde, je déplorais amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma *China*. Dans la situation où j'étais, sa vue me parut un bonheur; je courus à elle, je l'embrassai en versant des larmes : elle en fut touchée; son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres nous est bien précieuse. Les marques d'affection

de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contais mes chagrins, comme si elle eût pu m'entendre; je lui faisais mille questions, comme si elle eût pu y répondre. Ses larmes parlaient à mon cœur; les miennes continuaient à couler, mais elles avaient moins d'amertume.

J'espérais encore de revoir Déterville à l'heure du repas; mais on me servit à manger et je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chère idole de mon cœur, ce *Cacique* est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption : l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse. Après l'avoir attendu vainement, je me couchai; mais le sommeil n'avait pas encore tari mes larmes quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avait été si sensible.

Elle se jeta sur mon lit, et par mille caresses, elle semblait vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avait fait. Le *Cacique* s'assit à côté du lit ; il paraissait avoir autant de plaisir à me revoir que j'en sentais de n'en être point abandonnée. Ils se parlaient en me regardant, et m'accablaient des

plus tendres marques d'affection. Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'était aisé de juger qu'ils étaient fondés sur la confiance et l'amitié. Je me gardai bien de les interrompre; mais sitôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclaircissemens sur ce qui m'avait paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée. Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyais se nommait *Céline*, qu'elle était sa sœur, que le grand homme que j'avais vu dans la chambre de la *Pallas*, était son frère aîné, et l'autre jeune femme l'épouse de ce frère. *Céline* me devint plus chère, en apprenant qu'elle était sœur du *Cacique*; la compagnie de l'un et de l'autre m'était si agréable, que je ne m'aperçus point qu'il était jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos, à m'entretenir avec toi. C'est tout mon bien, c'est toute ma joie: c'est à toi seul, chère ame de mes pensées, que je développe mon cœur; tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse et de mes sentimens.

LETTRE XIV.

AU MÊME.

Sa honte en public.

Si je ne continuais, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je te donne, je ne jouirais plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, et l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change et se renouvelle à tout moment, sans presque diminuer. Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées; mais, si je perds pour quelques instans, cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne. Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté mé-

prisable qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux. Une d'entr'elles m'occasionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir : soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever; et, après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra; après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la femme me la faisant prendre pour une *Pallas*, et la magnificence de ceux du jeune-homme tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui* (1), je n'osais m'opposer à leur

---

(1) Prince du sang : il fallait une permission de

volonté; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la *Pallas*, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté. Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune sauvage, que celui-ci, s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en était contrefaite. Le Cacique s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaîté du jeune homme s'évanouit; et, n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer, et ne revint plus. O mon cher Aza! que les mœurs de ces pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, et les charmes de l'honnêteté qui régnaient dans nos entretiens! Je l'ai senti au premier moment de ta vue, chère ame de ma vie,

---

l'Inca pour porter de l'or sur les habits, et il ne le permettait qu'aux princes du sang royal.

et l'éprouverai tant que j'existerai. Toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse et d'admiration, qui m'attachent à toi jusqu'a la mort.

LETTRE XV.

AU MÊME.

Caractères de Déterville, de sa sœur Céline et de leur mère. Présens qui lui sont faits.

Plus je vois le Cacique et sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connaissent et respectent la vertu. Les manières simples, la bonté naïve, la modeste gaîté de *Céline*, feraient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère persuaderaient facilement qu'il est né du sang des Incas. L'un et l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous.

Je ne doute même plus que le Cacique ne soit ton tributaire. Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde (1) : tantôt ce sont des

(1) Les Caciques et les Curacas étaient obligés de

morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matière admirable. Une autre fois, ce sont des pierres légères et d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps : on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au cou, sur la chaussure; et cela est très-agréable à voir. Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, et d'une commodité singulière : les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire; d'autres d'une forme tranchante servent à diviser toutes sortes d'étoffes dont on fait tant de morceaux que l'on veut, sans effort et d'une manière fort divertissante. J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore; mais, n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée. Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza : outre le plai-

---

fournir les habits et l'entretien de l'Inca et de la reine. Ils ne se présentaient jamais devant l'un et l'autre, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisait la province où ils commandaient.

sir que j'aurai de ta surprise, lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le Cacique n'était pas soumis à ton obéissance, me paierait-il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penser que ma naissance lui était connue. Les présens dont il m'honore me persuadent, sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouse, puisqu'il me traite d'avance en *Mama-Oëlla* (1).

Cette conviction me rassure et calme une partie de mes inquiétudes : je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour savoir du Cacique les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusque-là j'aurai encore bien des peines à souffrir. Il s'en faut beaucoup que l'humeur de Madame (c'est le nom de la mère de Déterville) soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque, en toutes occasions, une froideur et un dédain

---

(1) C'est le nom que prenaient les reines en montant sur le trône.

qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause ; et, par une opposition de sentiments que je comprends encore moins, elle exige, que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable : la contrainte règne partout où elle est. Ce n'est qu'à la dérobée que Céline et son frère me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle : aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre; c'est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir, et, quoique je ne participe guère à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un et de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, et que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir et ma tendresse m'occupent toute entière.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

Elle regrette de n'avoir presque plus de quipos. Elle commence à apprendre à lire : elle voit jouer une tragédie française.

Il me reste si peu de quipos, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvais les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon ame, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence ; j'en serai accablée. Je goûtais une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulais conserver la mémoire des principaux usages de cette nation singulière, pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets. Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je, dans la suite, me les rap-

peler sans un secours étranger ? On m'en offre un, il est vrai; mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le Cacique m'a amené un sauvage de cette contrée, qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures que l'on appelle lettres, sur une matière blanche et mince que l'on nomme papier : ces figures ont des noms; ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles; mais ces noms et ces sons me paraissent si peu distincts les uns des autres, que, si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peine. Ce pauvre sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais si peu de progrès, que je renoncerais à l'entreprise, si je savais qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort et du mien. Il n'en est point, mon cher Aza! Aussi ne trouverai-je plus de plaisir que dans cette nouvelle et singulière étude. Je voudrais vivre seule, afin de m'y livrer sans

relâche ; et la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de Madame, me devient un supplice. Dans les commencemens, en excitant la curiosité des autres, j'amusais la mienne ; mais, quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manières ; et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais en général, je soupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paraît : l'affectation me semble son caractère dominant. Si les démonstrations de zèle et d'empressement dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étaient naturelles, il faudrait, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avaient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage ; si le penchant à la joie que je remarque dans toutes leurs actions, était sincère, choisiraient-ils pour leurs amusemens des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit où l'on représente, à peu près comme dans ton palais, les actions des hommes qui ne sont plus (1), avec cette différence que, si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés et les méchans. Ceux qui les représentent, crient et s'agitent comme des furieux : j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connaître l'excès de leur douleur. Pourrait-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs semblables ?

Mais peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher; si elle était

---

(1) Les Incas faisaient représenter des espèces de comédies dont les sujets étaient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

juste, que je plaindrais cette nation! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE XVII.

AU MÊME.

Description d'un opéra. Réflexions sur la parole, la musique, etc.

Je ne sais plus que penser du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudrait être plus habile que je ne le suis, pour asseoir un jugement sur son caractère. On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raison et humilie l'humanité : celui-ci, amusant, agréable, imite la nature et fait honneur au bon sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine ; mais soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants et des danses. Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle ; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées, que si elles eussent

été exprimées dans notre langue ; et cela me paraît bien naturel. Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes, puisqu'il diffère suivant les différentes nations. La nature, plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus. S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente, ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, et qui n'ont aucune signification dans l'autre, il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace, que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire. Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante, ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement? Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux? Il semble que les danses veulent les imiter; du

moins inspirent-elles à peu près le même sentiment. Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature et à l'humanité. Eh! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inspirer de la joie? J'en ressentis moi-même, et j'en emportais presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline. En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions l'une et l'autre de crainte de tomber. Déterville était quelques pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduisait, lorsqu'un jeune sauvage, d'une figure aimable, aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, et s'éloigna.

Céline, qui s'était effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si faible, que, la croyant attaquée d'un mal subit, j'allais appeler Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquiétude que de lui désobéir. Le même soir, quand le



Mais elle m'arrêta et m'imposa silence en me
mettant un de ses doigts sur la bouche.

…par le Barbier l'ainé — Gravé par Dupuis le jeune

frère et la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au Cacique le papier qu'elle avait reçu; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurais pensé qu'elle aimait le jeune homme qui le lui avait donné, s'il était possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime. Je pourrais encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites; mais hélas! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers nœuds; ces nœuds, qui me semblaient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déjà plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place, mes pensées errantes, égarées dans le vide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre!

LETTRE XVIII.

AU MÊME.

Elle commence à écrire ses observations.

Combien de temps effacé de ma vie, mon cher Aza! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisais en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter! Je ne vivais que dans l'avenir, le présent ne me paraissait plus digne d'être compté! Toutes mes pensées n'étaient que des désirs; toutes mes réflexions que des projets; tous mes sentimens que des espérances. A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher! que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir! Je voudrais le tracer sur le

plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, et l'exprimer dans toutes les langues. Hélas! que la connaissance de celle dont je me sers à présent, m'a été funeste! que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire, était trompeuse! à mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur. Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduit; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables; on ne me les a que trop prouvés. Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance, je suis non-seulement sous une domination étrangère, mais si éloignée de ton empire, que notre nation y serait encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avait fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous. L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire? si tu m'aimes, si tu me désires, si tu penses

encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi; les périls à surmonter, les fatigues à supporter, seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE XIX.

AU MÊME.

Elle écrit la suite de ses découvertes ; elle est enfermée avec Céline dans un couvent.

Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avais rappelé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue. J'y trouverais plus de facilité, si je n'avais à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens applanirait toutes les difficultés. Mais je voudrais aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrais que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis long-temps si peu intéressantes, et si uniformes,

qu'il me serait impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville. Depuis un espace de temps que l'on nomme six mois, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorais encore l'usage de sa langue; cependant à la vive douleur qu'il fit paraître en se séparant de sa sœur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps. J'en versai bien des larmes; mon cœur se remplit de mille craintes que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdais en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui pourrais-je avoir recours, s'il m'arrivait de nouveaux malheurs? Je n'étais entendue de personne. Je ne tarderai pas à ressentir les effets de cette absence. Madame, dont je n'avais que trop deviné le dédain, et qui ne m'avait tant retenue dans sa chambre, que par je ne sais quelle vanité qu'elle tirait, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de vierges, où nous sommes encore. La vie que nous menons ici est si uniforme qu'elle ne peut produire que des événemens très-peu intéressans.

Cette retraite ne me déplairait pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privait des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent, sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités. Le culte qu'elles rendent à la divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connaissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, et je crois même à la raison; du moins leurs discours le font-ils penser. Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil; ici, les murs ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés assez près l'un de l'autre, pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les gens du dehors : c'est ce qu'on appelle des parloirs. C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne paraît pas mieux instruite; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes ques-

tions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation mal-adroite ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune Français qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante, est son amant, comme j'avais cru le deviner. Mais madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir; et, pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit. Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle, c'est que cette mère glorieuse et dénaturée profite d'un usage barbare, établi parmi les grands seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choisir un certain ordre, dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*. Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle; son courage est soutenu par des lettres de son amant, que je reçois de mon maître à écrire, et que je lui rends; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que loin

d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avait, avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines. Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié; et si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience et le mépris se peignent sur son visage; elle me conteste ton esprit, tes vertus, et jusqu'à ton amour. Ma *China* même (je ne lui sais point d'autre nom; celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé); ma *China*, qui semblait m'aimer, qui m'obéit en toute autre occasion, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi, ou, si je lui impose silence, elle sort: Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule et pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur. Hélas! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible

pensée affaiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie, j'écarte la raison barbare qui voudrait m'éclairer : si je n'espérais de te revoir, je périrais, mon cher Aza, j'en suis certaine; sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE XX.

AU MÊME.

Remarques sur les usages des Français.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit; cependant elles ne sont guère moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrais compatir à mon inquiétude. Le gouvernement de cet Empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets : aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits. Le malheur des nobles, en général, naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état, que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent. Une partie du peuple, est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres; les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or; et par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, et qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état : ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y aurait autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer, par la mort, de l'impossibilité de vivre sans honte. La connaissance de ces tristes vérités

n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les lois. Mais hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie ; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ? Quoique tout sentiment de honte, qui ne vient pas d'une faute commise, me soit étranger ; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes idépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me serait insupportable, si je n'espérais qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient, malgré moi, par des bienfaits dont je me croyais honorée. Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne, en général, de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyais d'or, n'en ont que

la superficie, leur véritable substance est de bois; de même, ce qu'ils appellent politesse, cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice, que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d'écriture que l'on appelle livres; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles, j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes. Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverais à les lire, si je les entendais mieux, ni le désir extrême que j'ai de connaître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'ame ce que le Soleil est à la terre, et que je trouverais avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin : mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire; à peine avait-elle pensé que les

livres fussent faits par des hommes, elle en ignore les noms, et même s'ils vivent encore. Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages; je te les expliquerai dans notre langue; je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas! le pourrai-je jamais?

LETTRE XXI.

AU MÊME.

Sa première conversation avec un Religieux.

Je ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un *Cusipata*, que l'on nomme ici *Religieux;* instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand seigneur, savant comme un *Amauta,* il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une satisfaction que je n'avais pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi. Il venait pour m'instruire de la religion de France, et m'exhorter à l'embrasser. De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la loi naturelle, et en vérité aussi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour apercevoir le rapport que devraient avoir avec elle les mœurs et les usages de la nation, j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine et des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de *Mancocapac*, et du marais *Tisicaca* (1); la morale en est si belle, que j'aurais écouté le *Cusipata* avec plus de complaisance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil; toute partialité détruit la confiance. J'aurais pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposait aux miens; mais si les lois de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens. D'ailleurs, un intérêt plus cher me pressait de changer le sujet de notre entretien : je l'interrompis, dès qu'il me fut possible, pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de Cuzco, et sur la possibilité d'en faire le trajet. Le *Cusipata* y satisfit avec bonté, et quoiqu'il me dessinât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en

(1) Voyez l'*Histoire des Incas*.

faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose était possible pour affermir mon courage, et me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon religieux. Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerais : cependant ma résolution n'en fut point ébranlée ; je priai le *Cusipata* avec les plus vives instances, de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance et par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourrait tout ce qu'il voudrait ; et qu'ayant un oncle tout puissant à la cour d'Espagne, il pouvait plus aisément que personne, me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour (qu'il m'assura être prochain), il ajouta qu'après les obligations que j'avais à ce généreux ami, je ne pouvais avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, et j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui dis-

tinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnaissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu. Le savant homme m'apprit aussi comment le hasard avait conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire, et que la soif de l'or était la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avait fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il était sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols. entre lesquels était celui qui me portait. Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tiré de la cruelle obscurité où je vivais sur tant d'événemens funestes, et ce n'est pas un petit soulagement à mes peines; j'attends au reste le retour de Déterville : il est humain, noble, vertueux, je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait! quelle joie! quel bonheur!

LETTRE XXII.

AU MÊME.

La visite du moine effarouche sa simplicité.

J'AVAIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant *Cusipata;* mais une seconde visite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avais prise de lui dans la première : bref nous avons déjà différé de sentiment. Si d'abord il m'avait paru doux et sincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit. L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres ; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sais ce que le *Cusipata* trouva de plaisant dans mes questions, mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile

de voir qu'il me trompait. En effet, devais-je croire que des personnes qui connaissent et peignent si bien les traits les plus fins de la vertu en eussent souvent moins que d'autres hommes? Puis-je croire que l'intérêt est le guide d'un travail plus qu'humain; et que tant de peines ne sont récompensées que par des railleries, ou tout au plus par un peu d'argent? Puis-je me persuader que chez une nation si hautaine, ces hommes, sans contredit au-dessus des autres par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend pour subsister les plus viles productions de la terre. La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît guère moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction; celle du religieux m'indigna, et je ne daignai pas y répondre. Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage; mais, au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois, il m'opposa des raisonnemens si forts et si convaincans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie, et paraissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, toutes insipides qu'elles étaient, ne laissèrent pas de m'offenser; je m'efforçai de le convaincre de la vérité; mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvaient les sentimens, son visage et ses paroles devinrent sévères; il osa me dire que mon amour pour toi était incompatible avec la vertu, qu'il fallait renoncer à l'un ou à l'autre, enfin que je ne pouvais t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées, la plus vive colère s'empara de mon ame, j'oubliai la modération que je m'étais prescrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je pensais de la fausseté de ses paroles, je lui protestai mille fois de t'aimer toujours; et, sans attendre ses excuses, je le quittai, et je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étais sûre qu'il ne pourrait me suivre. O mon cher Aza, que la raison de ce pays est bizarre! Elle convient, en général, que la première des vertus est de faire du bien, d'être fidèle à ses engagemens; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnaissance et semble prescrire

l'ingratitude. Je serais louable, si je te retablissais sur le trône de tes pères; je suis criminelle, en te conservant un bien plus précieux que les empires du monde.

On m'approuverait si je récompensais tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possède que ma tendresse, on veut que je te la ravisse; il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah, mon cher Aza! je les trahirais toutes, si je cessais un moment de t'aimer. Fidelle à leurs lois, je le serai à mon amour; je ne vivrai que pour toi.

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

Déterville de retour après une longue absence lui déclare son amour en français. Elle commence à parler cette langue.

Je crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir, qui pourrait l'emporter sur celle que m'a causée le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'était plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore. Céline était hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l'appeler ; il n'y avait pas long-tems qu'elle m'avait quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir ; j'y courus. Quelle fut ma surprise d'y trouver son frère avec elle ! Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir ; je lui dois de l'estime et de l'amitié. Ces sentimens sont presque des vertus : je les exprimai avec autant de vérité que je les sentais.

Je voyais mon libérateur, le seul appui de mes espérances : j'allais parler sans contrainte

de toi, de ma tendresse, de mes desseins, ma joie allait jusqu'au transport. Je ne parlais pas encore français, lorsque Déterville partit; combien de choses n'avais-je pas à lui apprendre! Combien d'éclaircissemens à lui demander! Combien de reconnaissance à lui témoigner! Je voulais tout dire à la fois, je disais mal, et cependant je parlais beaucoup. Je m'aperçus pendant ce temps-là, que la tristesse qu'en entrant j'avais remarquée sur le visage de Déterville, se dissipait et faisait place à la joie : je m'en applaudissais, elle m'animait à l'exciter encore. Hélas! devais-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, et de qui j'attends tout? Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline était sortie en même temps que j'étais entrée; peut-être sa présence aurait-elle épargné une explication si cruelle. Déterville, attentif à mes paroles, paraissait se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre : je ne sais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, et lui en expliquer le motif; mais les expressions me manquèrent, je les cherchais : il profita d'un moment de silence, et mettant

un genou en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étaient attachées, il me dit d'une voix émue : « A quel sentiment, di-» vine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que » je vois aussi naïvement exprimé dans vos » beaux yeux, que dans vos discours ? Suis-je » le plus heureux des hommes, au moment » même où ma sœur vient de me faire enten-» dre que j'étais le plus à plaindre ? Je ne sais, » lui répondis-je, quel chagrin Céline a » pu vous donner; mais je suis bien assurée » que vous n'en recevrez jamais de ma part. » Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit » que je ne devais pas espérer d'être aimé de » vous ».

« Moi, m'écriai-je en l'interrompant; moi, » je ne vous aime point ! Ah ! Déterville, » comment votre sœur peut-elle me noircir » d'un tel crime ! l'ingratitude me fait hor-» reur; je me haïrais moi-même, si je croyais » pouvoir cesser de vous aimer ». Pendant que je prononçais ce peu de mots, il semblait, à l'avidité de ses regards, qu'il voulait lire dans mon ame.

« Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous » m'aimez, et vous me le dites ! Je donnerais » ma vie pour entendre ce charmant aveu; je

» ne puis le croire, lors même que je l'en-
» tends. Zilia, ma chère Zilia, est-il bien
» vrai que vous m'aimez? Ne vous trompez-
» vous pas vous-même? Votre ton, vos yeux,
» mon cœur, tout me séduit». Peut-être n'est-
» ce que pour me plonger plus cruellement
» dans le désespoir dont je sors ».

« Vous m'étonnez, repris-je; d'où naît votre
» défiance? depuis que je vous connais, si je
» n'ai pu me faire entendre par des paroles,
» toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous
» prouver que je vous aime? Non, répliqua-
» t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne
» parlez pas assez bien le français pour détruire
» mes justes craintes; vous ne cherchez point
» à me tromper, je le sais; mais expliquez-
» moi quel sens vous attachez à ces mots ado-
» rables, *je vous aime*. Que mon sort soit dé-
» cidé, que je meure à vos pieds de douleur
» ou de plaisir ». Ces mots, lui dis-je un peu
intimidée par la vivacité avec laquelle il pro-
nonça ces dernières paroles, « ces mots doi-
vent, je crois, vous faire entendre que vous
» m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que
» l'amitié et la reconnaissance m'attachent à
» vous; ces sentimens plaisent à mon cœur,
» et doivent satisfaire le vôtre ».

« Ah, Zilia! me répondit-il, que vos ter-
» mes s'affaiblissent, que votre ton se refroi-
» dit! Céline m'aurait-elle dit la vérité? N'est-
» ce point pour Aza que vous sentez tout ce
» que vous dites? Non, lui dis-je, le senti-
» ment que j'ai pour Aza, est tout différent
» de ceux que j'ai pour vous, c'est ce que
» vous appelez l'amour. Quelle peine cela
» peut-il vous faire, ajoutai-je en le voyant
» pâlir, abandonner la grille, et jeter au ciel
» des regards remplis de douleur? j'ai de l'a-
» mour pour Aza, parce qu'il en a pour
» moi, et que nous devions être unis. Il n'y a
» là-dedans nul rapport avec vous. Les mê-
» mes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre
» vous et lui, puisque j'ai mille fois plus d'a-
» mour qu'il n'en ressentit jamais ».

« Comment cela se pourrait-il, repris-je?
» Vous n'êtes point de ma nation; loin que
» vous m'ayez choisie pour votre épouse, le
» hasard seul nous a joints, et ce n'est même
» que d'aujourd'hui que nous pouvons libre-
» ment nous communiquer nos idées. Par
» quelle raison auriez-vous pour moi les sen-
» timens dont vous parlez »?

« En faut-il d'autres que vos charmes et
» mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'at-

» tacher à vous jusqu'à la mort? Né tendre,
» paresseux, ennemi de l'artifice, les peines
» qu'il aurait fallu me donner pour pénétrer
» le cœur des femmes, et la crainte de n'y pas
» trouver la franchise que j'y désirais, ne m'ont
» laissé pour elles qu'un goût vague ou pas-
» sager; j'ai vécu sans passion jusqu'au mo-
» ment où je vous ai vue; votre beauté me
» frappa, mais son impression aurait peut-
» être été aussi légère que celle de beaucoup
» d'autres, si la douceur et la naïveté de votre
» caractère ne m'avaient présenté l'objet que
» mon imagination m'avait si souvent com-
» posé. Vous savez, Zilia, si j'ai respecté cet
» objet de mon adoration. Que ne m'en a-t-il
» pas coûté pour résister aux occasions sé-
» duisantes que m'offrait la familiarité d'une
» longue navigation? Combien de fois votre
» innocence vous aurait-elle livrée à mes trans-
» ports, si je les eusse écoutés? Mais, loin de
» vous offenser, j'ai poussé la discrétion jus-
» qu'au silence; j'ai même exigé de ma sœur
» qu'elle ne vous parlerait pas de mon amour;
» je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même.
» Ah, Zilia! si vous n'êtes point touchée d'un
» respect si tendre, je vous fuirai; mais je le
» sens, ma mort sera le prix du sacrifice ».

« Votre mort! m'écriai-je, pénétrée de la
» douleur sincère dont je le voyais accablé,
» hélas! quel sacrifice! je ne sais si celui de
» ma vie ne me serait pas moins affreux ».

« Eh bien! Zilia, me dit-il, si ma vie vous
» est chère, ordonnez donc que je vive ». Que
» faut-il faire, lui dis-je? M'aimer, répondit-
» il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime tou-
» jours de même, lui répliquai-je, et je l'ai-
» merai jusqu'à la mort. Je ne sais, ajoutai-je,
» si vos lois vous permettent d'aimer deux ob-
» jets de la même manière, mais nos usages
» et mon cœur me le défendent. Contentez-
» vous des sentimens que je vous promets, je
» ne puis en avoir d'autres. La vérité m'est
» chère, je vous la dis sans détour ».

» De quel sang-froid vous m'assassinez,
» s'écria-t-il! Ah, Zilia! que je vous aime,
» puisque j'adore jusqu'à votre cruelle fran-
» chise! Eh bien! continua-t-il après avoir
» gardé quelques momens le silence, mon
» amour surpassera votre cruauté. Votre bon-
» heur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi
» avec cette sincérité qui me déchire sans mé-
» nagement. Quelle est votre espérance sur
» l'amour que vous conservez pour Aza? »
» Hélas! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul.

Je lui expliquai ensuite comment j'avais appris que la communication aux Indes n'était pas impossible ; je lui dis que je m'étais flatté qu'il me procurerait les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il aurait assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiraient de mon sort, et pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de règle à la mienne.

« Je vais prendre, me dit-il avec un sang-» froid affecté, les mesures nécessaires pour » découvrir le sort de votre amant : vous se-» rez satisfaite à cet égard; cependant vous » vous flatteriez en vain de revoir l'heureux » Aza : des obstacles invincibles vous sépa-» rent ».

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur; mes larmes coulèrent en abondance, elles m'empêchèrent longtemps de répondre à Déterville qui, de son côté, gardait un morne silence. « Eh bien! lui » dis-je enfin, je ne le verrai plus; mais je » n'en vivrai pas moins pour lui : si votre » amitié est assez généreuse pour nous pro-» curer quelque correspondance, cette satis-» faction suffira pour me rendre la vie moins » insupportable, et je mourrai contente, pour-

» vu que vous me promettiez de lui faire sa-
» voir que je suis morte en l'aimant ».

« Ah ! c'en est trop, s'écria-t-il en se le-
» vant brusquement : oui, s'il est possible, je
» serai le seul malheureux. Vous connaîtrez
» ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez
» de quels efforts est capable un amour tel
» que le mien, et je vous forcerai au moins à
» me plaindre ». En disant ces mots, il sortit et me laissa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étais demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venait de sortir, abymée dans une confusion de pensées que je ne cherchais pas même à démêler : j'y serais restée long-tems, si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville était sorti sitôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'était passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelait le malheur de son frère. Ensuite, tournant sa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurais-je pu lui dire ? Mon trouble me laissait à peine la liberté de penser : je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paraître, sans

avoir eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettait pas même de t'écrire. La colère de Céline, le désespoir de son frère, ses dernières paroles, auxquelles je voudrais et n'ose donner un sens favorable, livrèrent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes. J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir était de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin; cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivais; mais qu'elle a peu duré! ma lettre est finie, et les caractères n'en sont tracés que pour moi. Tu ignores ce que je souffre; tu ne sais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le sauras tu jamais!

LETTRE XXIV.

AU MÊME.

Elle tombe malade : histoire de la mort de madame Déterville.

Je pourrais encore appeler une absence le temps qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t'ai écrit. Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fièvre*. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agitèrent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, et par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendaient d'elle, c'était d'un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frère, l'indispose contre moi; elle me reproche sans cesse de le rendre malheu-

reux : la honte de paraître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur et l'agrément sont bannis de notre commerce. Malgré tant de contrariété et de peine de la part du frère et de la sœur, je ne suis pas insensible aux événemens qui changent leurs destinées.

La mère de Déterville est morte. Cette mère dénaturée n'a point démenti son caractère; elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espère que les gens de loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville, désintéressé pour lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin; ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif. Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lues; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendrait, s'il était instruit des reproches

dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissais de la faible satisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne souillait la pureté de mon ame, aucun remords ne la troublait ; à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes à qui je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiraient sans moi, que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir, et cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE XXV.

AU MÊME.

Déterville lui apprend qu'Aza est en Espagne. Il sollicite en vain pour lui-même.

Que la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza! J'ai résisté long-temps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas! je fuyais mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissée conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnaissable, je suis restée interdite : je me repentais déjà de ma démarche; j'attendais, en tremblant, les reproches qu'il me paraissait en droit de me faire. Pouvais-je deviner qu'il allait combler mon ame de plaisir? « Pardonnez-moi, » Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous » fais; je ne vous aurais pas obligée à me » voir, si je ne vous apportais autant de joie » que vous me causez de douleur. Est-ce trop » exiger qu'un moment de votre vue, pour » récompense du cruel sacrifice que je vous

» fais? Et sans me donner le temps de ré-
» pondre, voici, continua-t-il, une lettre de
» ce parent dont on vous a parlé : en vous
» apprenant le sort d'Aza, elle vous prou-
» vera mieux que tous mes sermens, quel
» est l'excès de mon amour »; et tout de suite il me fit la lecture de cette lettre. Ah! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré! Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connaît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier? je ne pouvais en arracher les miens; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper; les larmes de l'amour inondaient mon visage.

Si javais suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurais interrompu Déterville, pour lui dire tout ce que la reconnaissance m'inspirait; mais je n'oubliais point que mon bonheur devait augmenter ses peines; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes. « Eh bien! Zilia, me dit-il, après avoir
» cessé de lire, j'ai tenu ma parole, vous

» êtes instruite du sort d'Aza; si ce n'est » point assez, que faut-il faire de plus? Or- » donnez sans contrainte, il n'est rien que » vous ne soyez en droit d'exiger de mon » amour, pourvu qu'il contribue à votre bon- » heur ». Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit et me tou- cha. Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse, je craignais d'irriter la dou- leur d'un homme si généreux. Je cherchais des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur, sans offenser la sensibilité du sien; je ne les trouvais pas, il fallait parler. « Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais » sans mélange, puisque je ne puis concilier » les devoirs de l'amour avec ceux de l'ami- » tié; je voudrais regagner la vôtre et celle » de Céline, je voudrais ne vous point quit- » ter, admirer sans cesse vos vertus, payer » tous les jours de ma vie le tribut de recon- » naissance que je dois à vos bontés. Je sens » qu'en m'éloignant de deux personnes si chè- » res, j'emporterai des regrets éternels. Mais »!

« Quoi! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez » nous quitter? Ah! je n'étais point préparé » à cette funeste résolution, je manque de » courage pour la soutenir. J'en avais assez

» pour vous voir ici dans les bras de mon
» rival. L'effort de ma raison, la délicatesse
» de mon amour m'avaient affermi contre ce
» coup mortel; je l'aurais préparé moi-mê-
» me, mais je ne puis me séparer de vous;
» je ne puis renoncer à vous voir : non,
» vous ne partirez point, continua-t-il avec
» emportement, n'y comptez pas : vous abu-
» sez de ma tendresse, vous déchirez un cœur
» perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez
» mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hé-
» las! de quel prix payez-vous l'amour le
» plus pur! C'est vous, lui dis-je, effrayée
» de sa résolution, c'est vous que je devrais
» accuser. Vous flétrissez mon ame en la for-
» çant d'être ingrate; vous désolez mon cœur
» par une sensibilité infructueuse. Au nom
» de l'amitié, ne ternissez pas une généro-
» sité sans exemple, par un désespoir, qui
» ferait l'amertume de ma vie sans vous ren-
» dre heureux. Ne condamnez point en moi
» le même sentiment que vous ne pouvez
» surmonter; ne me forcez pas à me plain-
» dre de vous; laissez-moi chérir votre nom,
» le porter au bout du monde, et le faire
» révérer à des peuples adorateurs de la ver-
» tu ». Je ne sais comment je prononçai ces

paroles ; mais Déterville, fixant ses yeux sur moi, semblait ne me point regarder : renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une profonde méditation ; de mon côté, je n'osais l'interrompre : nous observions un égal silence quand il reprit la parole, et me dit avec une espèce de tranquillité : « Oui,
» Zilia, je connais, je sens toute mon in-
» justice ; mais renonce-t-on de sang-froid à
» la vue de tant de charmes ! vous le voulez ;
» vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel !
» mes tristes jours s'écouleront, finiront sans
» vous voir. Au moins, si la mort.... N'en
» parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ;
» ma faiblesse me trahirait : donnez-moi
» deux jours pour m'assurer de moi-même ; je
» reviendrai vous voir, il est nécessaire que
» nous prenions ensemble des mesures pour
» votre voyage. Adieu, Zilia ; puisse l'heu-
» reux Aza sentir tout son bonheur » ! En même temps il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avais trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât. Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la

joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point ; une lettre était trop peu pour mon cœur, elle m'aurait rappelé ton absence. Je te voyais, je te parlais, cher Aza ! Que manquerait-il à mon bonheur, si tu avais joint à la précieuse lettre que j'ai reçue, quelques gages de ta tendresse ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi ; tu es instruit de mon sort, et rien ne me parle de ton amour ! Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes ; ma joie est égale à la tienne, tu brûles des mêmes feux ; la même impatience te dévore, que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudrait que je renonçasse à la tienne. Non ; tu l'aurais rejetée. Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes lois ; soumise à tes lumières, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ? bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

Elle déclare sa résolution de l'attendre en France.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai : mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avait assignée ; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt. Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudrait pour aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre; le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité. Peut-être, avant de me déterminer, aurais-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends, et ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que, pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnait des pièces d'argent, et quelquefois d'or, dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu savoir si c'était par obligation, ou par simple libéralité; j'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos (1). Hélas! je n'ai pas la moindre partie de ce qui serait nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé; il faudrait le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrais-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie? Je ne le puis, mon cher Aza; cette raison seule m'aurait déterminée à demeurer ici; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution. Déterville a écrit devant moi au ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénètre de reconnaissance et d'admiration.

---

(1) Les Incas avaient établi sur les chemins de grandes maisons, où l'on recevait les voyageurs sans aucuns frais.

Quels doux momens j'ai passés pendant que Déterville écrivait ! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter ! Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avais de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisirs, que je n'y avais pas aperçues. Plusieurs circonstances, qui ne me paraissaient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes et agréables. Je suivais aveuglément le penchant de mon cœur ; j'oubliais que j'allais te chercher au milieu de ces barbares Espagnols, dont la seule idée me saisit d'horreur. Je trouve une satisfaction dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignait celle de l'amitié. Je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous était à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza ; quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter; tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer et confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume ; tes vertus et tes sentimens ne seront estimés que de Déterville et de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds et mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverais des interprètes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet ; il faut que je te quitte : adieu, cher espoir de ma vie, je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres je te les garderai. Comment supporterais-je la longueur de ton voyage, si je me privais du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur.

LETTRE XXVII.

AU MÊME.

Tendresse de Céline. Déterville lui envoie toutes les dépouilles du temple du Soleil.

DEPUIS que je sais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connaissais plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage; mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables; et, pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont sa mère l'avait privée. Elle voit son amant tous les jours; son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, et je lui en ai autant d'obligation, que si je devais à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment si doux. Ce matin elle m'en

a fait sentir tout le prix, par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable. On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes espèces; elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne, et après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avait le plus attiré mon attention, et d'un air empressé elle commandait déjà à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir; mais voyant que son obstination augmentait avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment. « Pourquoi, lui ai-je dit, » les yeux baignés de larmes, pourquoi vou- » lez-vous m'humilier plus que je ne le suis? » Je vous dois la vie et tout ce que j'ai; c'est » plus qu'il n'en faut pour ne point oublier » mes malheurs. Je sais que, selon vos lois, » quand les bienfaits ne sont d'aucune uti- » lité à ceux qui les reçoivent, la honte en » est effacée. Attendez donc que je n'en aie » plus aucun besoin pour exercer votre gé- » nérosité. Ce n'est pas sans répugnance,

» ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me
» conforme à des sentimens si peu naturels.
» Nos usages sont plus humains; celui qui
» reçoit s'honore autant que celui qui donne :
» vous m'avez appris à penser autrement;
» n'était-ce donc que pour me faire des ou-
» trages » ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : « Nous sommes
» bien éloignés, mon frère et moi, ma chère
» Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse :
» il nous siérait mal de faire les magnifiques
» avec vous, vous le connaîtrez dans peu;
» je voulais seulement que vous partageas-
» siez avec moi les présens d'un frère géné-
» reux; c'était le plus sûr moyen de lui en
» marquer ma reconnaissance : l'usage, dans
» le cas où je suis, m'autorisait à vous les
» offrir; mais puisque vous en êtes offensée,
» je ne vous en parlerai plus ». Vous me le promettez donc, lui ai-je dit? Oui, m'a-t-elle répondu en souriant, mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laissé faire, et la gaîté s'est rétablie entre nous; nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail, jusqu'au

temps où on l'a demandée au parloir : elle voulait m'y mener ; mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ! Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare. Elle prétend que je quitte la maison religieuse, pour demeurer dans la sienne, quand elle sera mariée ; mais si j'en suis crue.... Aza, mon cher Aza, par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue ? Hélas ! je croyais avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur, je n'y comptais plus, je n'y pensais même pas, j'en suis environnée, je les vois, je les touche, et j'en crois à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t'écrivais, je vis entrer Céline suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portaient ; ils les posèrent à terre et se retirèrent ; je pensai que ce pouvait être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurais déjà en secret, lorsque Céline me dit, en me présentant des clefs : « Ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher, c'est de la part d'Aza ».

Je la crus. A ton nom est-il rien qui puisse arrêter mon empressement ? J'ouvris avec

précipitation, et ma surprise confirma mon erreur, en reconnaissant tout ce qui s'offrait à ma vue pour des ornemens du temple du Soleil. Un sentiment confus, mêlé de tristesse et de joie, de plaisir et de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels, je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes, je ne pouvais m'en arracher : j'avais oublié jusqu'à la présence de Céline; elle me tira de mon ivresse, en me donnant une lettre qu'elle m'a prié de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes transports redoublèrent; mais quoique je la déchiffrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle était de Déterville. Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le sens.

LETTRE DE DÉTERVILLE.

« Ces trésors sont à vous, belle Zilia, puis» que je les ai trouvés sur le vaisseau qui vous
» portait. Quelques discussions arrivées entre
» les gens de l'équipage, m'ont empêché jus» qu'ici d'en disposer librement. Je voulais
» vous les présenter moi-même, mais les in-

» quiétudes que vous avez témoignées ce ma-
» tin à ma sœur, ne me laissent plus le choix
» du moment. Je ne saurais trop tôt dissiper
» vos craintes ; je préférerai toute ma vie
» votre satisfaction à la mienne ».

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne. Je mis promptement à part un vase que le hasard, plus que la cupidité, a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même (mon cœur l'a reconnu) que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter de l'*Aca* (1), préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tout ce qu'on me rendait, j'appelai les gens qui les avaient apportés, je voulais les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville; mais Céline s'opposa à mon dessein.

« Que vous êtes injuste, Zilia, me dit-
» elle? Quoi! vous voulez faire accepter des
» richesses immenses à mon frère, vous que
» l'offre d'une bagatelle offense? Rappelez
» votre équité, si vous voulez en inspirer aux
» autres ». Ces paroles me frappèrent. Je

---

(1) Boisson des Indiens.



Je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent.

Gravé par PP Ch.

craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil et de vengeance, que de générosité. Que les vices sont près des vertus! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline; mais je souffrais trop de la contrainte qu'elle voulait m'imposer, pour n'y pas chercher de l'adoucissement. « Ne me punissez » pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un » air timide; ne dédaignez pas quelques mo- » dèles du travail de nos malheureuses con- » trées; vous n'en avez aucun besoin, ma » prière ne doit point vous offenser ».

Tandis que je parlais, je remarquai que Céline regardait attentivement deux arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent; je me hâtai de les lui présenter, avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages de poissons et de fleurs les mieux imités : elle les accepta avec une bonté qui me ravit. Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues (1) par

(1) Les Incas faisaient déposer dans les temples du Soleil les idoles des peuples qu'ils soumettaient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avaient eux-mêmes, puisque l'*Inca-Huayna* consulta l'idole de Rimace. *Histoire des Incas*, tom. II, pag 350.

tes ancêtres, et une petite statue (1) qui représentait une vierge du Soleil; j'y joignis un tigre, un lion et d'autres animaux courageux et je la priai de les envoyer à Déterville. « Ecrivez-lui donc, me dit-elle, en » souriant; sans une lettre de votre part, les » présens seraient mal reçus ».

J'étais trop satisfaite pour lui rien refuser, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnaissance; et, lorsque Céline fut sortie, je distribuai de petits présens à sa *China* et à la mienne, et j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner. Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (2) que l'on conservait dans le temple pour le jour des visites du *Capa-Inca*, ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang.

---

(1) Les Incas ornaient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur, et même de gigantesques.

(2) Les Incas ne s'asséyaient que sur des siéges d'or massif.

La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération, je me prosterne devant elle : mon esprit l'adore et mon cœur est tout à toi.

Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avais jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens. Des fleurs (1), des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits, ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

---

(1) On a déjà dit que les jardins du temple, et ceux des maisons royales, étaient remplis de toutes sortes d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitaient jusqu'à l'herbe appelée Mays, dont ils faisaient des champs tout entiers.

LETTRE XXVIII.

AU MÊME.

Elle est à la campagne où Céline se marie.

Je n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline : il a fallu la suivre ; et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant. Avec quelle violence et quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendaient si chère, et je ne vois rien ici qui puisse m'en faire oublier la perte. La joie et les plaisirs dont tout le monde paraît être enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passais à t'écrire, ou du moins à penser à toi.

Les amusemens de ce pays me paraissent aussi affectés et peu naturels que les mœurs : ils consistent en une gaîté vive exprimée par un rire éclatant où l'ame semble n'avoir aucune part, en jeux insipides dont l'argent fait le seul plaisir ; ou bien en conversations dans

lesquelles on répète sans cesse la même chose, et si frivoles qu'elles ressemblent plutôt au ramage des oiseaux qu'à des discours d'êtres pensans. Les jeunes gens qui sont ici en grand nombre furent d'abord très-empressés à me suivre et à me témoigner le désir de m'obliger : mais soit que la froideur de ma conversation les eût rebutés, ou que mon peu de goût pour leurs amusemens les eût lassés de m'offrir leurs services, au bout de deux jours ils ne songèrent plus à moi, et me délivrèrent de leur présence importune.

Le penchant des Français est si porté aux extrêmes, que Déterville, quoiqu'exempt en grande partie des défauts de sa nation, ne l'est point de celui-ci. Non content de remplir sa promesse de ne point me manifester davantage les sentimens qu'il a pour moi, il évite par tous les moyens imaginables de rester où je suis, de sorte que, quoique nous soyons obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Par le chagrin qui l'accable au milieu de la joie générale, il m'est facile de voir qu'il se fait violence à lui-même pour garder cette réserve. Je lui en devrais peut-être de la reconnaissance; mais j'ai tant de questions à lui faire

sur ton départ d'Espagne, sur ton arrivée ici et sur d'autres sujets intéressans, que je ne puis excuser sa conduite, quoique je sois forcée de l'approuver. Je désire ardemment de l'obliger à me parler; mais la crainte d'exciter de nouveau ses plaintes et ses regrets m'empêche de le faire.

Céline, entièrement occupée de son nouvel époux, me délaisse, et le reste de la société me déplaît. Ainsi, seule au milieu d'une tumultueuse assemblée, je n'ai d'autre amusement que mes pensées qui toutes se dirigent vers toi. Mon cher Aza, tu seras toujours le seul confident de mon cœur; seul, tu seras toujours l'objet de mes plaisirs, de mon bonheur.

LETTRE XXIX.

AU MÊME.

Elle a une autre entrevue avec Déterville, et soupçonne Aza d'infidélité.

J'AVAIS grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas! il ne m'a que trop parlé; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé. Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux, tout ce que je voyais m'inspirait une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causaient dans l'endroit le plus reculé du jardin. A peine m'étais-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulèrent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étais ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville était

à genoux à côté de moi avant que je l'eusse aperçu.

« Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il : » c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds, » je ne vous cherchais pas. Importuné du tu- » multe, je venais jouir en paix de ma dou- » leur. Je vous ai aperçue, j'ai combattu avec » moi-même pour m'éloigner de vous, mais » je suis trop malheureux pour l'être sans re- » lâche ; par pitié pour moi, je me suis ap- » proché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai » plus été le maître de mon cœur ; cepen- » dant si vous m'ordonnez de vous fuir, je » vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia ? Vous » suis-je odieux ? Non, lui dis-je : au con- » traire, asseyez-vous ; je suis bien aise de » trouver une occasion de m'expliquer. De- » puis vos derniers bienfaits....... N'en par- » lons point, interrompit-il vivement. At- » tendez, repris-je en l'interrompant à mon » tour, pour être tout-à-fait généreux, il faut » se prêter à la reconnaissance : je ne vous » ai point parlé depuis que vous m'avez rendu » les précieux ornemens du temple où j'ai » été enlevée. Peut-être en vous écrivant, » ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel » excès de bonté m'inspirait : je veux.......



Déterville étoit à genoux a côté de moi, avant que je l'eusse apperçu.

…sine par Le Barbier. *Gravé par C. E. Gaucher.*

» Hélas! interrompit-il encore, que la recon-
» naissance est peu flatteuse pour un cœur
» malheureux! Compagne de l'indifférence,
» elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.
» Qu'osez-vous penser! m'écriai-je : ah, Dé-
» terville! combien j'aurais de reproches à
» vous faire, si vous n'étiez pas tant à plain-
» dre! Bien loin de vous haïr, dès le pre-
» mier moment où je vous ai vu, j'ai senti
» moins de répugnance à dépendre de vous
» que des Espagnols. Votre douceur et votre
» bonté me firent désirer dès-lors de gagner
» votre amitié. A mesure que j'ai démêlé
» votre caractère, je me suis confirmée dans
» l'idée que vous méritiez toute la mienne;
» et sans parler des extrêmes obligations que
» je vous ai, puisque ma reconnaisance vous
» blesse, comment aurais-je pu me défendre
» des sentimens qui vous sont dus? Je n'ai
» trouvé que vos vertus dignes de la simpli-
» cité des nôtres. Un fils du Soleil s'honore-
» rait de vos sentimens; votre raison est pres-
» que celle de la nature; combien de motifs
» pour vous chérir? jusqu'à la noblesse de
» votre figure, tout me plaît en vous; l'a-
» mitié a des yeux aussi-bien que l'amour.
» Autrefois, après un moment d'absence, je

» ne vous voyais pas revenir sans qu'une sorte
» de sérénité ne se répandît dans mon cœur;
» pourquoi avez-vous changé ces innocens
» plaisirs en peines et en contraintes »?
« Votre raison ne paraît plus qu'avec ef-
» fort. J'en crains sans cesse les écarts. Les
» sentimens dont vous m'entretenez, gênent
» l'expression des miens; ils me privent du
» plaisir de vous peindre sans détour les char-
» mes que je goûterais dans votre amitié, si
» vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ô-
» tez jusqu'à la volupté délicate de regarder
» mon bienfaiteur; vos yeux embarrassent
» les miens; je n'y remarque plus cette agréa-
» ble tranquillité qui passait quelquefois jus-
» qu'à mon ame; je n'y trouve qu'une morne
» douleur qui me reproche sans cesse d'en
» être la cause. Ah, Déterville! que vous êtes
» injuste, si vous croyez souffrir seul! Ma
» chère Zilia, s'écria-t-il, en me baisant la
» main avec ardeur, que vos bontés et votre
» franchise redoublent mes regrets! Quel tré-
» sor que la possession d'un cœur tel que le
» vôtre! Mais avec quel désespoir vous m'en
» faites sentir la perte! Puissante Zilia, con-
» tinua-t-il, quel pouvoir est le vôtre! N'était-
» ce point assez de me faire passer de la

» profonde indifférence à l'amour excessif, » de l'indolence à la fureur, faut-il encore » vaincre des sentimens que vous avez fait » naître? Le pourrai-je? Oui, lui dis-je, cet » effort est digne de vous, de votre cœur. » Cette action juste vous élève au-dessus des » mortels. Mais pourrai-je y survivre, reprit- » il douloureusement? N'espérez pas au moins » que je serve de victime au triomphe de votre » amant : j'irai loin de vous adorer votre idée; » elle sera la nourriture amère de mon cœur : » je vous aimerai et ne vous verrai plus. Ah! » du moins n'oubliez pas.............. ».

Les sanglots étouffèrent sa voix, il se hâta de cacher les larmes qui couvraient son visage; j'en répandais moi-même : aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes; « Non, lui dis-je, vous ne partirez » point. Laissez-moi mon ami, contentez- » vous des sentimens que j'aurai toute ma » vie pour vous; je vous aime presqu'autant » que j'aime Aza; mais je ne puis jamais vous » aimer comme lui ».

« Cruelle Zilia! s'écria-t-il avec transport, » accompagnerez-vous toujours vos bontés » des coups les plus sensibles? Un mortel

» poison détruira-t-il sans cesse le charme
» que vous répandez sur vos paroles? Que je
» suis insensé de me livrer à leur douceur!
» Dans quel honteux abaissement je me plon-
» ge! C'en est fait, je me rends à moi-même,
» ajouta-t-il d'un ton ferme : adieu, vous
» verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous
» faire éprouver les tourmens qui me dévo-
» rent : puisse-t-il être tel que vous le désirez
» et digne de votre cœur »!

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces paroles, ne jeta-t-il pas dans mon ame! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présentèrent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne voulait le paraître, qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvait avoir reçues d'Espagne : enfin (oserais-je le prononcer)? que tu ne fusses infidèle. Je lui demandai la vérité avec les dernières instances; tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes.

Cependant les réflexions que je fis sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, et sur la légéreté avec laquelle tu avais changé de religion, jetèrent quelque

trouble dans mon ame. Pour la première fois, ma tendresse me devint un sentiment pénible ; pour la première fois, je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il était vrai, si tu ne m'aimes plus, j'aimerais mieux être séparée de toi, par ma mort, que par ton inconstance. Non, c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devraient-ils pas me rassurer! L'intérêt qui le faisait parler, ne devait-il pas m'être suspect? il me le fut, mon cher Aza; mon chagrin se tourna tout entier contre lui; je le traitai durement, il me quitta désespéré. Hélas! étais-je moins désespérée que lui? Quels tourmens n'ai-je pas soufferts avant de retrouver le repos de mon cœur. Aza, je t'aime si tendrement! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE XXX.

AU MÊME.

Son impatience de le voir arriver. Description des visites en France.

Que ton voyage est long, mon cher Aza ; que je désire ardemment ton arrivée ! le temps a dissipé mes inquiétudes, et maintenant je ne les regarde que comme un songe dont la lumière du jour a effacé l'impression. J'ai commis un crime en te soupçonnant : mon repentir redouble ma tendresse, et a presque arraché de mon ame le sentiment de compassion qui l'intéressait aux maux de Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien, diminue beaucoup la pitié que j'avais de ses peines, et le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours : je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger, mais nous menons une vie si agitée, Céline et moi,

qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs. Ces deux occupations me paraîtraient aussi infructueuses qu'elles sont fatiguantes, si la dernière ne me procurait les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays.

A mon arrivée en France, n'ayant aucune connaissance de la langue, je ne jugeais que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étais dans la maison religieuse; tu sais que j'y trouvais peu de secours pour mon instruction; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière; c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière.

Les devoirs que nous rendons, consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible, pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures.

Je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines, pour acquérir cet hommage frivole : c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparaît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvait à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisable pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des Français, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres sont la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'il soit absent ; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les Français font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est

sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légéreté. Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les Français soient nés méchans ; je serais plus injuste qu'eux, si je te laissais dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât, sans attendrissement, le récit que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens et de la simplicité de nos mœurs ; s'ils vivaient parmi nous, ils deviendraient vertueux : l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre serait bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignait d'être ridicule ; et tel est ridicule par état, qui serait un modèle de perfection, s'il osait hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, dans la plupart d'entr'eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce

qu'ils sont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensans, ils ont du poids aux yeux, de la légéreté au tact ; la surface colorée, un intérieur informe ; un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guère estimés par les autres nations, que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses, et les remet froidement à leur place. Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour premier mobile !

LETTRE XXXI.

AU MÊME.

Injustice des Français envers les femmes.

Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des Français; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorantes pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou, si tu veux, de leur vertu (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres), regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition; il se couvrirait de honte, et de

ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisait quel-qu'insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étais assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserais-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe indiquaient qu'il devait être le soutien et le défenseur de l'autre ; nos lois y sont conformes (1). Ici, loin de compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois, ni par leurs maris; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satyre.

---

(1) Les lois dispensaient les femmes de tout travail pénible.

Je m'étais bien aperçue, en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tombait principalement sur les femmes, et que les hommes, entr'eux, ne se méprisaient qu'avec ménagement; j'en cherchais la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me la fit découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, et l'on approuvait cette action barbare, par la seule raison, que le mort avait parlé au désavantage du vivant; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques propos contre lui; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchais. Il est clair que les hommes, naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, et que, si les femmes étaient au-

torisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société, n'existerait plus ; ou, retiré dans un désert, il y cacherait sa honte et sa mauvaise foi. Mais les lâches n'ont rien à craindre, et ont trouvé cet abus trop à leur avantage pour désirer de le voir aboli.

L'impudence et l'effronterie sont les premiers sentimens dont les hommes soient animés. La timidité, la douceur, l'amabilité et la patience sont les seules vertus qui soient cultivées parmi les femmes : comment celles-ci peuvent-elles éviter d'être les victimes de l'impunité? O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation, d'ailleurs charmante, ne nous dégoûtent point de la simplicité de nos mœurs ! n'oublions point ; toi, l'obligation qui t'est imposée d'être mon exemple, mon guide et mon soutien dans le sentier de la vertu ; moi, le devoir qui m'est dicté de conserver ton estime et ton amour en imitant mon modèle, en le surpassant même, s'il est possible, et en méritant un respect fondé sur la vertu et non sur un usage frivole.

LETTRE XXXII.

AU MÊME.

Elle est conduite par surprise à sa maison de campagne : ce qui s'y passe.

Nos visites et nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvaient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse je passai hièr ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville et à sa sœur, me sont agréables ! Mais combien elles me seront chères, quand je pourrai les partager avec toi ! Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frère, son mari, et moi, pour aller, disait-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long : nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation et les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, et de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde

qui aurait dû l'habiter, me paraissait un enchantement. Cette pensée me divertit; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces fées dont elle m'avait fait lire les histoires, où la maîtresse du logis était invisible, ainsi que les domestiques.

« Vous la verrez, me répondit-elle; mais » comme des affaires importantes l'appellent » ailleurs pour toute la journée, elle m'a » chargée de vous engager à faire les hon- » neurs de chez elle pendant son absence ». Voyons, ajouta-t-elle en souriant, comment vous vous en tirerez? Je me prêtai à la plaisanterie, et je pris un air sérieux pour copier les complimens que j'avais entendu faire en pareille occasion. On me dit que je m'en acquittais assez bien.

Après nous être ainsi amusées pendant quelque temps, Céline dit : « Cette politesse » suffirait pour nous bien accueillir à Paris; » mais, Madame, il faut quelque chose de » plus à la campagne. Ne voulez-vous pas » avoir la bonté de nous inviter à dîner? Là- » dessus, répondis-je, je n'en sais point assez » pour vous satisfaire, et je commence à » craindre que votre amie n'ait trop compté » sur mes soins. Je connais un moyen, ré-

» pliqua Céline; si vous voulez seulement » prendre la peine d'écrire votre nom, vous » verrez qu'il n'est pas si difficile que vous » pensez de bien traiter vos amis ». Très-volontiers, lui dis-je, je suis prête à signer sur-le-champ.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenait une écritoire et du papier déjà écrit; il me le présenta, et j'y plaçai mon nom où l'on voulut. Dans l'instant même, parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence; à peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine; rien ne manquait de ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même semblait avoir oublié son chagrin pour nous exciter à la joie : il me parlait en mille manières de ses sentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, sans plaintes ni reproches.

Le jour était serein; d'un commun accord nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins

beaucoup plus étendus que la maison ne semblait le promettre. L'art et la symétrie ne s'y faisaient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature. Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de paysans vêtus proprement à leur manière, précédés de quelques instrumens de musique, et de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantaient d'une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons, où j'entendis, avec surprise, que mon nom était souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorsque, les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent, quitter la sienne, mettre un genou en terre, et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris seulement, qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venait me rendre hommage en qualité de leur Souveraine, et me présenter les clefs de la maison dont j'étais aussi la maîtresse.



Je vis l'homme le plus apparent me présenter dans un grand bassin, plusieurs clefs.

par le B. . . Lune — Gravé par C. L. Lingée



Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs, ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grâce. J'étais trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritais si peu; d'ailleurs, tout ce qui se passait avait un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvais me défendre de croire ce que néanmoins je trouvais incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit était tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole. Si ma confusion était divertissante pour la compagnie, elle était très-embarrassante pour moi

Déterville en fut touché; il fit un signe à sa sœur, elle se leva, après avoir donné quelques pièces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c'était les prémices de mes bontés pour eux; elle me proposa ensuite de faire un tour de promenade dans le bois, je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avait mise, mais je n'en

eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, et me regardant avec une mine riante : « Avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée » contre nous, et que vous le serez bien » davantage, si je vous dis qu'il est très-» vrai que cette terre et cette maison vous » appartiennent. »

« A moi, m'écriai-je! ah, Céline! est-ce » là ce que vous m'aviez promis? Vous pous-» sez trop loin l'outrage ou la plaisanterie ! » Attendez, me dit-elle plus sérieusement; » si mon frère avait disposé de quelques par-» ties de vos trésors pour l'acquisition, et qu'au » lieu des ennuyeuses formalités dont il s'est » chargé, il ne vous eût réservé que la » surprise, nous haïriez-vous bien fort? Ne » pourriez-vous nous pardonner de vous » avoir procuré, à tout événement, une de-» meure telle que vous avez paru l'aimer, et » de vous avoir assuré une vie indépendante? » Vous avez signé ce matin l'acte authentique » qui vous met en possession de l'un et de » l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il » vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien » de tout cela ne vous est agréable. »

» Ah, mon aimable amie! m'écriai-je, en

» me jetant dans ses bras, je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnaissance ». Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots; j'avais senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurais à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffait l'expression. Je faisais à Céline des caresses qu'elle me rendait avec la même tendresse; et, après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frère et son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, et jeta un nouvel embarras dans mes expressions, je lui tendis la main, il la baisa sans proférer une parole, et se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, et que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avait de me voir si contente; j'en fus attendrie jusqu'à en verser des larmes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passait, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, et nous engagea à retourner à la maison pour en examiner, disait-il, les défauts, et faire voir à

Déterville que son goût n'était pas aussi sûr qu'il s'en flattait.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza, tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme; les fleurs me semblaient plus belles, les arbres plus verts, la symétrie des jardins mieux ordonnée.

Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches; les moindres bagatelles m'étaient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettait pas de rien examiner; le seul endroit où je m'arrêtai, fut une assez grande chambre, entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé, qui renfermait une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, et d'une propreté admirable; j'étais dans un tel enchantement, que je croyais ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avait remise. Nous tâchâmes de nous en servir, mais nos efforts eussent été inutiles s'il ne nous eût montré la porte qu'elle devait ouvrir et qui était cachée dans la boiserie avec tant d'art, qu'il eût été impossible de la trouver sans connaître le secret.

Je me hâtai de l'ouvrir, et je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermait.

C'était un cabinet tout brillant de glaces et de peintures : les lambris à fond vert, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitaient une partie des jeux et des cérémonies de la ville du Soleil, telles à peu près que je les avais dépeintes à Déterville.

On y voyait nos vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portais en arrivant en France; on disait même qu'elles me ressemblaient.

Les ornemens du temple que j'avais laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornaient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevait par son éclat d'embellir cette charmante solitude, et des meubles commodes, assortis aux peintures, la rendaient délicieuse.

En examinant de plus près les objets que j'étais ravie de retrouver, je m'aperçus que la chaise d'or manquait; et Déterville, profitant du silence où me retenaient ma surprise, ma joie et mon admiration, me dit

en s'approchant de moi : « Vous cherchez » en vain, belle Zilia, la chaise des Incas; » un pouvoir magique l'a transformée en mai- » son, en jardins, en terres. Si je n'ai pas » employé ma propre science à cette méta- » morphose, ce n'a pas été sans regret; mais » il a fallu respecter votre délicatesse. Voici, » me dit-il en ouvrant une petite armoire » pratiquée adroitement dans le mur, voici » les débris de l'opération magique ». En même temps il me fit voir une cassette rem- plie de pièces d'or à l'usage de France. « Ceci, » vous le savez, continua-t-il, n'est pas ce » qui est le moins nécessaire parmi nous; j'ai » cru devoir vous en conserver une petite » provision ».

Je commençais à lui témoigner ma vive reconnaissance et l'admiration que me cau- saient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit et m'entraîna dans une cham- bre à côté du merveilleux cabinet. « Je veux » aussi, me dit-elle, vous faire voir la puis- » sance de mon art ». On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linges, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abon- dance, que je ne pus m'empêcher d'en rire

et de demander à Céline combien d'années elle voulait que je vécusse pour employer tant de belles choses « Autant que nous en vivrons » mon frère et moi, me répondit elle; et moi, » repris-je, je désire que vous viviez l'un et » l'autre autant que je vous aimerai, et vous » ne mourrez pas les premiers ».

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le temple du Soleil, c'est ainsi qu'ils nommèrent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler : j'exprimai, comme je le sentais, les sentimens dont j'étais pénétrée. Quelle bonté! Que de vertus dans les procédés du frère et de la sœur.

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance et de l'amitié; je leur fis les honneurs du souper encore plus gaîment que je n'avais fait ceux du dîner. J'ordonnais librement à des domestiques que je savais être à moi; je badinais sur mon autorité et mon opulence; je fis tout ce qui dépendait de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'apercevoir qu'à mesure que le temps s'écoulait, Déterville retombait dans sa mélancolie, et même qu'il échappait de temps en temps des larmes des

yeux de Céline, mais l'un et l'autre reprenaient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir encore quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuraient; je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza! quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi!

LETTRE XXXIII.

AU MÊME.

Elle est interrompue par son arrivée.

La tristesse de Déterville et de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif; mais, voyant qu'ils s'obstinaient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, et bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, et mes amis ne l'ont pas laissé durer long-temps. Déterville m'a avoué qu'il avait résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisait abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner; et, par le calcul du temps et du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin qu'il n'y a plus de temps

à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera; Déterville a pourvu à tout, et m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité. Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore, que ta prochaine arrivée. Je le plains, je compatis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, et qui soit une digne récompense de sa vertu. Je dissimule même une partie des transports de ma joie, pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce que je puis faire; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement; ainsi, quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t'écrire; il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus

près de moi, il est vrai; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparaient encore? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre, pourquoi cesserais-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire? Encore un moment, et je te verrai; mais ce moment n'existe point. Eh! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse! Hélas! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir! Aza, cher Aza! que ce nom est doux! bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement. Quelqu'un vient : ce n'est pas toi; cependant il faut que je cesse de m'entretenir avec toi.

LETTRE XXXIV.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE A MALTHE.

Elle lui reproche d'être parti subitement, et lui parle de la froideur d'Aza.

Avez-vous pu, monsieur, prévoir, sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnaissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir et à votre absence? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus amères. Céline, toute affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main, et de l'autre, votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'est fait sentir dans mon ame; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdais celui de tous mes autres senti-

mens. Ah! Déterville! que pour cette fois votre bonté est inhumaine! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions; non, la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes lettres, vous écouterez mes prières; le sang et l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur; vous vous rendrez à une famille, à laquelle je suis responsable de votre perte. Quoi! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerais vos jours et ceux de votre sœur! je romprais une si tendre union! je porterais le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés! Non, ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil; je reconnais vos soins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerais de me haïr; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, et je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville! quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues? Vous vouliez me rendre

heureuse, vous ne me rendez que coupable; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler, et vous perdez, par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez cru si redoutable pour vous! Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame, la curiosité offensante qui l'a arraché à mes transports pour aller voir les raretés de Paris; tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville! peut-être ne serez vous pas long-temps le plus malheureux. Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent; elle est le seul asile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute allaient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines? la générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderait-elle enfin à l'amour mé-

content? Non, je ne puis le croire; cette faiblesse serait indigne de vous; vous êtes incapable de vous y livrer; mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire et mon repos.

LETTRE XXXV.

AU MÊME.

Détails sur l'infidélité d'Aza et sur sa propre passion.

Si vous n'étiez pas la plus noble des créatures, monsieur, j'en serais la plus humiliée; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, serait-ce à vous que je ferais l'aveu de ma honte et de mon désespoir? Mais hélas! que me reste-t-il à craindre? Qu'ai-je à ménager? tout est perdu pour moi. Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs, c'est la bonne foi violée, c'est l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza est infidèle. Aza infidèle! que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon ame! mon sang se glace... un torrent de larmes...

J'appris des Espagnols à connaître les malheurs; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza; c'est leur cruelle religion qui au-

torise le crime qu'il commet; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étais étrangère, inconnue, Aza pourrait m'aimer : unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regret, sans remords.

Hélas! toute bizarre qu'est cette religion, s'il n'avait fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurais soumis mon esprit à ses illusions sans me laisser corrompre par ses principes. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être instruite. Mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif qui me détermine, sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire, sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte. Je ne puis refuser une sorte de vénération à des lois qui dans toutes autres choses me paraissent si pures et si sages; mais est-il en mon pouvoir de les adopter? Et quand je les adopterais, quel avantage m'en reviendrait-il? Aza ne m'aime plus; ah, malheureuse! le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs, que le

respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France, que pour se dégager de la foi qu'il m'avait jurée, que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens, que pour me rendre une liberté que je déteste, que pour m'ôter la vie. Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur est à lui; il y sera jusqu'à la mort. Ma vie lui appartient; qu'il me la ravisse et qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur : pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard? Et pourquoi vous en fais-je un crime? Je ne vous aurais pas cru : aveugle, prévenue, j'aurais été moi-même, au-devant de ma funeste destinée; j'aurais conduit sa victime à ma rivale; je serais à présent... O Dieu! sauvez-moi cette horrible image! Déterville, trop généreux ami! suis-je digne d'être écoutée? Oubliez mon injustice; plaignez une malheureuse, dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa faiblesse pour un ingrat.

LETTRE XXXVI.

AU MÊME.

Elle s'excuse de ce qu'elle n'écrit point : elle se plaint de lui.

Puisque vous vous plaignez de moi, monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurais-je écrit? je ne pensais plus. S'il m'était resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais, environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence ; j'avais oublié jusqu'à mon malheur. Ah, Dieu! pourquoi, en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce funeste souvenir?

Il est parti, je ne le verrai plus! Il me fuit! Il ne m'aime plus, il me l'a dit, tout est fini pour moi. Il prend une autre épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne : eh bien! cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitais-tu aussi l'art qui l'accompagne?

Heureuses Françaises, on vous trahit; mais vous jouissez long-temps d'une erreur qui ferait à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu! Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occasion le veut!

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza; tu les a vus baignés de mes larmes, et ta fuite... Moment horrible! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompherait pas de ma faiblesse. Il ne serait pas parti seul. Je te suivrais, ingrat, je te verrais, je mourrais du moins à tes yeux.

Déterville, quelle faiblesse fatale vous a éloigné de moi? Vous m'eussiez secourue; ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de persuader, l'aurait obtenu; peut-être Aza serait encore ici. Mais déjà arrivé en Espagne, au comble de ses vœux.... Regrets inutiles, désespoir infructueux! Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, monsieur, à surmon-

ter les obstacles qui vous retiennent à Malthe, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE XXXVII.

AU MÊME.

Elle se calme un peu.

Rassurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, et que, moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis, le destin le veut, je me soumets à ses lois. Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède, a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets; s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dus qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance; que peut-elle sur une ame désolée? L'excès de la douleur nous rend la faiblesse de nôtre premier âge. Ainsi

que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier désir que m'inspira la nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde et l'amitié même ne m'auraient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvaient prévaloir sur les objets qui me traçaient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre, le jour de votre départ et de son arrivée, le siége sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre, effacée d'un lambris où je l'avais vu se former, tout faisait chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'ai reçues à la première

vue ; je n'y retrouve que l'image de votre aimable sœur. Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyais alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des livres, je lis d'abord avec effort ; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse. L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes faiblesses ; je ne combats celles de mon cœur, qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance et la solitude où je vis ; du moins toutes les fois que Céline vient me voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour

m'en convaincre : la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge et pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, et mon cœur à l'amitié. Hélas! quand y régnera-t-elle sans partage et sans retour?

LETTRE XXXVIII.

AU MÊME, A PARIS.

Elle lui déclare la résolution où elle est de vivre libre : elle console et exhorte Déterville.

Je reçois presque en même temps, monsieur, la nouvelle de votre départ de Malthe et celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant. Quoi, Déterville! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurais plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence! A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant? Vous me demandez la permission de me voir; vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, et vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont les plus opposés, qui m'offensent;

enfin, que je n'approuverai jamais. Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance et de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat! Mais quand je l'oublierais, fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion; mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous; vous ne les partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets; j'y serai fidelle : vous jouirez au même degré de ma confiance et de ma sincérité; l'une et l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs et délicats, tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir, avec une égale franchise, le regret de n'être point née en France, et mon penchant invincible pour Aza; le désir que j'aurais de vous devoir l'avantage de penser, et

mon éternelle reconnaissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames; la confiance sait, aussi-bien que l'amour, donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante et d'en chasser l'ennui. Vous me donnerez quelque connaissance de vos sciences et de vos arts; vous goûterez le plaisir de la supériorité; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connaissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaîté qui pourrait y manquer : que nous restera-t-il à desirer?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il

pas suffisant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables? La vie suffit-elle pour acquérir une connaissance légère, mais intéressante, de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe,* pourrait seul rendre heureux, si l'on s'en souvenait, si l'on en jouissait, si l'on en connaissait le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre ame, et les bienfaits de la nature. Renoncez aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connaître les plaisirs innocens et durables, venez en jouir avec moi : vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

LETTRE XXXIX.

DÉTERVILLE A ZILIA,

En réponse à la dernière lettre.

O Zilia ! à quelles conditions vous me permettez de vous revoir ! Avez-vous bien réfléchi sur ce que vous exigez de moi ? J'étais capable, il est vrai, de me taire en votre présence ; mais cet état faisait à la fois le bonheur et la misère de ma vie. Je m'employais pour le retour d'Aza. J'avais, quoiqu'il m'en coûtât, de la déférence pour votre passion pour lui ; même lorsque je soupçonnai son changement, loin de me livrer aux espérances flatteuses que j'aurais pu en concevoir, je pris assez d'empire sur moi pour m'en affliger, parce que je savais que cet événement devait vous causer du chagrin. Mais Aza arriva, et revit vos charmes ; il vous trouva fidelle, tendre, entièrement occupée de lui et du désir de couronner sa flamme. Quel triomphe pour lui de voir ces misérables nœuds changés en précieux monumens de votre tendresse ! Quel autre cœur que le sien

n'eût repris ses anciennes chaînes ? ou plutôt, quel autre cœur que le sien eût jamais été capable de les briser ?

Ne pouvant prévoir son ingratitude, il ne me restait plus qu'à mourir. Je formai le dessein de m'éloigner, à jamais, de vous, et de fuir loin de mon pays, de ma famille : je ne pus néanmoins me refuser la triste consolation de vous faire part de cette résolution. Céline, touchée de mon malheur, prit sur elle de vous remettre ma lettre. Le temps qu'elle choisit pour s'acquitter de ce message, Zilia, comme vous me l'avez écrit vous-même, fut celui où l'infidèle Aza parut devant vous. Sans doute la tendre compassion de Céline pour un frère infortuné, lui fit goûter un plaisir secret à remplir d'amertume des momens qui auraient dû être si doux : elle ne fut point trompée ; vous fûtes sensible à mon désespoir, vous daignâtes même me le faire entendre par des expressions flatteuses et propres à satisfaire un cœur qui n'avait d'autre ambition que celle d'exciter votre pitié.

Je ne tardai pas à être instruit du crime d'Aza, et alors, je l'avoue, mon cœur s'ouvrit à l'espérance, et mon illusion fut telle que je me flattai d'avoir la gloire de vous con-

soler. Ce fut le premier instant de ma vie où je pus espérer un avenir heureux. A ces sentimens si doux et si nouveaux pour moi, succéda la plus douloureuse circonstance. Votre vie fut en danger, et mon ame déchirée par la crainte de vous perdre. Je travaillai ardemment à surmonter les obstacles qui s'opposaient à mon retour. J'y parvins enfin, et je volai auprès de vous. Le respect m'imposa le devoir d'attendre vos ordres pour paraître en votre présence. J'en demandai la permission par des expressions naturelles à un cœur qui se trouve dans l'état où était le mien. Mais puis-je exprimer le sentiment que j'éprouvai en lisant votre réponse! Non, cela m'est impossible. Combien d'idées différentes agitèrent mon ame! Que de projets insensés! Zilia, j'eus le courage de former celui de m'éloigner encore; mais, trop faible pour l'exécuter, je cédai à ma destinée en restant auprès de vous. Mon respect, mon admiration, mes services seront les seules expressions que je veux permettre à l'ardeur de mon amour. Me défendrez-vous, Zilia, d'attendre en silence le jour où vous serez touchée d'une passion qui sera toujours aussi respectueuse qu'elle est vive.

LETTRE XL.

ZILIA A CÉLINE,

Concernant Àza et Déterville.

Ma chère Céline, que je suis malheureuse! Hélas! vous m'abandonnez à moi-même, et je n'ai pas un plus cruel ennemi que moi. Sans cesse travaillée par les plus pénibles réflexions sur des malheurs que je ne pouvais prévoir, et sans expérience, je ne puis aucunement goûter le repos que semble m'offrir cette charmante solitude. Au contraire, elle ne sert qu'à me rappeler dans tous ses charmes, le souvenir du cruel Aza. En vain j'appelle la raison à mon secours; en vain je songe à l'outrage fait à mon amour récompensé d'ingratitude; je vois que ce n'est que du temps que je dois attendre le calme que je désire. Pourquoi n'a-t-il pas plu à l'amour que des sentimens si tendres, si délicats, fussent réservés à Déterville qui les eût mieux appréciés? Mais pouvais-je prévoir des événemens dont je n'avais pas la moindre idée? La première fois que je vis Aza, il se pré-

senta à mes yeux avec tous les avantages imaginables : naissance, mérite, physionomie charmante, brûlant amour autorisé par le devoir. Que fallait-il davantage pour intéresser un jeune cœur naturellement sensible et tendre? Ce cœur lui fut livré sans réserve; je ne respirais que pour lui; ma beauté lui plaisait, et je ne désirais de nouveaux charmes que pour être plus digne de lui, et, s'il était possible, le rendre plus amoureux. Notre bonheur fut parfait jusqu'à la révolution fatale qui nous sépara l'un de l'autre. L'absence, l'esclavage, la perte de ses richesses, l'ont sans doute déterminé à m'oublier pour jouir des avantages réels qui lui sont offerts, et qu'il ne peut plus espérer d'obtenir en s'unissant à moi. En outre, comment me resterait-il fidèle, s'il ne l'a pas été à sa religion? une faute entraîne naturellement dans une autre.

Mais je m'aperçois à regret que je ne vous entretiens que de cet ingrat. Combien je suis faible, ma chère Céline! Combien j'ai besoin de vos conseils pour fortifier ma raison contre un amour involontaire!... Il le faut... Je veux faire de nouveaux efforts pour le surmonter.

Déterville est-il à Paris? a-t-il accepté la tendre amitié que je lui ai offerte? vous êtes tous les deux les seuls objets qui me soient chers. Venez adoucir ma solitude! La promenade, la lecture, la réflexion partageront notre temps, et je commence à croire que je devrais étudier votre religion. Aza, dont le savoir est sublime; lui qui, comme fils du flambeau céleste, doit avoir l'esprit plus vif et plus pénétrant que moi, Aza a découvert dans la nôtre des défauts que je n'y puis voir. Je puis me tromper dans l'idée que j'ai de sa perfection. Quand je quittai le Pérou, j'étais persuadée que cette terre seule était favorisée du Soleil, que notre horizon seul en était éclairé, et que toutes les autres nations étaient enveloppées dans les ténèbres. Je ne tardai pas à connaître mon erreur. Il paraît donc probable que les instructions que je puis recevoir de Déterville, dont le caractère est pétri de candeur, de modération, de droiture et de générosité, peuvent faire de nouvelles impressions sur moi.

Je veux ajouter cette obligation à toutes celles que je lui ai déjà; à condition seulement qu'il n'employera que la raison et des preuves solides pour me persuader. Je veux

être instruite et non contrainte. Cette sérieuse étude, Céline, sera entremêlée d'innocens amusemens que vous partagerez avec nous. Mais ne manquez pas de faire sentir à Déterville qu'il mettra le comble à ma reconnaissance, s'il bannit entièrement l'amour de nos conversations. Une pareille union sera charmante si je n'entends plus parler de cet ennemi de mon repos. L'estime et la confiance régneront entre nous, que désirerait-il davantage ?

Venez tous deux respirer cette aimable liberté que l'on goûte à la campagne avec des personnes qui nous sont chères. Vous soutiendrez avec bonté ma faiblesse; vous fortifierez ma raison, et le temps fera le reste.

LETTRE XLI.

CÉLINE A ZILIA,

En réponse à la précédente : elle sollicite pour son frère.

Je ne vous aurais pas abandonnée à vous-même, ma chère Zilia, si je n'avais imaginé que vous fussiez plus affermie contre un malheur qui est sans remède; j'aurais même cru vous faire insulte de croire que l'inconstant Aza règne encore seul dans votre cœur. En vérité il n'en est point digne. Pouvait-il connaître votre mérite, et se dégager de ses liens ?

Il est clair que l'amour parle encore éloquemment pour lui dans votre cœur : mais cela le justifie-il ? Vous êtes ingénieuse à chercher tout ce qui peut le faire paraître moins coupable; c'est un effet de la bonté de votre ame, et de la tendresse que vous avez encore pour cet ingrat. Mais, ma chère Zilia, ne vous trompez pas : lorsqu'il vous aimait, il n'a jamais senti aucune de ces petites inquiétudes qui échauffent et accroissent la passion de l'amour; la jalousie, le caprice, la froideur

n'ont jamais eu part à vos engagemens. Sûr de votre cœur, il ne trouva chez vous que tendresse et égalité d'humeur; qu'une passion trop violente peut-être, et qui n'avait pas encore été mise à la moindre épreuve. De là dérivèrent tous vos malheurs; il cessa de vous aimer, parce qu'il avait été trop heureux. Il n'est pas facile, ma chère Zilia, de décider s'il a cédé à la religion ou aux charmes de la belle Espagnole. S'il ne s'est laissé séduire que par le premier motif, il est excusable; mais s'il s'est laissé entraîner par tous les deux, sa vertu n'est point à l'abri de mes soupçons. Vous êtes blâmable, ma chère amie, de songer sans cesse à ce perfide! C'est entretenir une idée fatale à votre repos. Ne parlons plus, je vous en conjure, d'un homme si parjure; oublions, s'il est possible, jusqu'à son nom. J'irai vous voir; je tâcherai de vous diriger. Combien je désire ardemment de pouvoir contribuer au retour de votre tranquillité, et à l'assurance de votre bonheur!

Je me reproche beaucoup de vous avoir laissée seule, livrée à vos réflexions; je croyais que votre cœur était guéri. Je ne doute point qu'une compagnie agréable n'adoucisse votre solitude, et j'emmenerai avec moi deux de

mes amis dont, je suis sûre, vous serez contente.

Mon frère est de retour; je lui ai montré votre lettre. Il a un chagrin mortel de vous voir encore si occupée du parjure Aza. Vous êtes redevable à sa délicatesse et à cette conduite dont lui seul est capable, de la violence qu'il se fait pour se tenir éloigné de vous. En proie à une passion aussi tendre que respectueuse, il ne se trouve point capable d'en cacher tous les symptômes. Il a peur de vous offenser, parce qu'il craint qu'il ne lui échappe malgré lui, en votre présence, quelques-unes de ces expressions que vous lui avez interdites avec la dernière rigueur. Il regrette sans cesse que des sentimens si tendres, si constans, si délicats, qu'il croit mériter, soient la récompense d'un parjure.

Vous lui offrez votre amitié, et l'engagez à venir vous voir : n'est-ce point là une cruauté? Quoi! verra-t-il à chaque instant un objet enchanteur pour lequel seul il soupire, qui, par sa beauté, sa douceur et mille autres charmes, doit l'enchaîner tous les jours davantage; et cependant pourrez-vous avoir la sévérité de lui défendre de parler d'une passion qui le touche plus que toute chose au monde?

Il accepte néanmoins, avec reconnaissance, la tendre amitié que vous lui offrez, puisqu'il ne peut obtenir davantage. Il sent bien que cette amitié aurait mille charmes pour un cœur moins amoureux que le sien; mais sa passion est trop forte pour se borner à ce seul sentiment. Incapable de rappeler sa raison, je vois combien il lui sera difficile de satisfaire la vôtre. En effet, ma chère Zilia, n'est ce pas être presque entièrement privé de raison, que de s'obstiner à aimer une personne qui ne peut ni ne doit répondre par un digne retour ?

Vous paraissez désirer de vous instruire dans notre religion : ne craignez point que Déterville use, à cet égard, de tyrannie envers vous : il vous donnera des secours et des conseils que vous serez libre de suivre ou de rejeter. Vous connaissez son intégrité et sa modération : je suis sûre qu'il se laissera diriger par ces sentimens, quoiqu'en même temps il éprouvera la joie la plus pure s'il peut réussir. Mais, ma chère Zilia, pour entreprendre ce grand ouvrage, il faut être dépouillé de tous préjugés.

Nous nous promettons beaucoup de plaisirs dans votre société, et nous tâcherons de vous

rendre la nôtre aussi agréable qu'il nous sera possible, ce qu'il nous sera facile de faire, nos cœurs étant libres d'amour et ne connaissant qu'une tranquille amitié. Déterville lui-même, que nous avons enfin décidé d'être de la partie, m'a promis sincèrement de ne point paraître amoureux, et d'observer toutes les règles de la discrétion qu'il vous plaira de lui prescrire ; mais, en retour, il vous supplie de ne jamais lui parler du perfide et heureux Aza. Il a droit, je pense, d'exiger de vous cette complaisance. J'ignore s'il vous sera bien difficile de la lui accorder; mais il est nécessaire que vos deux cœurs soient à l'unisson pour former avec nous un harmonieux concert.

LETTRE XLII.

DÉTERVILLE A CÉLINE.

Il l'instruit de l'état où il se trouve.

Ma chère sœur, à mon retour de Malthe à Paris, j'ai reçu avec un transport de joie mêlée de crainte, la lettre de la belle Zilia, qui m'a été remise par votre ordre. En effet cette lettre confirme dès le commencement, le dessein qu'elle a d'oublier Aza : mais, ô nouvelle accablante! elle m'y réitère sa résolution de ne jamais le remplacer par un autre. Elle me défend même d'avoir la moindre idée de cette nature. Quel coup mortel, ma chère Céline! en pénétrez-vous toute la profondeur? Tandis que Zilia pouvait compter sur la fidélité d'un amant si chéri, je ne pouvais ni espérer ni me plaindre : je ne pouvais ignorer, et j'en étais moi-même la triste preuve, qu'un cœur vraiment épris ne peut nourrir qu'un amour. Celui de Zilia appartenait de droit à Aza fidèle; mais quand cet Aza est devenu parjure, mes espérances n'avaient-elles pas droit de renaître! néanmoins, dans cet instant même, combien

elles furent cruellement déçues! Ma chère sœur, que mon sort est cruel! Quelle est la trempe de ces ames péruviennes? Quoi! Zilia n'est-elle pas susceptible de ce vif plaisir dont toutes les femmes, et je puis dire tous les cœurs, jouissent en se vengeant? Pourquoi n'efface-t-elle pas de son cœur jusqu'à l'image de cet ingrat, ne fût-ce que pour montrer l'horreur que lui inspire l'ingratitude? Heureux, si dans la variété des sentimens qu'elle éprouve, il pouvait se mêler quelques étincelles d'amour pour moi! Je sens que ma délicatesse en souffrirait; mais n'importe, pourvu qu'elle m'aime. Je devrai mon bonheur au dépit, mais peut-être le devrai-je aussi à la reconnaissance. Ne serai-je pas mille fois heureux? Je ne puis m'empêcher d'entretenir un instant cette délicieuse idée.

Il est vrai que cette beauté que j'adore, m'offre l'amitié la plus constante et s'exprime même en termes passionnés : elle en analyse tous les charmes avec tant de grâce et de délicatesse, que si toute autre que Zilia m'eût offert une telle amitié, j'en aurais été enchanté; mais, la plus tendre amitié de sa part saurait-elle reconnaître mon extrême amour? Faible image d'une passion, comment répondra-

t-elle à la vivacité de celle que j'éprouve? Combien je serai malheureux, si Zilia, qui ne paie le plus ardent amour que par le simple sentiment d'une amitié tranquille, parvient enfin à oublier l'infidèle Aza, et brûle un jour pour un autre que moi! Cette pensée me fait frémir de crainte et d'horreur. Hélas! cette nouvelle chaîne ferait le tourment de ma vie. Etre toujours auprès de l'objet qui seul peut faire mon bonheur, et ne jamais atteindre à ce bonheur, est une situation qui, au lieu de guérir les maux que j'endure, ne ferait que les augmenter.

Plains-moi, ma chère Céline, déplore sincèrement l'état de ton frère, si tu as aucune idée de ce que c'est qu'aimer sans espoir de retour.

CHAPITRE XLIII.

CÉLINE A DÉTERVILLE.

Elle lui donne des avis et lui parle de Zilia.

Je plains sincèrement un cœur qui ne trouve aucun soulagement dans ses peines. Telle est votre position, mon cher Déterville; vous aimez Zilia, la plus aimable, la plus vertueuse des femmes, et vous l'aimez éperdument. La pureté de son ame, la délicatesse naturelle de sa conversation, sa beauté toujours nouvelle à vos yeux, sa candeur, sa tendresse même pour Aza, quoique contraire à vos espérances, tout contribue à nourrir en vous une passion que le penchant et l'estime augmentent chaque jour, passion d'autant plus vive que c'est la première que vous ayez jamais connue. Je tâcherais de vous en guérir, si elle était de nature à vous faire repentir de vous y être livré; mais je n'ignore pas que, maître de cette belle Américaine, par les lois de la guerre, vous avez respecté sa beauté, ses sentimens et ses malheurs. Je sais qu'il n'a pas dépendu de

vous que le seul bien qui pouvait la rendre heureuse ne lui fût rendu, même aux dépens de votre fortune. Je vous admirai comme un prodige quand je vous vis faire venir du fond de l'Espagne l'heureux Aza pour lui rendre, avec ses autres trésors, le seul bijou dont la possession pût faire votre bonheur. Cet acte fut le comble de la générosité.

Cependant, par un revers étrange de la fortune, lorsque l'infidélité d'Aza rendait vos bienfaits inutiles, et que vous aviez, plus que jamais, lieu d'espérer, la constance inopinée de Zilia pour un ingrat ajoute le dernier coup à votre misère.

Mais, mon cher frère, tandis que je compatis à vos chagrins, et que je déplore la fatalité de votre étoile, permettez que je vous apprenne que vous supposez votre sort plus déplorable qu'il ne l'est en effet. — L'anxiété de votre cœur vous empêche sans doute d'entrevoir la moindre lueur d'espérance : mais l'indifférence où vous avez vécu jusqu'à ce jour, vous empêche peut-être de connaître les ressources que vous laisse encore la fortune. Comme femme, je serais tentée de vous laisser encore, en partie, dans votre ignorance; mais comme sœur, je ne puis me résoudre à

prendre une si dure résolution. Ecoutez-moi donc, mon cher Déterville. Aza était naturellement le seul objet auquel Zilia pût être attaché. Il était prince, tendre, jeune et charmant, Zilia dans toute la force de ses premiers feux, et tous les deux réunis par le penchant, le devoir, et la vertu qui les ennoblit. Un revers affreux, une cruelle résolution les sépare, et embellit l'image de ce bonheur dont ils se voient privés par un coup fatal. Représentez-vous combien le désespoir même doit ajouter de force à une passion auparavant si ardente et si légitime. C'était un cœur novice en amour, plein de feu, livré pour la première fois, et ne connaissant pas de plaisir plus sensible que celui de s'attacher à l'objet qu'il s'était choisi; en un mot, c'était un cœur amoureux à l'excès, enflammé par les obstacles, et qui, à la porte même du temple du bonheur, se voit arraché à une jouissance longtemps désirée. Mon cher frère, mettez-vous un instant à la place de Zilia. Est-il possible qu'aucun autre amant puisse lui faire oublier sitôt une union qui lui était si chère, et lui rendre sa tranquillité? Réfléchissez à la noblesse de son ame, et vous concevrez qu'un cœur si généreux peut être capable de porter son at-

tachement au-delà des bornes d'une sensibilité ordinaire, et de continuer d'aimer un objet qu'il est sûr de ne jamais posséder. C'est comme une corde d'instrument qui résonne encore long-tems après avoir été touchée.

Mais ne voyez-vous pas, mon cher Déterville, que ce sentiment est trop contraire à la nature pour être durable? Doutez-vous que Zilia, quand elle viendra à réfléchir d'une manière plus calme, n'aperçoive l'injustice d'Aza, l'énormité de son indifférence, et l'inutilité d'aimer sans retour? Entretenue jusqu'ici dans sa tendresse par une espèce d'enchantement, l'illusion dont elle se nourrit ne tardera pas à se dissiper, l'image d'Aza lui deviendra bientôt fatiguante, et alors, son cœur, vide d'intérêt et d'occupation, restera difficilement dans un tel état d'inaction. Un état monotone de langueur est un poids insupportable pour une ame active. Zilia, sous quelque prétexte, cherchera à s'en débarrasser, et quel plus heureux prétexte pour l'un et pour l'autre, que celui de la reconnaissance? Zilia sait combien elle vous doit; elle n'est point insensible à vos procédés généreux.

Je viens maintenant à l'amitié qu'elle vous

offre. En refusant cette amitié, elle paraîtrait vous offenser, ou au moins vous déplaire. Vous la regardez comme un sentiment trop faible pour répondre à la violence de votre amour; mais, dites-moi, je vous prie, mon cher frère, est-ce le nom seulement que vous voudriez obtenir? Quant à moi, je ne puis m'empêcher de le croire, car l'amitié de Zilia devrait vous inspirer moins de répugnance; et, si vous voulez que je vous le dise, elle devrait vous charmer. Pourquoi m'obligez-vous à vous révéler ici les grands secrets de notre sexe? Sachez que le sentiment d'amitié, si doux parmi les hommes, si rare parmi les femmes, est toujours le plus vif entre des personnes de différent sexe. Les hommes s'accordent entr'eux avec cordialité, les femmes avec méfiance; mais deux personnes d'un sexe différent ajoutent au sentiment de l'amitié une étincelle de ce feu que la nature ne manque jamais d'inspirer. Un germe de passion accompagnera la naissance même de cette amitié si pure en apparence; et de tels amis en sont assez convaincus. Il importe peu qu'ils se tiennent réciproquement sur leur garde: toutes leurs précautions n'altèrent pas les progrès imperceptibles de la nature, ils ne tarde-

ront pas à être surpris de se trouver amoureux l'un de l'autre.

L'amitié qui vous est offerte, mon cher Déterville, est suivant moi le premier acte de la pièce intéressante dont vous désirez si ardemment voir le dénoûment, c'est la première découverte du cœur; et puisqu'elle vous est favorable, avez-vous lieu de vous plaindre?

Il est vrai que le nom d'amitié est comme un voile qui dérobe quelque chose à vos regards : mais c'est un voile travaillé par les mains de l'amour, qui n'est fait que pour tromper des yeux jaloux, mais qui ne dérobe rien à des yeux pénétrans, et ne cache pas long-temps la vérité à celui qui en est l'objet. N'avouez-vous pas à présent, mon cher frère, que j'ai eu lieu d'être surprise, quand je vous ai entendu vous plaindre avec tant d'amertume du seul rôle que Zilia pouvait jouer? Réfléchissez-y bien et vous serez de mon sentiment. Peut-il y avoir un moyen plus heureux et mieux adapté à la délicatesse de tous les deux?

N'auriez-vous pas toujours la plus haute opinion d'une femme qui préfère être plus réservée pour rendre votre bonheur plus complet? qui, en donnant à votre passion un ca-

ractère raisonnable, veut rafiner et accroître votre plaisir ?

En vérité, mon frère, vous devez remercier Zilia qui, par la voie de l'amitié, vous prépare des plaisirs plus ravissans que ceux que vous vous promettiez. Elle n'a ni osé, ni dû répondre à votre passion comme vous le désiriez. Vous devez consulter notre sexe pour des sentimens de cette nature : n'ayez pas honte de voir les femmes plus avancées que vous dans cette science, puisque sans elles les hommes ignoreraient peut-être toutes les finesses de l'art d'aimer. On convient que les femmes, par une conséquence naturelle de la trempe de leur cœur, ont un génie plus souple que les hommes. Je ne crois pas qu'il y entre aucun artifice dans l'art d'aimer dont je parle. Il faut distinguer ces deux caractères, quoiqu'ils se ressemblent ; toutes les femmes d'esprit aiment avec art, mais toutes n'aiment pas avec artifice. Quant à votre chère Zilia, elle a un cœur honnête, noble et élevé ; mais elle est ingénieuse autant qu'aucune femme la plus subtile que je connaisse. Vous trouverez enfin que ce cœur, qui est à présent occupé de la pasion la plus tendre, la plus vertueuse, mais cruellement déçue, vous

est réservé. Accordez seulement à Zilia un terme raisonnable pour se livrer à ses chagrins, et sans vous plaindre, laissez au temps le soin d'effacer en elle l'idée de gloire dont elle s'est flattée jusqu'à ce jour.

Cet honneur singulier de rester fidèle à ses premiers engagemens, même lorsqu'ils sont dissous à jamais, est un sentiment inconnu parmi nous : il faut donc qu'à la fin elle cède à notre exemple. Alors, devenue libre, et redoutant sa liberté par l'habitude de n'en pas jouir, sensible, d'un autre côté, à vos soins généreux, l'amitié qu'elle ne regarde que comme une douce sympathie n'aura besoin que de faire un pas de plus pour se changer en amour, et ce miracle s'opérera sans qu'elle s'en aperçoive.

Mon cher Déterville, quelle charmante perspective vous avez devant les yeux ! je crois que vous en decouvrez déjà assez pour vous engager, sans la moindre difficulté, à accepter le parti que Zilia vous propose d'aussi bonne grâce. Attendez de vos soins, désintéressés en apparence, mais plus encore de la nature du cœur de la femme, un bonheur dont vous commenciez à désespérer de jouir.

LETTRE XLIV.

ZILIA A DÉTERVILLE.

Elle se plaint de la lettre de Céline.

Après avoir perdu Aza, monsieur, je n'aurais jamais imaginé que mon cœur eût pu éprouver de nouveaux chagrins; mais une fatale expérience m'apprend le contraire, d'après une découverte que j'ai faite par hasard, et qui me plonge dans la plus grande perplexité. Votre sœur vint hier me voir. Quand elle m'eut quittée, je trouvai un papier dans ma chambre. Je l'ouvris; mais quelle fut ma surprise de reconnaître sa main dans une lettre qui vous était adressée, et dans laquelle, après vous avoir blâmé de ne point accepter mes offres, elle entreprend de vous persuader par des motifs bien différens des miens. Qui aurait pu croire que la toute tendre, toute bonne Céline, mon unique consolation au milieu de l'amertume où mon ame est plongée, n'eût été qu'une perfide? Après m'être livrée sans réserve à la douceur de son amitié, et lui avoir donné les preuves les

moins équivoques de mon sincère attachement, j'apprends qu'elle met de la méfiance dans les sentimens qu'elle me témoigne. Si votre sœur m'accable de louanges au commencement de cette lettre fatale, elles découlent moins de son cœur que de la crainte de vous déplaire ; car, sur quoi prétend-elle fonder votre espérance, si ce n'est sur le manque de fermeté dans les vertus qu'elle m'attribue ? En vous révélant les secrets de son sexe, son art, ou plutôt son artifice, ne tourne pas à l'avantage de son cœur. Etrange méprise ! croit-elle que les vierges consacrées au Soleil et élevées dans son temple, doivent être jugées d'après la distinction générale qu'elle fait du caractère des femmes ? N'y a-t-il qu'une règle, un modèle pour porter un jugement ? Le Créateur, qui diversifie ses ouvrages de mille manières, qui dispense à chaque pays des bienfaits particuliers, qui nous donne à tous des physionomies si variées et si différentes, a-t-il ordonné que les caractères de l'ame seraient partout les mêmes, et que tous les êtres raisonnables auraient une manière uniforme de penser ? Quant à moi, il est difficile de me le persuader. D'ailleurs, quelle raison a-t-elle d'ac-

corder aux hommes d'aussi heureuses prérogatives? Pense-t-elle qu'ils aient une plus grande portion du souffle de la divinité? C'est l'opinion que nous avons au Pérou des divins *Amautas,* dont la science et les habitudes sublimes consacrées à la vertu, les élève au-dessus des autres hommes; mais quant au reste de l'espèce humaine, nous reconnaissons dans votre sexe des vertus propres à diriger et à rectifier les passions : nous en jugeons par les actions, et non d'après des faiblesses supposées.

Comment pouvait-elle entreprendre de vous persuader qu'il y avait si peu de fermeté dans mes sentimens? c'est assurément ce qu'elle n'a pu apprendre par ce qui s'est passé. Mon cœur, formé à la franchise dès mon enfance, n'a jamais tâché de persuader l'infidèle Aza de la sincérité de mes feux autrement que par la vivacité de leur expression.

J'ignore, et je veux toujours ignorer cet art qui dégrade les femmes beaucoup plus qu'il n'ajoute à leurs charmes : il ne fait que montrer leur faiblesse, leur vanité, et la méfiance qu'elles ont de l'objet qu'elles voudraient enchaîner. La nature ne connaît point

cet art; jamais elle ne cherche à embellir les grâces et à accroître les charmes de la vertu.

En vain Céline prétend distinguer l'art de l'artifice : cette idée ne m'en impose pas. Cherche-t-elle à se déguiser lorsqu'il est de son intérêt de ne rien cacher? Oserait-on avouer, sans rougir, que l'on s'est donné beaucoup de peine pour induire quelqu'un en erreur.

J'espère tout de la générosité de votre cœur. Digne d'être né parmi nous, je suis sûre que jamais aucun soupçon injurieux n'est entré dans votre ame, et je serais très-fâchée que vous vissiez cette coupable lettre, de peur qu'elle ne vous inspirât des soupçons. Mais, Déterville, serais-je digne de vos bontés si les pensées de la trop crédule Céline étaient justes?

Comme vous avez trop de vertu pour penser que je vise à la gloire en m'acquittant de mon devoir, n'attendez pas que ni le temps, ni la faiblesse de mon sexe opèrent aucun changement en moi? Unie à Aza par des liens que la mort seule aurait dû dissoudre, rien ne peut me détacher de lui. Cependant, venez, monsieur, jouir tranquillement des fruits qui vous sont offerts par la reconnais-

sance ; venez éclairer et orner à la fois mon jugement.

Libre de passions tumultueuses, vous trouverez que l'amitié seule est digne de remplir nos cœurs ; qu'elle seule peut nous rendre parfaitement heureux.

LETTRE XLV.

DÉTERVILLE A ZILIA.

Il accepte son amitié.

J'étais parti, adorable Zilia, dans la ferme résolution de vous oublier, ne trouvant d'autre moyen d'adoucir mes maux. Je pensais qu'une longue absence pourrait opérer ce miracle. Mais hélas ! la colère qu'inspire un sentiment tendre est bientôt étouffée par la cause même qui l'a produite. J'arrive plus amoureux et aussi misérable que jamais, malgré les lueurs d'espoir que m'avait données l'infidélité d'Aza. Ma situation me permet plus que jamais de me plaindre ; mais quelque cruelle que soit pour moi votre manière de penser, néanmoins elle me prive de la liberté. Vous m'attachez à vous d'une manière si engageante, en m'offrant votre amitié, que quoique les bornes que vous y prescrivez me paraissent une espèce d'ingratitude, je sens que mes plaintes, si je vous en faisais, seraient injustes.

En se soumettant à la rigueur de vos lois,

mon cœur ose encore conserver l'espoir d'adoucir cette rigueur. Pardonnez mon désordre et ma sincérité. Je ne fais qu'exprimer les notions pures et simples de mon cœur ; je me plais dans les illusions, et je suis chagrin quand ma raison revient me convaincre de ma témérité : alors, je rougis un moment ; mais bientôt, l'idée d'un heureux avenir l'emporte. Telle est ma faiblesse ! c'est pour moi une réflexion bien mortifiante, mais une réflexion qui relève d'autant plus la gloire de la fille du Soleil.

Quand je serai devant vous, belle Zilia, un de vos regards me rappellera le respect qui vous est dû. Mon zèle à vous plaire m'élevera au-dessus de moi-même, et vous serez la règle de ma conduite. Unis ensemble par les sentimens de l'ame et la ressemblance de nos caractères, nous n'aurons rien à craindre de ces dégoûts que l'anxiété des passions entraîne avec elle. Nos jours, calmes et sereins, comme un printemps éternel, lorsque tout semble sortir des mains de la nature, s'écouleront dans une félicité parfaite ; nous jouirons à l'envi l'un de l'autre des bienfaits du Créateur qui couronnera notre innocence. S'il nous arrive jamais de parler d'Aza, ce

ne sera que pour nous rappeler et nous plaindre de son ingratitude. Il ne faut peut-être accuser de son infidélité que le destin : mais, quoi qu'il en soit, il n'était plus digne de la fille du Soleil après avoir respiré l'air natal des cruels ennemis du Pérou.

Qu'il me soit permis de vous prier de n'en vouloir point à ma sœur ; sa tendresse pour moi, la connaissance qu'elle a de mon état lui ont fait imaginer toutes les raisons que vous avez vues, afin de me consoler et de ranimer mon espérance : ce motif doit l'excuser. Promettez-moi de lui pardonner, divine Zilia. Rien ne doit mêler d'amertume les douceurs de cette société charmante que nous nous proposons de former avec vous.

C'est dans cette espérance que je pars pour me jeter à vos pieds : je regarderai cette nouvelle habitation comme le temple du Soleil. J'y offrirai mes respectueux hommages au flambeau qui l'éclaire, et l'objet de tous mes soins sera de vous y adorer sans cesse.

LETTRES D'AZA,

SUITE

DES LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE.

LETTRES D'AZA (1),

SUITE

DES LETTRES

D'UNE

PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIÈRE.

A ZILIA.

Aza apprend à Zilia qu'il a l'espérance de la revoir bientôt : il l'instruit des efforts qu'il a faits pour résister à la brutale violence des Espagnols.

PUISSENT tes pleurs se dissiper comme la rosée se dissipe au lever du Soleil! puissent tes chaînes, changées en guirlandes de fleurs,

(1) La lecture des *Lettres péruviennes* me fit rappeler que j'avais vu en Espagne, il y a quelques années, un recueil de lettres écrites par un Péruvien,

tomber à tes pieds, et par la vivacité de leurs couleurs t'exprimer l'excès de mon amour,

---

dont l'histoire m'a paru, depuis, avoir beaucoup de ressemblance avec celle de Zilia. Je me procurai ce manuscrit, et je trouvai que c'était les Lettres mêmes d'Aza, traduites en espagnol. Kanhuiscap, l'ami d'Aza, à qui la plupart de ces Lettres sont adressées, mérite sans doute notre reconnaissance pour les avoir traduites du péruvien. En lisant ces Lettres, j'éprouvai pour Aza un intérêt qui m'engagea à en entreprendre la traduction. Je sentis, avec joie, s'effacer de mon âme les idées odieuses que Zilia m'avait données d'un prince plus malheureux qu'inconstant. J'imagine que les autres lecteurs éprouveront le même plaisir; car on aime toujours voir la vertu justifiée.

Plusieurs personnes feront peut-être un crime à Aza d'avoir décrit, sous le nom des mœurs espagnoles, des défauts, des vices même qui sont particuliers à la nation française. Néanmoins, quelque spécieuse que puisse paraître cette inculpation, il est facile d'en faire voir l'injustice, si l'on considère avec M. Fontenelle que des natifs de France et d'Angleterre sont compatriotes à Pékin. Je n'ose me flatter d'avoir peint avec des couleurs convenables ces nobles images, ces grandes et belles idées qui se trouvent dans l'original espagnol : je pourrais attribuer cette imperfection à la différence des deux langues et au sort ordinaire des traductions; le lecteur me l'imputera peut-être, et nous pouvons avoir raison l'un et l'autre.

qui est plus brûlant que le divin flambeau qui lui donna naissance! Zilia, chasse tes craintes. Aza vit encore; c'est-à-dire qu'il t'aime pour toujours.

Nous touchons au terme de nos malheurs, au moment heureux qui va nous réunir à jamais. Félicité divine! pourquoi palpitons-nous encore du désir de te goûter?

Les prédictions de Viracocha ne sont point encore accomplies; je suis maintenant sur le trône auguste de Mancocapac, et Zilia ne le partage point. Je règne, et tu es chargée de fers! Tendre objet de mon affection et de mes ardens désirs, prends courage. Le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour; il se prépare à le couronner. Ces nœuds, faibles interprètes de nos sentimens; ces nœuds, dont je bénis l'usage et dont j'envie le sort, te verront libre. Tu ne quitteras ton horrible prison que pour voler dans mes bras. Telle qu'une colombe échappée aux serres du vautour vole auprès de sa compagne fidelle pour partager son bonheur, tu viendras déposer dans mon sein encore agité et palpitant tes chagrins passés, les gages de ta tendresse et de mon bonheur. Quelle joie, quelle ivresse de noyer tes peines dans une mer de déli-

ces! Tu verras à tes pieds les féroces maîtres du tonnerre; et les mains mêmes qui t'ont chargée de fers t'aideront à t'asseoir sur le trône.

Mais pourquoi le souvenir de mes malheurs troublerait-il une félicité aussi pure? pourquoi faut-il que je te rappelle des maux qui n'existent plus? N'est-ce pas désapprécier les faveurs des dieux, que de ne pas les goûter dans toute leur étendue? C'est en quelque manière mériter les peines que nous avons éprouvées, que de ne pas chercher à les oublier. Cependant, chère Zilia, tu veux que j'ajoute à mes chagrins celui de les avoir mérités. Je t'aime.... je puis te le dire. Je ne tarderai pas à te revoir : quel nouvel éclaircissement puis-je te donner sur mon état? Puis-je décrire ce qui est passé, lorsque je ne puis exprimer les sentimens qui à cette heure agitent mon ame! Mais que dis-je? Zilia, tu le veux.

Rappelle-toi donc, si tu peux le faire sans mourir, ce jour, ce jour affreux dont l'aurore était replendissante des rayons de la joie.

Le Soleil, dans la plénitude de sa gloire, répandait sur mon visage les mêmes traits lumineux dont le tien était éclairé. Mon cœur

était en proie aux transports de la joie et aux feux de l'amour. Mon ame se perdait dans le sein de la divinité dont elle tire son être. Mes yeux étincelaient des feux qu'ils puisaient dans les tiens, et exprimaient mille désirs. Gêné par le *decorum* des cérémonies, j'allais au temple : mon cœur y vola. C'est là que je te vis plus belle que l'étoile du matin, plus fraîche que la rose nouvellement épanouie. J'accusais la lenteur des *Cucipatas*, et ma tendresse s'irritait de l'obstacle qui nous séparait encore l'un de l'autre, lorsque tout à coup.... ô souvenir affreux! l'éclair brille et le tonnerre se fait entendre. Au tumulte effroyable qui s'élève de toutes parts autour de moi, je me prosterne contre terre et j'adore le grand Yalpor. Je l'implore pour toi. La foudre redouble.... Elle s'apaise.... elle cesse. Je me lève tremblant pour ta sûreté. Quelle horreur! quel hideux spectacle! Environné d'un nuage de soufre, de flammes, de sang; au milieu d'une confusion effroyable, je ne vis partout que l'image de la mort; je n'entendis que des cris de douleur; mon cœur ne cherchait que toi, et tout lui dit que tu étais perdue. Je crois encore entendre le tonnerre qui te frappa. Je te vois pâle,

défigurée, le sein couvert de sang et de poussière : un feu cruel te dévore.

Les nuages se dissipent : l'obscurité disparaît...... Le croiras-tu, Zilia? ce n'était pas le grand Yalpor. Les dieux ne sont pas si cruels. Ces barbares, les usurpateurs de leur puissance, en avaient fait usage pour nous détruire. Je n'eus pas plutôt aperçu leur troupe abominable que je fondis sur elle. L'amour, les dieux dont ils venaient profaner le pouvoir suprême me prêtèrent leur secours; ta présence l'augmenta. Je renversai tout devant moi : encore un moment et je t'avais mise en sûreté; mais ils t'emportèrent à travers le sacré portique, et tu disparus à mes yeux. Le chagrin s'empara de mon ame : je versai des larmes de désespoir. Dans l'excès de ma rage je m'élançai sur eux; ils m'enveloppèrent. Je ne pus résister à leurs furieuses attaques; je restai désarmé. Epuisé de fatigues, écrasé par le nombre, je tombai sur les corps profanés de mes ancêtres (1). Là, mon sang et mes larmes coulèrent ignominieusement parmi tes com-

(1) Les Péruviens placent dans leurs temples les corps embaumés de leurs rois.

pagnes expirantes, même sur les guirlandes que tes mains avaient formées, et dont tu devais couronner mon front. Un froid mortel s'empara de mes sens. Un nuage épais s'étendit sur mes yeux, je ne vis plus. Je cessai de vivre, mais je ne pus cesser de t'aimer.

N'en doute point, ma chère Zilia, ce fut l'amour, l'espérance de venger tes injures qui me rappela à la vie. Je me trouvai dans mon palais entouré de ma suite. L'abattement avait succédé à la fureur : je m'épanchai en plaintes les plus amères et les plus lamentables. Je pris mes armes, en excitant mes gardes à la vengeance. « Périssent, m'écriai-» je, périssent les scélérats impies qui ont » violé nos asiles les plus sacrés! Aux ar-» mes! exterminons ces monstres inhu-» mains! » Rien ne put calmer mes transports jusqu'à ce que Capa-Inca, mon père, instruit de mes fureurs, m'eût assuré que je te reverrais, que tu étais en sûreté, et que nous serions un jour heureux dans les bras l'un de l'autre. A quelle extase, à quels nouveaux ravissemens mon ame alors se livra toute entière! O, ma chère Zilia! comment un cœur qui a connu de pareilles jouissances peut-il exister sans elles?

Une basse avidité pour un métal méprisable est le seul motif qui a amené ces barbares sur nos côtes. Mon père, qui connaissait leurs desseins, a prevenu leur demande. Aussitôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux, ils partiront, chargés de présens..... Ce peuple, que la soif de l'or a armé contre nous, et qui est devenu notre ami dès qu'elle a été satisfaite, a dépouillé sa férocité, et ne cesse de nous donner des marques de respect et de reconnaissance. Ils s'inclinent devant moi, comme nos *Cucipatas* s'inclinent devant le Soleil. Est-il possible qu'un misérable morceau de matière puisse changer ainsi le cœur de l'homme, et faire de ces barbares les instrumens de mon bonheur? Un métal, et des barbares, peuvent-ils donc retarder et enfin assurer notre bonheur?

Adorable Zilia! lumière de mon ame! dans quelles agitations m'a jeté la peinture que tu me fais de notre cruelle séparation! Je t'ai accompagnée dans tous les dangers. Ma fureur s'est réveillée; mais l'assurance d'être aimé de toi a calmé, comme un baume puissant, la plaie que tu avais faite à mon cœur. Non Zilia, la vie n'a point de plaisirs qui puissent être comparés avec ton

amour : toutes mes facultés se perdent dans cette passion. Chaque instant ajoute à mon impatience ; elle me dévore : je brûle, je me meurs.

Zilia ! rends-moi la vie. Puisse *Lhuama* (1) te prêter ses ailes.... puisse l'éclair le plus rapide t'apporter dans mes bras !.... tandis que mon cœur vole encore plus vîte au devant de toi !

---

(1) Le grand aigle du Pérou.

LETTRE II.

A LA MÊME.

Aza, trompé par les promesses des Espagnols, est au désespoir. Il se flatte de venger la cause de Zilia.

O Zilia (1)! cette terre existe-t-elle encore? voyons-nous encore la lumière du Soleil, tandis que la fausseté et la trahison habitent dans son empire? Les vertus elles-mêmes sont bannies de mon cœur aux abois, et ont fait place au désespoir et à la rage.

Ces cruels Espagnols qui ont eu l'audace de te charger de fers, mais qui étaient trop vils, trop inhumains pour te les ôter, ont osé me tromper. Malgré leurs promesses, tu ne m'es point encore rendue.

Yalpor, pourquoi retiens-tu ton bras vengeur? Lance, contre ces perfides, des foudres destructeurs, semblables à ceux qu'ils t'ont dérobés. Puisse quelque flamme ennemie les réduire en cendres, après leur avoir fait

(1) Cette lettre ne lui a point été envoyée.

éprouver mille tourmens! Monstres, dont les derniers neveux pourront seuls expier le crime par leur sang (1)! Nation perfide, dont les villes devraient être saccagées, dont tout le pays devrait être couvert de pierres et inondé de sang, quelles horreurs ajoutez-vous à un infâme parjure!

Les rayons sacrés du Soleil ont déjà éclairé deux fois ses enfans, et ma Zilia n'est pas encore rendue à mes désirs impatiens. Ces yeux où je devrais lire mon bonheur, sont dans ce moment noyés dans le chagrin. C'est peut-être à travers un torrent de larmes les plus amères, que sont lancés les feux qui devraient embraser mon cœur. Ces bras, dans lesquels les dieux auraient dû couronner le plus ardent amour, sont peut-être, en cet instant couverts d'indignes chaînes. O chagrin dévorant! horrible pensée!

Tremblez, vils mortels! le Soleil m'a prêté sa force vengeresse. Mon amour outragé va la rendre encore plus destructive.

---

(1) Les Péruviens étendent la punition des crimes jusque sur les descendans du coupable; et lorsqu'il s'agit d'un grand attentat, la ville entière éprouve le sort dont il est fait ici mention.

C'est par toi que je jure, feu réparateur de qui nous tenons l'être, et par qui nous vivons (1); c'est par tes flammes pures dont l'ardeur divine me consume; o Soleil! puissé-je ne revoir jamais tes rayons créateurs ! plongé dans une nuit affreuse, puisse l'aimable aurore ne m'annoncer jamais ton retour, si Aza ne détruit point cette race atroce qui a osé souiller par le mensonge ces régions sacrées! Et toi, ma cher Zilia, objet infortuné de tous mes transports, sèche tes larmes. Tu verras bientôt ton amant renverser tes ennemis, briser tes fers, et les en écraser. Chaque instant accroît ma fureur et leur juste châtiment. Une joie cruelle s'empare déjà de mon cœur. En ce moment même je crois me baigner dans le sang de ces monstres perfides. Ma rage égale mon amour.

Je vais les surpasser en barbarie : ce seul sentiment sera mon guide; je me hâte de le suivre. Zilia, amante adorée, sois sûre de la victoire; c'est toi que je vais venger.

---

(1) Les Péruviens pensent que l'ame est une émanation du Soleil.

LETTRE III.

A KANHUISCAP, DE MADRID.

Aza décrit à son ami l'état déplorable de son cœur.

Quelle divinité sensible à mes maux, généreux ami, ta conservé pour être mon consolateur dans ma misère? Est-il donc vrai qu'au milieu des plus horribles afflictions nous pouvons goûter quelque plaisir, et que, quelqu'infortunés que nous soyons, nous pouvons contribuer au bonheur d'autrui? Tes mains sont enchaînées, et néanmoins elles me consolent : ton ame est ensevelie dans le chagrin, et pourtant tu diminues mon infortune.

Etranger et captif dans ces pays barbares, tu me fais jouir de ma patrie, dont je suis si éloigné. Mort pour le reste des hommes, je ne voudrais vivre que pour toi. Ce n'est qu'à toi que mon ame troublée peut parler, et que mes faibles mains peuvent quelquefois adresser ces nœuds qui nous unissent en dépit de nos cruels ennemis.

Tu m'excuseras si le plus tendre et le plus ardent amour m'occupe plus souvent que l'amitié et la vengeance. Les plaisirs de l'une sont une consolation, la violence de l'autre a ses charmes; mais tout cède à l'amour. Ce n'est pas qu'abattu par les coups de la fortune, l'adversité m'ait rien ôté de mon courage. Roi, je pense en roi; et quoiqu'esclave, aucun sentiment servile ne s'élève dans mon ame. Dévoré de la soif de me venger, je n'ai point d'espoir de la satisfaire. Je voudrais pouvoir améliorer ton sort et le mien. Hélas! je ne puis que déplorer l'état où nous nous trouvons tous deux.

Nous avons été transportés de notre pays natal dans un monde nouveau, et on nous a séparés, en dépit de mes prières. Notre amitié fit ombrage à nos vainqueurs. Accoutumés au crime, pouvaient-ils faire autrement que de redouter nos vertus? Etait-ce ainsi, cher Kanhüiscap, qu'aurait dû finir le jour où ton courage et le mien, et ce qui est encore plus, mon amour, eussent dû me rendre, par la victoire, digne du pouvoir qui m'avait armé; digne de cet astre brillant qui m'a donné naissance; digne enfin de tes éloges : où le Soleil, cet ennemi du

parjure, eût dû venger ses enfans, les repaître de la chair fumante de ces monstres exécrables, et les abreuver de leur sang?

Est-ce ainsi que je dois venger les outrages faits à Zilia? tandis que, consumée par le plus ardent amour, elle languit et sèche dans des fers que je ne puis briser. Zilia! que d'infâmes ravisseurs..... Grands dieux! écartez loin de moi ces horribles images.... Que dis-je? mon ami, les dieux eux-mêmes ne peuvent les effacer de mon ame. Je ne verrai plus ma Zilia; un élément cruel nous sépare. Peut-être ses chagrins.... nos ennemis.... la mer... un trait mortel me perce le cœur. Je succombe sous le poids de mon infortune. Mes quipos échappent de mes mains. Zilia.... adorable Zilia!

LETTRE IV.

AU MÊME.

Inquiétudes d'Aza sur le sort de Zilia, dont il a eu des présages alarmans.

FIDÈLE Anqui, tes quipos ont un moment suspendu mes alarmes; mais il ne peuvent les dissiper. D'affreux souvenirs succèdent toujours à ce baume réparateur que ton amitié répand sur les plaies de mon ame. A chaque instant je vois ma Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ses temples profanés; je vois mon père courbé sous le poids des chaînes et des années; je vois mon pays désolé ; je ne vis que de misères, et tout ce qui m'environne ne tend qu'à les augmenter. Les ombres de la nuit ne m'offrent que des images effrayantes. En vain je cherche le repos dans les bras du sommeil; je n'y trouve que des tourmens. Cette nuit même encore, Zilia s'est présentée devant moi. Les horreurs de la mort étaient peintes sur son visage. Mon nom paraissait échapper de ses lèvres

mourantes : je le vis tracé sur les quipos qui tombèrent de ses mains. Des barbares inconnus, les bras teints de sang, au milieu du tumulte et des flammes, l'arrachaient d'une de ces machines énormes dans lesquelles nous fumes transportés; ils semblaient la présenter en triomphe à leur chef hideux, lorsque soudain, la mer, s'élevant jusqu'aux nuages, n'offrit plus à ma vue que des vagues de sang couvertes de cadavres, de grands morceaux de bois à moitié consumés, des feux, des flammes dévorantes. En vain je tâche de chasser ces tristes idées; elles reviennent sans cesse occuper mon ame. Rien n'allège mes peines : tout les accroît. Je hais l'air même que je respire. Je reproche aux flots de ne m'avoir pas englouti. Je me plains aux dieux de ce qu'ils me laissent encore l'existence. Si leur bonté moins cruelle me permettait de renoncer à la vie; si je pouvais disposer de cette divine étincelle qu'ils m'ont communiquée; si ce n'était point un crime horrible pour un mortel de détruire l'ouvrage de la divinité, penses-tu mon ami, que ma faiblesse serait condamnable? Dût mon esprit errer dans les airs, mes misères toucheraient à leur fin. Mais que dis-je? chaque jour les

accroît. Cher Kanhuiscap, partage avec moi mes chagrins dévorans : apprends, s'il est possible, quelques nouvelles de Zilia, tandis que mon cœur éperdu la demande aux dieux... à toute la nature... à moi-même.

LETTRE V.

AU MÊME.

Aza conçoit l'espérance de recevoir de Kanhuiscap des nouvelles de Zilia.

Puissent les rayons divins qui nous donnent la vie, te consoler par leur douce chaleur! Kanhuiscap, tu as fait naître dans mon cœur les plus flatteuses espérances. Les progrès que tu as faits dans la langue espagnole t'ont déjà mis à même d'apprendre que les premiers vaisseaux que l'on attend sur la côte que tu habites, viendront de l'empire du Soleil. A leur arrivée, tu sauras le sort de celle pour qui seule j'existe. Juge avec quelle impatience j'attends tes renseignemens. Je m'élance déjà dans les régions du bonheur. Je vois la situation de Zilia; je la vois rétablie dans le temple du Soleil, à l'abri de toute inquiétude, et n'ayant d'autre chagrin que celui d'être éloignée de moi. Là elle orne les autels des dieux; elle les pare autant par ses charmes que par les ouvrages de ses mains. Telle qu'une belle fleur qui, encore agitée par le vent, reçoit après un orage les rayons nourriciers du Soleil, tandis

que l'eau dont elle est mouillée lui donne un nouvel éclat, Zilia semble plus fraîche, plus chère à mon cœur. Sa vue fait sur moi l'effet du Soleil dont les rayons brillans éblouissent celui qui a long-temps langui dans l'obscurité, et annoncent le retour d'une saison charmante. Il me semble que je tombe à ses pieds. Emotion, intérêt, plaisir, respect, tendresse, j'éprouve tous les sentimens dont j'étais affecté quand j'avais le bonheur d'être auprès d'elle : j'éprouve même ceux dont son cœur était alors agité. Combien les liens de l'illusion ont de force ; et cependant combien ils sont délicieux ! Des plaisirs imaginaires dissipent mes chagrins réels. Je vois Zilia heureuse, et mon bonheur est à son comble.

O mon cher Kanhuiscap, ne frustre pas une espérance dont dépend ma félicité, et que l'impatience seule peut faire évanouir. Généreux ami, que le moindre délai de ta part ne retarde pas l'instant où je puis être heureux. Puissent les quipos, noués par les mains de la joie m'être apportés sur les ailes du vent ; et, en retour de ton amitié, puissent les parfums les plus exquis être sans cesse versés sur ta tête !



Alonzo console Aza de la perte de Zilia

F.me Jourdan

LETTRE VI.

AU MÊME.

Les inquiétudes d'Aza sont calmées par les nouvelles que son ami lui donne de Zilia.

De quelles eaux délicieuses t'es-tu servi, mon cher ami, pour éteindre ce feu cruel dont mon cœur était embrasé? tu as fait succéder le calme et la joie à des inquiétudes qui me rongeaient sans cesse, à des chagrins sous le poids desquels j'étais écrasé. Je reverrai bientôt ma Zilia. O bonheur presqu'inespéré! mais elle est encore retenue loin de moi. Cruel retard! mon cœur s'élance en vain à sa rencontre. En vain mon ame entière tâche de se confondre avec la sienne; il en reste encore assez pour me dire que je suis éloigné d'elle.

Je la reverrai bientôt, et cette délicieuse idée augmente mes inquiétudes loin de les calmer. Séparé de l'ame de ma vie, juge des tourmens que j'endure. A chaque moment je me meurs, et je ne reviens à la vie que pour éprouver de vains désirs. Semblable

au chasseur qui cherche à se désaltérer et ne fait qu'irriter la soif qui le dévore, l'espérance ne fait qu'attiser davantage l'ardeur qui me consume. Plus j'approche de l'instant qui doit m'unir à Zilia, plus je crains de la perdre. Combien de fois, fidèle ami, cet instant a déjà trahi mon espoir. Au comble de la félicité, c'est lui seul que je redoute.

Un élément aussi cruel qu'inconstant est le dépositaire de mon bonheur. Ne dis-tu pas que Zilia quitte l'empire du Soleil pour venir habiter ces horribles climats? Long-temps errante sur le sein des mers avant de pouvoir aborder sur ces malheureux rivages, quels dangers n'a-t-elle point à courir? et combien plus n'ai-je pas à craindre pour elle? Mais où m'emporte ma passion! Je parle de misère quand tout me promet le bonheur; des délices dont l'idée seule.... Ah! Kanhuiscap, que j'éprouve de transports, de sentimens jusqu'alors inconnus! Tous mes sens se plôngent à l'envi dans le même torrent de voluptés. Zilia est devant mes yeux. J'entends les doux accens de sa voix. Je l'embrasse : je me meurs.

LETTRE VII.

AU MÊME.

Aza avec Alonzo qui l'instruit des mœurs des Espagnols.

Sujet aux vicissitudes de la fortune, comme mille accidens peuvent s'opposer à mon bonheur, de même, mon ami, le terme où tu en fixes l'époque doit nécessairement en diminuer l'excès.

Avant que le Soleil puisse me rendre heureux, il doit éclairer cent fois le monde! avant un laps de tems aussi immense, Zilia ne peut être à moi.

L'amitié tâche en vain d'adoucir les rigueurs de mon sort; elle ne peut parvenir à me tirer de mon anxiété.

Alonzo, que l'injuste Capa-Inca des Espagnols a désigné pour s'asseoir avec mon père sur le trône du Soleil; Alonzo, aux soins de qui les Espagnols m'ont confié, tâche inutilement de me faire oublier mes malheurs. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs de ses compatriotes dont il me fait

le tableau; les amusemens qu'il s'efforce de me procurer; les réflexions auxquelles je m'abandonne, ne peuvent effacer en moi le souvenir de mes infortunes.

Le chagrin mortel où m'avait jeté la séparation de Zilia, m'a empêché jusqu'ici de faire attention aux objets qui m'environnent. Je ne voyais, je ne respirais que misère. Je paraissais me plaire, pour ainsi dire, dans mes malheurs : à peine pouvait-on dire de moi que je vivais, comment pouvais-je faire des réflexions? Mais je n'eus pas plutôt accordé à la joie ces momens, ces courts instans qui lui étaient assignés par l'amour, que mes yeux commencèrent à s'ouvrir. Quels objets frappèrent alors ma vue! je ne puis te peindre la surprise qu'ils me causent encore. Je me trouvai seul, au milieu d'un monde dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Je vis des êtres à qui je ressemble. Nous parûmes éprouver la même surprise. Mes regards avides se perdaient dans les leurs. Un peuple innombrable circule sans cesse dans le même cercle où il paraît confiné. Une classe de ce peuple est rarement visible et n'en est distinguée que par son oisiveté. Du tumulte, des

cris, des querelles, des combats, un bruit effroyable et une horrible confusion, voilà tout ce que je pus discerner d'abord.

Au commencement, mon ame embrassant trop d'objets à la fois n'en pouvait distinguer aucun. Je ne tardai pas à m'en apercevoir; c'est pourquoi je résolus de prescrire des bornes à mes observations, et de commencer à réfléchir sur les objets qui me touchaient de plus près. En conséquence, la maison d'Alonzo est devenue le centre de mes pensées. Les Espagnols que j'y vois, me paraissent être un sujet capable de m'occuper long-temps, et d'après leurs dispositions, je serai en état de juger de celles de leurs compatriotes. Alonzo, qui a demeuré long-temps dans notre pays, et qui par conséquent connaît notre langue et nos usages, m'aide dans les recherches que je voudrais faire. Ce sincère ami, qui n'est point infecté des préjugés de ses compatriotes, me montre souvent la partie ridicule de leur conduite. « Voyez, me dit-il l'autre jour, cet homme » grave que vous prendriez, à sa mine hau» taine, à ses moustaches frisées, à son bon» net relevé, et à sa nombreuse suite, pour

» un autre *Huayna-Capac* (1); c'est un Cu-
» cipatas qui a juré à notre Pachacamac
» d'être humble, pauvre et soumis. Celui
» que vous avez vu boire cette quantité de
» liqueurs qui lui ont à peine laissé quelques
» restes de raison, est un juge qui dans
» une heure va prononcer sur la vie et la
» fortune de plusieurs citoyens. Cet homme
» que vous voyez être plus amoureux de
» lui-même que de la dame pour qui il pa-
» raît avoir tant d'égards, qui peut à peine
» endurer la chaleur du temps et de l'habit
» parfumé qu'il porte, qui parle de la moin-
» dre bagatelle avec tant d'émotion, dont la
» voix est usée, les yeux creusés, le visage
» abattu par la débauche, est un général
» qui doit conduire trente mille hommes au
» combat ».

C'est ainsi, Kanhuiscap, qu'à l'aide d'Alonzo, je dissipe pour quelques momens les angoisses qui me minent. Mais hélas! elles ne tardent pas à revenir, car les amusemens de l'esprit font toujours place aux affections du cœur.

---

(1) Nom du grand conquérant du Pérou.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

Aza peint à son ami le caractère d'Alonzo.

Les observations qu'Alonzo m'a mis à même de faire sur le caractère de ses compatriotes ne m'ont pas empêché de réfléchir quelquefois sur le sien propre. Quoique j'admire les vertus de ce sincère ami, je ne laisse pas de remarquer ses défauts. Sage, brave et généreux, il est néanmoins faible et sujet aux folies même qu'il condamne. « Voyez, me disait-il, ce guerrier terrible » et respectable, ce vaillant défenseur de » notre pays, cet homme qui, d'un seul » regard, peut se faire obéir par des mil- » liers de ses semblables : il est tout-à-fait » esclave dans sa propre maison, et soumis » à tous les petits caprices de sa femme ». Tel me paraît être Alonzo, quand je vois entrer sa fille Zulmire. A l'air impérieux qu'elle affecte toutes les fois que son père la serre tendrement dans ses bras, je me persuade qu'Alonzo est à l'égard de sa fille

ce que le guerrier dont nous venons de parler est vis-à-vis sa femme; et ne t'imagine pas qu'il soit le seul Espagnol qui relève en autrui les défauts dont il n'est pas lui-même exempt. Je me promenais l'autre jour dans un jardin public, où je distinguai dans la foule un petit monstre à peu près de la grandeur d'une *Vigogne* (1); ses jambes étaient tortues comme l'*Amaruc* (2), et sa tête tellement enfoncée entre ses épaules, qu'il pouvait à peine la mouvoir. Je ne pus m'empêcher de plaindre le sort de cette misérable créature, lorsque je fus surpris d'entendre de grands éclats de rire. Je me tournai du côté d'où ils partaient; mais quel fut mon étonnement de voir qu'ils étaient faits par un homme presqu'aussi difforme que l'autre, lequel faisait remarquer au public les contorsions de son confrère. Est-il possible que nous puissions être si aveugles sur nos propres défauts, lorsque nous les apercevons si bien dans les autres? L'excès de la vertu devient-il alors un vice?

---

(1) Espèce de bouc d'Amérique.

(2) La vipère des Américains.

Alonzo, quoique dépendant de sa fille, serait inexcusable de ne pas la chérir. La vivacité de son esprit, les grâces et la beauté qu'elle a reçues du Créateur, son port majestueux, l'expression tendre de ses regards, qui percent malgré le feu dont ses yeux étincellent; tout en elle me persuade qu'elle a un cœur sensible, mais pétri de vanité; qu'elle est tendre, mais violente, même pour les choses les plus insignifiantes. Quelle différence, mon cher ami, entre elle et Zilia! Zilia, qui presque insensible à l'effet de ses propres charmes, voudrait les cacher à tous les yeux, excepté à ceux de son vainqueur; elle qu'accompagnent la modestie et la candeur; elle dont le cœur n'est rempli tout entier que par le plus pur, le plus tendre amour. Etrangère à tous les mouvemens de l'orgueil, elle méprise toutes les ruses de l'art; elle ne connaît d'autre moyen de plaire, qu'en aimant; elle.... Mais hélas! de quel torrent de flammes mon cœur est inondé? Zilia! divine Zilia! ne te reverrai-je plus jamais? Quel obstacle peut s'opposer encore à notre bonheur? Les dieux eux-mêmes seraient-ils jaloux du bonheur d'un mortel? O mon ami! s'ils doivent seuls goûter les plai-

sirs de l'amour, pourquoi nous ont-ils rendus sensibles au pouvoir de la beauté? ou bien, s'ils sont les maîtres de nos cœurs, pourquoi nous laissent-ils aspirer à une félicité dont ils ne veulent pas nous laisser jouir?

LETTRE IX.

AU MÊME.

Les mœurs et les usages des Espagnols sont tout-à-fait différens dans leurs pays, de ce qu'ils sont au Mexique.

SANS le secours de la langue espagnole, les réflexions qu'Alonzo me communique n'ont pu s'étendre au-delà de certaines bornes, et celles que j'ai faites moi-même, n'ont pu qu'être superficielles. Désirant de donner le change à mon impatience, j'ai cherché un maître qui pût m'instruire dans cette langue. Grâce à ses soins, je suis déjà en état de tenir une conversation, et d'examiner de plus près le génie et le goût d'une nation qui ne paraît avoir été créée que pour la destruction de l'espèce humaine, dont, pourtant, elle semble se croire l'ornement. D'abord, je crus que ces barbares ambitieux, qui ne s'occupent qu'à inventer des maux pour des peuples qu'ils ne connaissent pas, ne buvaient que du sang, ne voyaient le Soleil qu'à travers une épaisse

fumée, et ne travaillaient qu'à former des instrumens de mort; car, tu sais, aussi bien que moi, que le tonnerre dont ils nous ont frappés fut formé par leurs mains. Je ne m'attendais à trouver dans leurs villes, que des faiseurs de tonnerre; des soldats s'exerçant à la course ou au combat; des princes souillés du sang qu'ils avaient répandu, et bravant, pour être capables d'en verser davantage, les chaleurs du jour, les rigueurs de l'hiver, les fatigues, la mort.

Tu concevras facilement ma surprise, lorsqu'au lieu d'un théâtre de sang que je m'étais formé dans mon imagination, je trouvai le trône de la miséricorde. Cette nation qui, je crois, n'est cruelle qu'envers nous, paraît être gouvernée par la bienveillance. Les habitans semblent être unis entre eux par une étroite amitié. Ils ne se rencontrent jamais sans se donner mutuellement des marques d'estime, d'attachement et même de respect. Ces sentimens étincellent dans leurs yeux, et dirigent les mouvemens de leur corps. Ils s'inclinent les uns devant les autres; en un mot, à en juger par leurs continuels embrassemens, on les prendrait plutôt pour une famille étroite-

ment unie, que pour un peuple rassemblé. Ces guerriers, si formidables à nos yeux, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que le reste de la nation; ou bien des jeunes gens d'une gaîté, d'une douceur et d'une civilité charmantes. Cette urbanité qui fait la base de leur éducation; cette aisance qu'ils mettent dans toutes leurs actions; les plaisirs dont ils font leur unique étude, et les sentimens d'humanité qu'ils manifestent, me font croire qu'ils ont deux ames, l'une pour la guerre, l'autre pour la société.

En effet, quelle différence! Mon ami, tu les as vu porter dans nos murailles la terreur, la désolation et la mort. Les gémissemens de nos femmes expirantes sous leurs coups, l'âge vénérable de nos pères, les vagissemens, les cris perçans de nos tendres enfans, la majesté de nos temples, le respect sacré qui les environne, tout ne servait qu'à accroître leur barbarie.

Et maintenant, je les vois adorer ces mêmes vertus qu'ils détruisaient alors, honorer la vieillesse, tendre à l'enfance une main secourable, et révérer les temples qu'ils profanaient. Ces hommes peuvent-ils être les mêmes?

LETTRE X.

AU MÊME.

Réflexions d'Aza sur la diversité de goût parmi les Espagnols.

Plus je réfléchis sur la variété des dispositions qui se rencontrent parmi les Espagnols, moins je puis découvrir le principe dont elles dérivent. Cette nation n'en paraît avoir qu'une qui est générale : c'est celle qui conduit à l'oisiveté. Il y a cependant ici une divinité qui lui ressemble : on l'appelle le goût. Un grand nombre d'adorateurs choisis lui sacrifient tout jusqu'à leur repos. Il y a néanmoins un parti (et c'est le plus sincère) qui avoue franchement qu'il ignore ce que c'est que cette divinité. Les autres, plus présomptueux, en donnent des définitions aussi inintelligibles pour eux-mêmes que pour le reste des hommes. Suivant quelques-uns, c'est une divinité qui n'existe pas moins, quoiqu'elle soit invisible : chacun devrait en être inspiré. Il faut convenir qu'elle est cachée sous une forme hideuse

qui paraît voltiger avec les deux ailes d'une chauve-souris, et qu'un enfant tient élégamment enchaînée avec une guirlande de fleurs. Une de ces espèces d'hommes, qu'on appelle ici petits-maîtres, vous obligera de croire que cette divinité se trouve dans sa veste et non dans celle de son voisin; et la preuve qu'il en donne, et que vous ne pouvez réfuter, est que les boutonnières de sa veste sont plus ou moins grandes que celles de la veste de son voisin.

Je vis, il y a quelques jours, un édifice dont on m'avait fait des descriptions tout-à-fait inintelligibles. Quand j'en approchai, je trouvai à la porte deux groupes d'Espagnols qui paraissaient être, l'un contre l'autre, en guerre ouverte; je demandai à quelqu'un qui m'accompagnait, quelle était la cause de leur querelle. « C'est, me répondit-il, un » objet d'une grande importance; il s'agit » de fixer la réputation de ce temple et le » rang qu'il occupera dans la postérité. Ces » gens que vous voyez, sont des connais» seurs. Un des partis assure que ce n'est » qu'un tas de pierres qui n'a rien de re» marquable que sa masse énorme : l'autre » soutient qu'il n'y a aucune énormité dans

» ses proportions et qu'il est construit dans » le vrai goût ».

En quittant ces connaisseurs, j'entrai dans le temple; j'eus à peine fait quelques pas, que je vis peinte sur la muraille la figure d'un vieillard vénérable, qui inspirait le respect, par la dignité et la sérénité de ses traits. Il paraissait être porté par les vents, et était environné d'enfans ailés dont les yeux étaient dirigés vers la terre. « Que représente ce ta- » bleau, demandai-je? C'est, répondit un » vieux Cucipatas, après s'être incliné plu- » sieurs fois, la représentation du maître de » l'univers, qui du souffle de ses narines a » produit de rien tout ce qui existe. Mais » avez-vous examiné, s'écria-t-il avec pré- » cipitation, les pierres précieuses qui cou- » vrent cet autel »? Il n'avait pas fini de parler, que la beauté d'un de ces diamants me frappa; il ornait le portrait d'un homme dont le front était ceint de lauriers. Aussitôt je lui demandai quel était cet homme, qui avait mérité une place à côté du Créateur. « C'est, repartit le Cucipatas en souriant, » la tête du prince le plus cruel et le plus » méprisable qui ait jamais existé ». Cette réponse me jeta dans une suite de réflexions

que le manque d'expressions m'empêche de te communiquer. Quand je fus revenu de mon étonnement, je sortais respectueusement du temple, lorsqu'un autre objet me frappa. J'aperçus, dans un endroit obscur, au milieu de la poussière, la tête d'un vieillard qui n'avait ni la majesté, ni la bénignité de l'autre. Mais quelle fut ma surprise lorsqu'on voulut me persuader que c'était le portrait de la même divinité, du Créateur de toute chose. Le peu de respect que parut avoir le Cucipatas pour cette tête, m'empêcha d'ajouter foi à ses paroles, et je sortis fâché de ce qu'il m'en avait imposé; et en effet, Kanhuiscap, quelle apparence y a-t-il que les mêmes hommes, dans le même lieu, puissent adorer un Dieu et le fouler à leurs pieds.

Ce n'est pas la seule contradiction qui se rencontre parmi les Espagnols. Il n'y a rien de plus commun que les inconséquences que le temps fait faire dans ce pays. Pourquoi détruisent-ils ce palais, dont la solidité promet qu'il pourrait durer encore un siècle au moins? « Parce que, disent-ils, il n'est pas » bâti avec goût. Lorsqu'il fut construit, on » le regardait comme un chef-d'œuvre, et il

» a coûté des sommes énormes ; mais aujour-
» d'hui il paraît ridicule ».

Quoique cette nation soit tellement esclave de ce prétendu goût, il n'est cependant pas nécessaire que chaque individu le possède. Il y a ici des gens de goût qui le vendent très-cher à ceux qui, par caprice, s'imaginent qu'ils en sont pourvus. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui ont la réputation de s'habiller avec une certaine élégance, à quoi, suivant lui, on attache un grand mérite. En opposition à cet homme, il m'en montra un autre qui passait pour n'avoir point de goût. Je ne puis décider entre ces deux individus, car je vois le public s'accorder à rire de l'un et de l'autre dès qu'il les voit paraître ; d'où je conclus que la seule différence réelle qui existe entre celui qui a du goût et ceux qui n'en ont pas, est que tous s'éloignent également de la nature, mais par des sentiers différens ; et que le dieu qu'on appelle goût établit sa demeure, tantôt au bout de l'un de ces sentiers, tantôt à l'extrémité de l'autre. Malheureux celui qui prend le mauvais chemin ; il est perdu, méprisé, jusqu'à ce que le dieu, changeant de demeure au moment où son adorateur y

pense le moins, met celui-ci à même de traiter les autres avec une sévérité réciproque.

Cependant, Kanhuiscap, à entendre les Espagnols, on croirait qu'il n'y a rien de plus invariable que le goût, et qu'il n'a si souvent changé, que parce que leurs ancêtres ignoraient en quoi il consiste véritablement; mais je crains bien que leurs descendans ne leur fassent le même reproche.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Aza continue ses réflexions sur les vices des Espagnols.

Puis-je exprimer ma surprise, Kanhuiscap, quand je trouve que, dans ce pays que je croyais habité par la vertu même, ce n'est que par la force que les hommes sont vertueux? c'est la crainte seule des châtimens et de la mort qui inspire ici aux hommes les sentimens que je croyais que la nature avait gravés dans leur cœur. Il y a ici des volumes entiers qui ne contiennent que des condamnations du vice. Il n'y a pas de crime, quelqu'horrible qu'il soit, qui n'ait ici son propre châtiment qui lui est assigné, et dont on n'ait des exemples. En effet, c'est moins une sage précaution, que le vice lui-même qui a fait établir les décrets qui le condamnent. A en juger par ces lois, quels forfaits n'ont point commis les Espagnols? Ils ont un Dieu, ils l'ont blasphémé; un roi, ils se sont révoltés contre lui; une foi, ils l'ont violée. Ils s'aiment, se

respectent ; cependant ils s'assassinent entr'eux. Ils ont des amis; ils les trahissent. Unis par la religion, ils détestent leurs frères. Où est donc, me demandais-je sans cesse à moi-même, cette union que je remarquais d'abord chez ce peuple? cette douce chaîne par laquelle l'amitié semblait réunir leurs cœurs? Puis-je imaginer qu'elle n'était formée que par la crainte ou l'intérêt? mais ce que je trouve de plus étonnant, c'est que ces lois restent en vigueur. Quoi! une nation qui a violé les lois les plus sacrées de la nature, qui en a étouffé la voix, peut-elle se laisser gouverner par les faibles accens de ses ancêtres! semblable à ses Hamas, peut-elle bâiller pour recevoir un mors qui lui est offert par un homme dont elle a déjà détruit l'égal! Ah! Kanhuiscap! combien le prince qui gouverne un tel peuple est malheureux! combien de piéges il a à éviter! S'il veut conserver son autorité, il doit être vertueux; cependant il a sans cesse devant les yeux l'image du vice : le parjure l'environne; l'orgueil le précède; la perfidie, les regards abattus, suit ses pas, et il ne peut jamais voir la vérité qu'à travers la fausse lueur de la torche de l'envie.

Telle est la vraie peinture de cette foule qui

environne le prince, et que l'on appelle la cour. Plus on approche du trône, plus on s'éloigne de la vertu. On y voit un vil flatteur à côté du défenseur de la patrie; un bouffon lié d'intimité avec le plus grand ministre : le parjure, échappé au châtiment qu'il méritait, y usurpe le rang dû à la probité. C'est pourtant du milieu de cette foule de criminels que le roi rend la justice. Il semblerait que les lois n'y sont enseignées que par ceux qui s'étudient à les violer. Le jugement qui condamne un criminel est souvent souscrit par un autre criminel; car, quelque rigoureuses que puissent être ces lois, elles ne sont pas faites pour tout le monde. Dans le cabinet d'un juge, une belle femme en pleurs qui tombe à ses pieds, ou bien un homme qui apporte un nombre considérable de pièces d'or, réussit facilement à disculper le plus grand scélérat, tandis que l'innocent expire dans les derniers supplices. O Kanhuiscap! combien les enfans du Soleil, qui n'ont de guide que la droiture, sont heureux! Etrangers au vice, ils ne redoutent aucun châtiment, et comme la vertu est leur juge, la nature est leur loi.

LETTRE XII.

AU MÊME.

Continuation du même sujet.

Il arrive rarement que le premier point de vue d'où l'on considère un objet, soit celui qui le montre dans son vrai jour. Quelle différence, Kanhuiscap, entre ce peuple et celui que je croyais voir d'abord; toute sa vertu n'est qu'un voile léger, à travers lequel on distingue les traits de ceux qui désirent se dérober à nos regards. Sous l'éclat éblouissant des actions les plus vertueuses, on reconnaît toujours les germes de quelque vice; ainsi, les rayons du soleil, en paraissant donner un nouveau lustre aux couleurs de la rose, font voir les épines qu'elle cache. Un orgueil insupportable est la source de cette union charmante qui m'avait d'abord si intéressé; ces tendres embrassemens, ce respect affecté qui m'avaient frappé en dérivent également. La moindre inflexion du corps est régardée ici comme un hommage dû au rang ou à l'amitié; mais les individus les plus vicieux, les plus mortels ennemis se rendent

mutuellement ce faux hommage. Un grand homme passe auprès de vous ; il se découvre la tête, c'est un honneur : il vous sourit, c'est une faveur; mais on ne se rappelle pas que l'on a payé par mille mortifications ce sourire flatteur, ce salut honorable. Pour parler avec plus de justesse, il faut devenir esclave, afin d'obtenir de pareils honneurs.

L'orgueil se couvre encore d'un autre masque, c'est la gravité, ce vernis qui donne une apparence de raison aux actions les plus insensées. Celui qui, avec beaucoup d'esprit et de sens, est regardé comme un sot, eût été tenu en très-grande estime, quoique totalement dépourvu de ces deux qualités, s'il avait su cacher son amour pour le plaisir. Ce n'est rien d'être sage, la seule chose nécessaire est de le paraître.

« Cet homme, dont la sagacité et les talents » correspondent avec la douceur empreinte » sur son visage, me dit l'autre jour Alonzo, » cet homme, dont le génie est presque uni- » versel, a été exclu des emplois les plus im- » portans, pour avoir imprudemment ri ! » Tu ne seras donc pas surpris, Kanhuiscap, qu'on fasse ici, avec la plus grande solennité, les actions les plus sottes. Néanmoins cette

gravité affectée ne fait pas beaucoup d'impression sur moi. J'aperçois l'orgueil de celui qui l'emploie, et plus il s'estime, plus je le méprise. Le mérite est-il donc naturellement ennemi de la joie? Non, car la raison ne peut être affectée par des plaisirs dont l'ame seule est susceptible.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

Aza décrit son embarras et ses idées imparfaites des dogmes de la religion chrétienne.

Mon ami, je ne puis m'empêcher de te répéter qu'il me semble y avoir quelque chose d'indéfinissable dans le caractère des Espagnols. Chaque jour fait naître quelque nouvelle contradiction. Que pensez-vous par exemple de celle-ci? Ce peuple a une divinité qu'il adore (1); mais loin de lui faire aucune offrande, c'est elle qui le nourrit. On ne voit dans ses temples aucuns *Curacas* (2) comme symboles de ces besoins. En un mot, il y a certaines heures du jour où l'on prendrait ces temples pour des palais déserts.

(1) Il faut se rappeler que c'est un Péruvien qui parle, et qui n'a que des notions très-imparfaites de notre religion.

(2) Ces Curacas étaient des statues faites de différens métaux et couverts de divers vêtemens, que les Péruviens plaçaient dans leurs temples; c'était une espèce *d'ex voto* pour exprimer les différens besoins de ceux qui les offraient.

Cependant, certaines vieilles femmes y restent presque toute la journée. L'air de dévotion qu'elles affectent, les pleurs qu'elles répandent, fixèrent d'abord mon attention, et le dédain avec lequel on les traitait excita ma pitié, lorsque je fus détrompé par Alonzo. « Vous ne connaissez pas, dit-il, les femmes » que vous honorez de votre estime. Une de » celles que vous voyez, est payée par des » prostituées pour leur trouver des acquéreurs » de leurs charmes ; cette autre sacrifie son » repos et son honneur à la ruine de sa famille ».

Des mères dénaturées confient leurs enfans à des personnes auxquelles elles ne confieraient pas un bijou de peu de valeur, pour les mener adorer un Dieu qui, d'après leur propre aveu, ne leur a rien commandé plus expressément que de bien élever ces enfans. D'autres qui ont renoncé aux plaisirs du monde, parce qu'elles ne peuvent plus en jouir, se font une vertu de déclamer contre des vices qu'elles ont remarqués chez d'autres pécheurs.

Kanhuiscap, il est bien difficile de concilier avec elle-même cette nation barbare ! Il l'est encore davantage de concilier leur religion avec celle de la nature. Ils reconnais-

sent avec nous un Dieu, un Créateur qui diffère, à la vérité, du nôtre, en ce qu'il n'est qu'une substance pure, ou pour parler plus clairement, un assemblage de toutes les perfections. On ne peut prescrire aucune limite à son pouvoir; son être est invariable. La sagesse, la justice, la miséricorde, la toute puissance et l'immuabilité composent son essence. Ce Dieu a toujours existé, et il existera toujours. Telle est la définition que m'en a donné un des Cucipatas de cet empire; car ils savent tout ce qui est arrivé depuis, et même avant la création du monde. C'est ce Dieu qui plaça l'espèce humaine sur la terre comme dans un jardin de délices : mais elle ne tarda pas à se plonger dans un abyme de peines et de misères; après quoi elle fut détruite. Un homme cependant échappa à cette destruction générale, et repeupla la terre avec des hommes encore plus méchans que les premiers. Néanmoins, Dieu, loin de les punir, en choisit un certain nombre auquel il dicta ses lois, et promit de leur envoyer son fils. Mais ce peuple ingrat, oubliant la promesse de Dieu, sacrifia ce fils, le gage le plus cher de sa tendresse paternelle. Devenue, par ce crime, l'objet de la haine de Dieu,

cette nation encourut sa vengeance. Sans cesse errante de pays en pays, tout l'univers fut témoin de son châtiment. Ce fut d'autres hommes jusqu'alors moins dignes de la faveur divine, que ce fils, si long-temps promis, combla de sa munificence. Ce fut pour eux qu'il établit de nouvelles lois qui différèrent fort peu de celles qui existaient auparavant.

Telle fut, mon sage ami, la conduite de leur Dieu envers l'espèce humaine. Maintenant comment pourriez-vous la faire accorder avec son essence (1)? Il est immuable et tout puissant. Il a créé ces peuples pour les rendre heureux, et pourtant il ne les a point exemptés des infirmités attachées à la nature humaine. Il voulait les voir heureux, et cependant leurs lois leur défendaient de se livrer à des plaisirs qu'il avait faits pour eux, de même qu'il les avait créés eux-mêmes pour le plaisir. Il est juste, et ne punit point dans les enfans les crimes qu'il a si sévèrement punis dans les pères. Il est miséricordieux, et sa clémence n'est pas plutôt

(1) Lecteur, rappelle-toi que c'est un Péruvien ignorant qui parle.

épuisée que sa sévérité. Persuadés, comme ils le sont, de la bonté, de la sagesse et de la puissance de Dieu, tu crois peut-être, cher Kanhuiscap, que les Espagnols sont fidèles à ses lois et les observent scrupuleusement. Point du tout : livrés sans réserve aux vices proscrits par ses lois, ils prouvent ou que la justice de Dieu n'est pas assez sévère, en ce qu'il ne punit point les actions qu'il défend, ou que ses lois sont trop rigoureuses, en ce qu'elles défendent des actions que sa bonté l'empêche de punir.

LETTRE XIV.

AU MÊME.

Zilia est sans cesse présente à l'esprit d'Aza au milieu de toutes ses réflexions. Aperçu des intrigues et de l'hypocrisie des femmes espagnoles.

Peut-être auras-tu pensé, mon fidèle ami, que le temps aura calmé l'impatience dont mon cœur était dévoré. J'excuse une erreur que j'ai causée moi-même. Les réflexions auxquelles tu m'as vu me livrer pendant quelque temps ne pouvaient naître, suivant toi, que d'un cœur tranquille. Ne reste pas plus long-temps dans une erreur qui me fait injure. L'impatience emprunte souvent d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprouvé. Mon ame contemplait d'une manière vague les différens objets qui s'offraient à elle; mais mon cœur n'en était pas moins dévoré d'impatience. Toujours présente à mes yeux, Zilia nourrissait mon anxiété, même dans les momens où ma philosophie te paraissait assurer mon repos. L'application aux sciences

peut nous distraire, mais elle ne saurait jamais nous faire oublier nos passions : et quand bien même elle en aurait le pouvoir, quel effet pourrait-elle avoir sur un penchant fondé sur la raison. Tu sais que mon amour n'est pas une de ces vapeurs passagères formées par le caprice et aussitôt évanouies. La raison, qui m'apprit à connaître mon cœur, me dit qu'il était fait pour aimer. C'est à la lumière de son flambeau que je m'aperçus que mon cœur était atteint. Pouvais-je m'empêcher de suivre ses pas? Elle me montrait l'image de la beauté dans les yeux de Zilia : elle me faisait sentir son pouvoir, ses charmes et mon bonheur, et loin de s'opposer à ma félicité, la raison m'apprenait qu'elle ne consiste souvent que dans l'art de ménager les plaisirs. Juge donc, Kanhuiscap, si la philosophie a pu diminuer mon amour. Les réflexions que j'ai faites sur les femmes espagnoles ne peuvent que l'accroître : l'extrême différence de vertu, de beauté et de sentiment que j'ai remarquée entre elles et Zilia, me rend plus sensible le chagrin d'être éloigné d'elle. Cette pure candeur, cette aimable liberté, ces doux transports dans lesquels son ame aime à se perdre, ne sont ici que des

voiles qui masquent la licence et la perfidie. Cacher la passion la plus violente pour en manifester une qui n'est pas sentie ; cet art, loin d'être puni comme un vice, est ici regardé comme une vertu. Tâcher de plaire exclusivement à quelqu'un est un crime ; c'est une honte de ne pas plaire à tout le monde : tels sont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Lorsque quelqu'une d'entre elles a le bonheur, si c'est un bonheur, de passer pour belle, elle doit se préparer à recevoir les hommages d'une foule d'adorateurs à qui elle doit accorder au moins un coup-d'œil par jour en récompense de leur zèle. Quand une femme de cette espèce est ce qu'on appelle une coquette, le premier pas qu'elle fait est de chercher dans la foule celui qui est le plus opulent. Cette découverte faite, toutes ses actions, tous ses artifices tendent à le captiver : elle réussit, l'épouse, et ensuite consulte son cœur. Alors sa beauté s'occupe d'un autre objet ; elle va tous les jours dans les temples, dans les endroits publics : là, à travers un voile qui l'empêche de rougir, elle regarde d'un œil fixe l'essaim fidèle qui voltige autour de ses charmes. Alvarez et Pédro ne tardent point

à partager son cœur. Quelque temps incertaine, elle se décide pour le premier; mais elle cache son choix à tous les deux, et les laisse soupirer. Sans décourager Pédro, elle rend Alvarez heureux, s'en lasse, et retourne à Pédro qu'elle quitte bientôt pour un autre. Ce n'est pas la plus difficile de ses entreprises; il faut qu'elle persuade à tout le monde qu'elle aime son mari, et qu'elle fasse sentir à celui-ci qu'il est heureux d'avoir une femme qui remplit scrupuleusement ses devoirs. Le public a aussi à remplir un devoir dont il s'acquitte avec beaucoup d'exactitude; c'est de rappeler au mari qu'il a une belle femme. La contagion de ces exemples semble s'être étendue jusqu'à Zulmire, et avoir infecté son cœur; quoiqu'elle soit encore enfant, je crois découvrir en elle la passion dangereuse de désirer de plaire. Ses actions les plus minutieuses, ses soins les plus indifférens ont je ne sais quoi qui paraît venir du cœur. Le miel de ses paroles, l'expression de ses regards, le son touchant de sa voix, qui se perd souvent en tendres soupirs, tout l'annonce. C'est ainsi, Kanhuiscap, que par divers artifices, la vertu prend souvent ici l'apparence du vice, tandis que le vice se cache sous le masque de la vertu.

LETTRE XV.

AU MÊME.

Aza, mieux instruit de la nature des étoiles et du tonnerre, abjure les anciens préjugés de sa nation.

O vérité qui me tient encore dans l'étonnement! ô profondeur imposante de la science! Kanhuiscap, le Soleil, ce chef-d'œuvre de la nature, la terre, la mer prolifique, ne sont point des dieux. Un Créateur différent du nôtre les a produits, et il peut les détruire d'un seul regard. Du sein d'un vaste cahos, enveloppé d'une matière sans vie, il a fait sortir les brillantes étoiles et les peuples qui les adorent. Il a donné une force productive à toutes les parties de la matière. A sa voix, le Soleil répandit sa lumière; la lune en reçut les rayons et nous les transmit; la terre produisit et nourrit de ses sucs, ces arbres, ces animaux que nous adorons. La mer qu'un Dieu seul peut gouverner, nous offre un aliment dans les poissons qu'elle contient; et l'homme créé maître de l'univers, règne sur toutes les

autres créatures. Mon cher ami, c'est l'ignorance de ces mystères qui a causé tous nos malheurs. Si nous avions été instruits des secrets de la nature comme les Espagnols, nous aurions su que le tonnerre qu'ils nous lançaient n'était qu'une masse de matière qui se trouve dans notre pays : que Yalpor lui-même, ce dieu terrible, n'est qu'une vapeur qui s'élève de la terre, et se dirige au hasard dans le vague des airs : que nous pourrions faire servir à notre usage ces furieux Hamas qui fuient devant nous. Si nous avions su toutes ces choses, eussions-nous réfléchi de sang-froid sur la dignité de nos ancêtres, et eussions-nous consenti à orner le triomphe de ces barbares ! En effet, Kanhuiscap, il semble que la nature leur ait découvert son sein. Ils en connaissent les opérations les plus secrètes. Ils savent ce qui se passe au haut des cieux et dans les plus profonds abymes. Je dis plus, il semble qu'il ne soit pas au pouvoir de la nature de changer l'ordre de leurs prédictions.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

Détail de quelques usages superstitieux et hypocrites de la religion des Espagnols. Réflexions judicieuses d'Aza sur l'Auto-da-Fé.

Aurais-je pu imaginer, Kanhuiscap, que cette nation, qui paraît jouir de toute la lumière de la raison, soit esclave des opinions de ses ancêtres? Ici une notion, quelque fausse qu'elle soit, doit être constamment suivie; du moins on ne peut la contredire sans s'exposer au risque d'être taxé de singularité. La voix distincte de la nature, que nous entendons sans cesse, est étouffée; son brillant flambeau est éteint par le prejugé, ce tyran qui, quoiqu'en horreur, n'en est pas moins puissant; cet imposteur que l'on connaît et que l'on redoute. Néanmoins il serait facile de détrôner ce tyran, s'il n'était point allié avec un autre tyran encore plus puissant que lui, la superstition. C'est par cette fausse lumière que la plupart des Espagnols se lais-

sent guider ; c'est elle qui leur fait prendre des récits fabuleux pour des matières de fait. Un homme qui fréquente les temples plusieurs fois par jour, qui affecte un air hypocrite et contrefait, quelque vice qu'il puisse avoir, quelque crime qu'il puisse commettre, sera généralement estimé ; tandis que l'homme le plus vertueux, s'il secoue le joug du préjugé, sera traité avec mépris. On dit d'un homme sans préjugés qu'il n'a pas de piété. Il ne suffit pas d'être ce qu'on appelle sage, il faut mériter le titre de dévot, ou bien s'attendre à être regardé comme un scélérat. Les dispensateurs de l'estime publique, ces hommes qui sont eux-mêmes si méprisables, ne veulent point admettre de classe intermédiaire. C'est pour eux un paradoxe que de n'être ni dévôt, ni libertin. Un tel homme paraît, à leurs yeux fascinés, comme un monstre amphibie. Les Espagnols ont deux divinités, l'une qui préside au vice, l'autre à la vertu. Si vous vous contentez de sacrifier sans affectation à celle-ci, on ne tardera pas de vous accuser d'adorer son antagoniste. L'empire de la vertu n'est nullement absolu ; ses sujets ont beaucoup à redouter de la part du vice. Ils sont obligés d'être constamment sur

leurs gardes, encore ne peuvent-ils pas toujours lui opposer des armes égales. Ils arrêtèrent l'autre jour un homme qui avait commis plusieurs crimes, et l'obligèrent à déclarer en public que c'était le diable qui l'avait poussé à cet excès d'abomination. Il avait pourtant autour du cou une espèce de cordon qui avait été bénit par les Cucipatas du Dieu de la vertu. D'une main il tenait un autre cordon où étaient enfilées un certain nombre de perles qui avaient le pouvoir de chasser l'auteur de ses crimes, et de l'autre le poignard avec lequel il les avait commis. Hier je fus conduit à une grande place, où un nombre prodigieux de peuple témoignait la plus grande joie en voyant plusieurs malheureux que l'on brûlait. Les étranges habits dont ils étaient couverts, et l'air de satisfaction qui paraissait sur le visage de leurs sacrificateurs, comme s'ils jouissaient d'un triomphe, me firent croire que c'étaient des victimes que ces sauvages offraient à leurs dieux. Mais je fus stupéfait quand j'appris que le Dieu de ces barbares voit avec indignation, non-seulement le sang des hommes, mais encore celui des animaux. Tous mes sens frémirent d'horreur quand je réfléchis que c'était au

Dieu de miséricorde que ces prêtres forcenés offraient ces abominables sacrifices. Ces Cucipatas pensent-ils apaiser leur Dieu par de telles offrandes? Une pareille expiation du crime ne doit-elle pas l'offenser plus que le crime même? Ah! Kanhuiscap, quelle erreur déplorable?

LETTRE XVII.

AU MÊME.

Aza communique à son ami ses idées relativement aux connaissances philosophiques qu'il a acquises.

Le désir que tu parais avoir de t'instruire, mon fidèle ami, me plaît et m'embarrasse : tu me demandes des éclaircissemens, des preuves des découvertes dont je t'ai fait part. Tes doutes sont excusables, mais je ne puis répondre à tes questions. J'eusse pu le faire il y a quelque temps. Il m'est plus facile de concevoir que de décrire mes idées, et mon esprit, plus docile que ma main, voyait de l'évidence où il ne trouve à présent que de l'incertitude. Il y a deux jours que j'étais convaincu que la terre était ronde, et aujourd'hui je suis persuadé qu'elle est plate. De ces deux idées, mon esprit n'en peut former qu'une, qui est indubitable ; c'est que la terre ne peut être à la fois plate et ronde. C'est ainsi que l'erreur conduit souvent à l'évidence. Le Soleil tourne autour de la terre,

me dit, il y a quelques jours un de ces hommes qu'on appelle philosophes : je le crus, car il me convainquit que cela était vrai. Il en vint un autre qui me dit le contraire. J'envoyai chercher le premier afin de juger lequel avait raison. Mais tout ce que put m'apprendre leur dispute, c'est qu'il est possible que l'une ou l'autre planète fasse sa révolution (1), et que l'aïeul d'un des disputans était un alguasil.

Tu vois tout ce que j'ai appris par mes liaisons avec cette classe d'hommes dont la science m'étonna d'abord. L'estime particulière dont ils jouissent est une des choses qui m'étonnent. Est-il possible qu'une nation si éclairée puisse avoir tant de considération pour des gens qui n'ont d'autre mérite que celui de penser. Sans doute elle doit regarder la raison comme quelque chose de merveilleux. Un homme a une manière singulière de

---

(1) L'auteur était très-ignorant dans cette matière, ou bien il la présente mal ; car il est aussi facile de démontrer à un homme de sens commun, quelqu'ignorant qu'on le suppose, que la terre tourne autour du Soleil, qu'il l'est de lui faire voir que l'une ou l'autre de ces planètes se meut.

penser; il parle peu; il ne rit jamais; il argumente toujours; il est fier quoique pauvre. Hors d'état de se procurer de bons habits, il se distingue par ses haillons : cet homme est un philosophe et a le droit d'être insolent. — Un autre qui est jeune voudrait habiller la philosophie en dame de cour. Il l'orne de vêtemens pompeux; il la couvre de poudre et de fard : c'est une coquette folâtre dont l'approche est annoncée par des parfums. Ceux qui ont coutume de juger par les apparences ne la reconnaissent plus. Le philosophe n'est à leurs yeux qu'un sot. Le juger capable de penser, serait supposer que la philosophie n'est pas toujours la même chose. « Zaïs avait des vapeurs, disait Alon- » zo; il fallait leur donner un prétexte. La » philosophie lui en offrit un très-plausible. » Elle ne négligea rien de ce qui put la faire » passer pour philosophe. Bientôt elle crut » jouir de cette qualité. Le caprice, l'orgueil, » la misantropie justifièrent ses droits à un » pareil titre. Il ne lui manquait plus qu'un » amant aussi singulier qu'elle; elle l'a trouvé ».

Zaïs et son amant composent une académie. Leur château est un observatoire. Quoique déjà-très avancée en âge, Zaïs est Flore

lorsqu'elle se promène dans son jardin : est-elle au balcon, c'est Uranie. Elle a fait un Céladon de son amant qui est aussi gauche que fantasque. Que manque-t-il à une scène aussi ridicule? des spectateurs. Ici, Kanhuiscap, la philosophie est moins l'art de penser qu'une manière singulière de penser. Tout le monde est philosophe. Cependant, comme tu le vois, il n'est pas très-aisé de le paraître.

LETTRE XVIII.

AU MÊME.

Usages des Espagnols envers leurs femmes. Amours de lèurs Nonnes.

De tout ce qui frappe ma vue étonnée, Kanhuiscap, il n'y a rien qui me surprenne davantage que la conduite des Espagnols envers leurs femmes. Le soin extrême qu'ils prennent de les ensevelir sous d'immenses vêtemens me fait presque croire qu'ils sont plutôt des ravisseurs que des maris. En effet, quels motifs peuvent-ils avoir, si ce n'est la crainte qu'on ne réclame un bien qu'ils ont volé? Quelle honte peut-il y avoir à posséder les dons de l'amour? Ces barbares ignorent le plaisir d'être vu avec ce que l'on aime, de montrer aux yeux de l'univers l'objet de leur choix ou le prix de leur conquête; d'épancher en public des feux allumés en secret, et de communiquer à mille cœurs l'hommage que l'on doit à la beauté, et qu'un seul ne saurait offrir. Zilia! ô ma chère Zilia! Dieux injustes et cruels, pourquoi me pri-

vez-vous encore de sa présence ? Mes regards, d'accord aves les siens, et pleins d'un sentiment tendre et voluptueux, apprendraient à ces mortels insensibles qu'il n'est point d'ornemens plus précieux que les chaînes de l'amour. Je crois néanmoins que la jalousie est le motif qui engage les Espagnols à cacher ainsi leurs femmes, ou plutôt que c'est la perfidie des femmes qui force leurs maris à cet acte tyrannique. Le serment conjugal est celui qu'on hésite le moins à faire. Faut-il s'étonner qu'il soit si mal observé? On voit tous les jours ici de riches héritiers de l'un et l'autre sexe qui se marient sans s'aimer, vivent ensemble sans plaisirs, et se séparent sans regret. — Quoique cet état te paraisse peu pénible, il est pourtant malheureux. Ce n'est pas un bonheur pour un mari d'être aimé de sa femme, mais il est malheureux d'en être haï.

La virginité que la religion fait aux filles un devoir de garder, n'est pas mieux conservée que la fidélité conjugale, ou tout au plus elle ne l'est qu'en apparence. Il y a ici comme dans la ville du Soleil des vierges qui se consacrent à la divinité. Néanmoins elles conversent familièrement avec les hommes.

Elles n'en sont séparées que par une grille. Or, je ne puis comprendre à quoi sert cette séparation; car, si elles ont assez de force pour conserver leur vertu au milieu de la société, à quoi bon une grille? et si l'amour vient à s'emparer de leurs cœurs, combien faible devient un obstacle qui ne peut qu'irriter les désirs en laissant aux yeux et au cœur un mutuel langage. Il y a une espèce de Cucipatas qui donnent des soins assidus à ces vierges qu'on appelle Nonnes, et qui, sous prétexte de leur inspirer des sentimens religieux, excitent et nourrissent en elles ceux de l'amour dont elles deviennent la proie. L'art qui paraît être banni de leurs cœurs, ne l'est ni de leurs gestes, ni de leurs regards. Une certaine manière de porter le voile, l'air humble qu'il faut prendre, les diverses attitudes qu'il faut étudier, suffisent pour occuper pendant trois mois les loisirs et les veilles d'une Nonne. Les yeux de ces religieuses sont plus habiles que ceux des autres femmes. — Ce sont des tableaux où l'on voit peints tous les sentimens du cœur : tendresse, innocence, langueur, rage, chagrin, désespoir, plaisir, tous ces sentimens y sont exprimés, et si on tire pour un moment le rideau sur cette pein-

ture, ce n'est que pour prendre le temps de lui substituer de nouveaux objets. Quelle différence entre le dernier regard d'une religieuse et celui qui lui succède! Tout cet artifice n'est pourtant que l'ouvrage d'un homme. Un Cucipatas a la direction d'une maison remplie de Nonnes qui désirent toutes de lui plaire. Elles deviennent coquettes; et leur directeur, quelque stupide qu'il puisse être naturellement, est forcé de prendre un air de coquetterie : la reconnaissance lui en fait un devoir. Sûr de plaire, il invente de nouveaux moyens de se faire aimer; il réussit, et devient pour ainsi dire adorable. Tu en jugeras par les exemples suivans. J'ai appris qu'une de ces vierges a orné la tête de l'image du Dieu des Espagnols avec les cheveux d'un moine. On m'a aussi montré un morceau d'une lettre écrite par une Nonne au frère T.... Le voici à peu près.

« O Jésus! mon père, que vous êtes in-
» juste! Dieu m'est témoin que le père Ange
» n'occupe pas un seul moment mes pensées,
» et loin d'être ravie en extase, (comme vous
» me le reprochez) par ses sermons, pen-
» dant tout le temps qu'il a parlé, je ne pen-
» sais qu'à vous. Oui mon père, un seul mot

» de votre bouche fait plus d'impression sur » mon cœur, sur ce cœur que vous connais» sez si mal, que tout ce que le père Ange » pourrait dire dans le cours de plusieurs an» nées, quand bien même ce serait dans le » parloir de notre abbesse à qui il croirait » parler.... Si mes yeux paraissaient étince» ler, c'est parce que j'étais avec vous quand » il prêchait. Si vous pouviez lire dans mon » cœur, vous comprendriez mieux ce que » je vous écris. Vous êtes venu aussi dans » le parloir, et vous n'avez point demandé » de mes nouvelles. M'avez-vous donc ou» bliée? Ne vous souvenez-vous plus que.... » hier pendant toute votre visite, vous ne dai» gnâtes pas me regarder. Le ciel veut-il aug» menter mon affliction au point de me pri» ver des consolations que je reçois de vous? » Par pitié, mon cher père, ne m'abandon» nez pas dans la misère où vous m'avez plon» gée. Je mérite votre compassion, et si vous » me la refusez, bientôt vous n'entendrez plus » parler de l'infortunée Thérèse. Vous rece» vrez de la tourrière un gateau d'amandes, » de ma façon. Je joins à cette lettre un bil» let que ma sœur A....... écrivait au père » Don X. — Je suis parvenue à l'intercepter,

» et je pense qu'il vous amusera. Oh ! si....
» la cloche sonne. Adieu ». D'après cela, Kankuiscap, tu ne nieras pas que les Espagnols sont aussi ridicules dans leurs amours qu'endurcis dans leurs cruautés. Ce n'est, je crois, que chez Alonzo qu'on voit régner la justice et la raison. Cependant, je ne sais ce que je dois penser de la conduite de Zulmire : elle est trop délicate pour n'être que l'effet de l'art, et trop étudiée pour dériver du cœur.

LETTRE XIX.

AU MÊME.

Réflexions d'Aza sur la futilité des connaissances métaphysiques.

PENSER est une profession : se connaître soi-même est un talent. Kanhuiscap, il n'est pas donné à tout le monde de lire dans son propre cœur. Il y a ici une certaine classe de philosophes qui seuls ont ce droit ou plutôt celui de confondre cette science. Loin de tâcher de corriger les passions, ils ne cherchent qu'à connaître leur source ; et cette science qui devrait faire rougir le méchant, ne sert qu'à leur faire voir qu'ils ont une qualité de plus, c'est-à-dire, l'inutile talent de connaître leurs propres imperfections. Les métaphysiciens, car c'est ainsi qu'on appelle ces philosophes, distinguent dans l'homme trois principes : l'ame, l'esprit et le cœur ; et toute leur science ne tend qu'à savoir duquel de ces principes dérive telle ou telle action. Cette découverte une fois faite, ils deviennent d'une arrogance inconcevable. La vertu,

pour ainsi dire, n'est plus faite pour eux. Ils s'imaginent qu'il leur suffit de savoir ce qui la produit; et souvent ils ressemblent à ceux qui sont dégoûtés d'une liqueur excellente dès qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays qui n'est pas très-célèbre.

De là, il arrive que le métaphysicien, enivré d'une science qu'il croit merveilleuse, ne néglige aucune occasion d'étaler son savoir. Ecrit-il à sa maîtresse, sa lettre n'est qu'une longue analyse des plus fines facultés de son ame; sa maîtresse se croit obligée de lui répondre dans le même style, et ils s'accablent mutuellement de distinctions chimériques et d'expressions que l'usage autorise sans les avoir rendues plus intelligibles. Tes propres réflexions sur les mœurs des Espagnols te conduiront aisément à celles que je viens de faire. Généreux ami, je voudrais que mon cœur fût libre, je te peindrais avec plus de force ces pensées qui n'ont ici d'autre ordre que celui dont mon agitation peut les rendre susceptibles. — Le temps approche où mes misères finiront. Enfin Zilia va paraître à mes avides regards. L'idée seule de ce plaisir trouble ma raison. Je vole au-devant d'elle; je la vois partager mes angoisses

et mes plaisirs ; des larmes de tendresse coulent de nos yeux. Réunis après tant de malheurs.... Kanhuiscap, combien mon ame est affligée! En quel état horrible elle va me trouver ! Malheureuse esclave d'un barbare dont peut-être elle porte les fers à la cour d'un orgueilleux conquérant, peut-elle se souvenir de son amant? peut-elle soupçonner qu'il vit encore? Elle est dans l'esclavage : peut-elle imaginer que des obstacles assez forts ont pu.... Kanhuiscap, que dois-je attendre? quel sort m'est réservé? Quand j'étais digne d'elle, dieux cruels, vous l'avez arrachée de mes bras. Ne dois-je la revoir que pour être encore témoin de mon ignominie? Et toi, barbare élément qui dois me rendre l'objet de mon amour, puisses-tu me rendre à ma gloire !

LETTRE XX.

AU MÊME.

Désespoir d'Aza ; qui s'imagine que Zilia a péri dans la mer.

Quelle main cruelle m'a arraché de l'obscurité du tombeau? quelle lâche pitié me ramène à la clarté d'un jour que j'abhore? Kanhuiscap, mes malheurs s'accroissent avec mes journées, et ma force augmente avec l'excès de ma misère.... Zilia n'est plus!.... O désespoir horrible, cruel souvenir! Zilia n'est plus, et je respire! et ces mains qui devraient être liées par le chagrin, peuvent encore former ces nœuds qu'accompagne ma misere, qu'arrosent mes larmes, et qui te sont envoyés par le désespoir! En vain le Soleil a parcouru le tiers de sa course depuis que tu as percé mon cœur de ce trait fatal; en vain le découragement et un abattement total se sont emparés de moi jusqu'à ce jour; mon chagrin, inutilement étouffé, n'en est devenu que plus violent. J'ai perdu ma Zilia. Un espace immense de temps semblait nous séparer; et je la perds pour toujours. Le coup terrible qui me l'a arrachée, l'élément per-

fide qui l'environne, se présentent à mes regards éperdus. Je vois ma Zilia portée sur les vagues hideuses.... Le Soleil se retire avec horreur derrière les plus épais nuages; la mer s'entr'ouvre pour cacher son crime aux yeux de ce dieu; mais elle ne peut me le dérober. Je vois à travers les eaux le corps de Zilia : ses yeux.... son sein.... une pâleur livide.... O mon ami.... ô mort inexorable.... la mort fuit loin de moi.... Dieux! plus cruels dans votre indulgence que dans vos châtimens, pourquoi entretenez-vous encore en moi le souffle de la vie? Ne voulez-vous jamais réunir ceux que vous ne pouvez séparer? Kanhuiscap, en vain j'invoque la mort; elle me fuit. La barbare est sourde à ma voix: elle garde ses dards pour ceux qui voudraient les éviter. Zilia, ma chère Zilia, entends mes cris, vois couler mes larmes : tu n'en as plus à répandre, je ne vis que pour pleurer. Puissé-je me noyer dans le torrent qui coule de mes yeux... Pourquoi ne le puis-je pas?... Ah! tu ne peux plus pleurer, ame de mon ame! tu... mes mains me refusent leur secours... je reste écrasé sous le poids de ma misère.... Horrible désespoir.... pleurs.... amour... un froid étrange... Zilia... Kanhuiscap... Zilia!...

LETTRE XXI.

AU MÊME.

Aza guérit d'une maladie dangereuse, par les soins d'Alonzo et de Zulmire.

QUEL sera ton étonnement, Kanhuiscap, lorsque ces nœuds, que mes mains ont à peine la force de former, te diront que je vis encore. Mon chagrin, mon désespoir, le temps qui s'est écoulé depuis que tu as reçu de mes nouvelles, tout doit t'avoir convaincu que je n'existais plus. Chasse ces soins que l'on doit à l'amitié, à l'estime et à l'infortune, et que ma faiblesse ne te fasse pas déplorer mon existence : la perte de Zilia eût dû mettre fin à mon être. Les dieux, qui auraient dû me pardonner le crime de chercher à me détruire, m'ont ôté le pouvoir de le commettre. Accablé de chagrin, je voyais à peine arriver la mort qui venait enfin mettre un terme à mes misères. Une maladie dangereuse s'empara de moi, et m'eût conduit au tombeau, si le zèle d'Alonzo n'eût malheureusement prolongé le fil de mon existence. Je respire;

mais ce n'est que pour être en proie aux plus cruelles angoisses. Dans l'état horrible où je me trouve, tout me dégoûte. L'amitié d'Alonzo, le chagrin de Zulmire, leurs attentions, leurs larmes, tout m'afflige. Seul au milieu des hommes, je ne distingue ceux qui m'environnent, que pour les fuir. Puisse un ami moins malheureux, cher Kanhuiscap, être la récompense de ta vertu! Je suis trop amant pour être un ami raisonnable : car, comment puis-je goûter les douceurs de l'amitié, lorsque l'amour m'accable des tourmens les plus cruels?

LETTRE XXII.

AU MÊME.

Alonzo et Zulmire tâchent de dissiper le chagrin d'Aza.

Enfin, cher Kanhuiscap, l'amitié m'a rendu à toi, à moi-même. Touché de mes peines, Alonzo a voulu les dissiper, ou au moins les partager avec moi. Dans cette intention, il me conduisit à une maison de campagne qu'il a à quelques milles de Madrid. Là, j'eus la satisfaction de ne rencontrer que des objets qui répondaient à l'abattement de mon ame. Un bois qui se trouve dans le voisinage de la demeure d'Alonzo, a été long-tems le secret dépositaire de mes chagrins. Je n'y trouvai que des objets propres à nourrir ma mélancolie. Des rochers effrayans, des montagnes énormes dépouillées de leur verdure; des ruisseaux qui se traînaient lentement sur leur lit fangeux; de sombres pins dont les tristes branches semblent toucher les nuages; une herbe desséchée, des fleurs fanées; des serpens, des

corbeaux qui croassent, furent les seuls témoins de mes larmes. Sans avoir égard à mes instances, Alonzo m'arracha de ces sombres horreurs. C'est alors que j'éprouvai combien nos maux sont moins accablans quand ils sont partagés, et combien je dus aux tendres soins de Zulmire et d'Alonzo. Où trouverai-je des couleurs assez fortes, Kanhuiscap, pour peindre le chagrin que leur causa mon infortune? Zulmire, la tendre Zulmire par ses larmes, lui donnait un charme secret; sa douleur cédait à peine à la mienne. Pâle, abattue, ses yeux se mouillaient des larmes du chagrin toutes les fois qu'ils rencontraient les miens; tandis qu'Alonzo, pénétré de douleur, déplorait mon malheureux sort.

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

Zulmire aime Aza : incidens qui accompagnent cette passion.

Zulmire, dont la misère d'Aza fixait tous les soins; Zulmire, qui partageait mes chagrins et tremblait pour ma vie, est maintenant elle-même sur le bord du tombeau; chaque instant accroît le danger qui menace sa vie et en hâte le terme. Cédant enfin aux tendres instances de son père qui gémissait à ses pieds sans espérance de lui procurer aucun secours et, peut-être, davantage aux émotions de son propre cœur, Zulmire a parlé. C'est Aza, c'est moi que le malheur ne cesse de poursuivre; c'est ce misérable dont le cœur éperdu ne connaît que le désespoir, et dont l'amour a changé tout le sang en un poison pernicieux, qui suis la cause de ce malheur. C'est moi qui ai ravi Zulmire à son père, à mon ami. Elle m'aime; elle se meurt. Alonzo la suit. Zilia n'est plus! « J'ai compâti à tes maux, viens » partager les miens me dit ce père désolé)

» viens me rendre la vie et mon enfant. Mi-
» sérable que je plains à l'instant même où
» je le prie de soulager ma misère! Soyez
» sensible à l'amitié, il en est temps encore.
» La plus aimable des vertus ne saurait être
» injurieuse à votre amour. Venez, suivez
» moi ». A ces mots, qu'il accompagna de profonds soupirs, il me conduisit dans l'appartement de sa fille. J'entrai tout tremblant d'horreur et de consternation. La pâleur de la mort était répandue sur son visage; mais le nuage qui couvrait ses yeux se dissipa dès qu'elle me vit. Ma présence parut donner une nouvelle vie à l'infortunée Zulmire. « Je me
» meurs, me dit-elle d'une voix mal assurée.
» Je ne vous reverrai plus : voilà tout mon cha-
» grin. Au moins, Aza, tandis que je suis
» encore en vie permettez que je vous dise...
» que je vous aime. Je.... oui, souvenez-
» vous que Zulmire emporte dans le tom-
» beau un amour qu'elle n'a pu cacher ; que
» ses regards, ses actions ont souvent trahi;
» et qu'enfin votre indifférence.... Mais je
» ne puis vous faire aucun reproche : votre
» sensibilité eût été la preuve de votre in-
» constance. Devoué à une autre, la mort
» seule peut vous séparer; elle ne pourra ja-

» mais détruire en moi l'amour que vous » m'inspirez. Je le préfère à la guérison d'un » mal que je chéris : D'un mal... Aza... ». Elle me tendit la main : les forces l'abandonnèrent, elle s'évanouit; ses yeux se fermèrent; mais tandis que je me reprochais sa mort et que je joignais mes angoisses à celles d'un père désespéré, des soins étrangers la rappelèrent à la vie. Ses yeux se rouvrirent, et quoiqu'encore obscurcis par l'abattement, elle les fixa sur moi et me témoigna le plus tendre amour. « Aza! Aza! reprit-elle, ne me haïssez pas ». Je tombai à ses pieds écrasé du poids de sa douleur. Une joie soudaine brilla sur son visage; mais trop faible pour résister aux diverses émotions de son ame, elle s'évanouit de nouveau. On me fit sortir pour empêcher que de pareilles scènes ne se renouvelassent. Que peux-tu croire, Kanhuiscap, de ces nouveaux malheurs auxquels je suis en proie; de ces chagrins que je cause à des personnes à qui j'ai les plus grandes obligations? Ce nouveau sujet de peines est venu se joindre à ceux qui m'accompagnaient dans le sombre désert où l'amour, le désespoir et la mort étaient mes compagnons fidèles.

LETTRE XXIV.

AU MÊME.

Zulmire recouvre la santé.

Mon ami, le sort d'Alonzo est changé; le chagrin dont il était accablé a fait place à la joie; Zulmire, prête à descendre au tombeau, est rendue à la vie. Ce n'est plus cette Zulmire que la langueur avait réduite à l'agonie. Ses yeux ranimés ont maintenant cette beauté et ces grâces qui parent sa jeunesse. Quoique j'admire ses charmes renaissans, le croiras-tu? loin de me parler de son amour, elle semble, au contraire, être confuse de l'aveu qui lui a échappé. Elle baisse les yeux toutes les fois qu'elle rencontre les miens. Je cessai de souffrir. Mais hélas, que cette trève fut courte. Zilia, ma bonne Zilia, puis-je me distraire de mes chagrins? Oublie ces momens que je t'ai dérobés : tous ceux qui me restent seront consacrés à mes peines. Ne crois pas, Kanhuiscap, que la crainte que m'a témoignée Alonzo pour sa Zulmire, puisse ébranler ma constance. En vain il me repré-

sente l'empire d'Aza sur le cœur de sa fille, la joie que lui donnerait notre union, et la mort qui serait la suite de notre séparation, je reste muet devant ce malheureux père. Mon cœur fidèle à sa passion est ferme, inébranlable et tout entier à Zilia. Non, en vain Alonzo, prêt à partir pour le pays malheureux qui ne reverra plus ma Zilia, m'offre le pouvoir que son injuste roi lui a donné sur mon peuple. Ce serait reconnaître un tyran que de me prévaloir de sa puissance. Mes mains peuvent être chargées de fers, mais mon cœur ne sera jamais avili par d'indignes chaînes. Je conserve à jamais au chef barbare des Espagnols cette haine que je dois au premier d'une nation qui a causé tous mes malheurs et ceux de ma pauvre patrie.

LETTRE XXV.

AU MÊME.

Aza forme le dessein d'épouser Zulmire. Il déduit les raisons qui l'engagent à faire cette démarche.

Mes yeux sont ouverts, Kanhuiscap : les flammes de l'amour cèdent sans être éteintes, au flambeau de la raison. O flammes immortelles dont mon sein est embrasé! Zilia! toi dont rien ne peut m'ôter l'image; toi qu'un destin fatal m'a arrachée pour toujours, pardonne si le désir de te venger m'invite à te trahir. Ne me parle plus, Kanhuiscap, de ce que je dois à mon peuple et à mon père. Ne me parle plus de la tyrannie des Espagnols. Puis-je oublier leurs crimes et mes malheurs? ils m'ont assez coûté. Cet affreux souvenir réveille ma rage. C'en est fait : j'y consens! je vais m'unir à la fille d'Alonzo à qui j'en ai fait la promesse. Ce peut-il être un crime de laisser Zulmire dans une erreur qui la flatte? elle croit triompher de mon cœur. Ah! loin de la détromper, qu'elle jouisse d'un

bonheur imaginaire ; qu'elle.... Ce n'est que par là que je puis venger mon peuple opprimé, et moi-même. Notre union ne sera pas plutôt célébrée, que je partirai pour le pays du Soleil, pour cette terre de désolation dont tu me peins les malheurs. C'est là que je poursuivrai cette vengeance dont j'étouffe à présent les violens transports. C'est sur un peuple perfide que je veux lancer les traits de ma fureur. Réduit au vil état d'esclave; forcé pour la première fois, à feindre, je vais punir les Espagnols de m'avoir trompé: je les punirai de leurs crimes; tandis que la famille d'Alonzo jouira de tous les biens qu'un cœur reconnaissant peut donner, et de tous les hommages dus à la vertu.

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

Réflexions d'Aza sur la religion chrétienne et sur les prêtres.

Si tu étais un de ces hommes qui se laissent conduire par le préjugé, je croirais que tu devrais être bien surpris en apprenant d'un Inca qu'il n'adore plus le Soleil. Je t'entendrais te plaindre à cet astre de ce qu'il m'accorde encore la lumière; et à toi-même de t'être donné la peine de me communiquer tes sentimens. Tu serais étonné de ce que je possède encore cette vertu dont les hommes vicieux n'ont point d'idée, après avoir été parjure envers mon dieu et envers l'amitié. Mais, élevé au-dessus de ces préjugés que l'on voulait te faire prendre pour des vertus, tu ne demandes d'un Péruvien que d'aimer son pays, la vertu, la liberté. J'attends de toi de plus justes reproches. Tu seras peut-être surpris, et avec raison, de me voir abandonner un culte qui me semble opposé à la raison, et paraître en même

temps plein de zèle pour une religion dont je t'ai indiqué les contradictions. Je me suis déjà fait cette objection ; mais elle ne tarda pas à s'évanouir quand j'appris que la loi que j'ai eu l'audace de censurer a été dictée par le Dieu qui est l'auteur de notre être. En effet, qu'importe telle ou telle forme de culte, pourvu qu'il soit ordonné par celui qui en est l'objet. C'est d'après ce principe que je ne rougis pas de me conformer à ces cérémonies que j'ai jadis condamnées. Combien grands, combien imposans sont les ouvrages de l'Etre suprême ! si tu pouvais lire, Kanhuiscap, les livres divins qui m'ont été communiqués, quelle sagesse, quelle puissance, quelle immensité tu y découvrirais ! tu y reconnaîtrais la main de la divinité. Ces contradictions insurmontables que je trouvais d'abord dans les dispensations de ce pouvoir, y sont évidemment justifiées. Néanmoins, il n'en est pas de même quant à la conduite de ces hommes envers leur Dieu.

Crédules comme nous le sommes ordinairement, ne t'imagine point que j'aie écrit ceci d'après le seul rapport d'un prêtre. Je n'ai que trop éprouvé la fausseté de nos Cucipatas pour croire aux fables de ceux qui

leur ressemblent. Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les nations les invite à tromper, car leur grandeur n'est souvent fondée que sur les erreurs de quelques ambitieux. Ils achetcraient trop cher l'empire du monde, s'il fallait ne l'obtenir que par la vertu ; ils aiment mieux l'acquérir par l'imposture.

LETTRE XXVII.

AU MÊME.

Egarement d'Aza qui est sur le point d'épouser Zulmire.

C'en est fait, Kanhuiscap; Zulmire m'attend. Je vais à l'autel. Tu m'y vois : mais vois-tu le remords qui m'y accompagne? Vois-tu les autels trembler à l'aspect d'un parjure? l'ombre de Zilia sanglante et indignée éclaire cet hymen avec un flambeau funèbre et me dit d'un ton d'indignation : « Est-ce là la foi » que tu m'avais jurée? Perfide! est-ce là cet » amour qui devait ranimer mes cendres? » Tu dis que tu m'aimes et tu donnes ta main » à Zulmire. Tu m'aimes, traître, et cepen- » dant tu accordes à une autre le bonheur » que je n'ai jamais pu goûter! Si je vivais » encore ».... De quels tourmens, Kanhuiscap, mon cœur est déchiré? J'entends Zulmire outragée demander un cœur qu'elle a droit de posséder. Je vois mon père et mon peuple courbés sous un indigne joug, m'appeler pour les en délivrer. Je me rappelle ma promesse.... je vais la remplir.

LETTRE XXVIII.

AU MÊME.

Instruit de l'arrivée de Zilia en France, Aza quitte Zulmire et Alonzo pour aller la rejoindre.

Zilia vit encore! Où puis-je trouver un messager assez prompt pour te communiquer l'excès de ma joie? Kanhuiscap, toi qui as partagé ma douleur, partage les vifs transports de mon ame. Puissent les flammes qui brûlent dans mon sein faire passer dans le tien les fougueux torrens de ma félicité! Ni la mer, ni nos ennemis, ni la mort ne m'ont enlevé l'objet de mon amour. Elle vit! elle m'aime! juge de mes transports! Emmenée dans un pays voisin, en France, Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui d'être séparée de moi et d'être incertaine sur mon sort. Comme les dieux protègent la vertu! Un généreux Français l'a délivrée de la barbarie des Espagnols. Tout était prêt pour m'unir à Zulmire : j'allais... grands dieux!... quand j'appris que Zilia vivait, et que dans

peu de temps elle serait avec moi. Nul obstacle ne put me retenir plus long-temps éloigné d'elle. Je veux la revoir; je veux entendre de ses lèvres la confirmation de ces tendres sentimens que ses mains ont tracés; je veux à ses pieds.... O ciel! je tremble en songeant à l'objet qui cause mon bonheur. J'en perds la tête. Zilia arrive au milieu de ses ennemis! Nouveaux dangers!..... Elle ne viendra pas. Je veux voler au-devant d'elle. Quel obstacle peut m'en empêcher? Les dieux m'ont dégagé de ma promesse faite à Zulmire et à son père. — Zilia vit encore. Je la reçois des mains de la vertu. En vain la reconnaissance, l'estime et l'amitié ont épousé la cause de Déterville son libérateur; elle leur a opposé notre amour et les a forcés de céder à ses feux. Glorieux combat! Combien j'admire cet effort! Déterville étouffe son amour; il oublie les droits qu'il avait sur elle: pour comble de générosité il nous réunit à jamais. Zilia! Zilia, je vais me noyer dans l'ivresse du bonheur. Je vole au-devant d'elle pour la voir et mourir de plaisir à ses pieds.

LETTRE XXIX.

AU MÊME.

Aza est jaloux de Déterville. Motifs de cette jalousie.

Mon ami, tu ne dois accuser que Zilia de mon silence. Je l'ai vue; je n'ai vu qu'elle. N'attends pas que je t'exprime ces transports, ces ravissantes délices où je fus plongé dès que je l'aperçus. Pour les concevoir, il faudrait aimer Zilia comme je l'aime. Faut-il que des tourmens, jusqu'alors inconnus, viennent troubler une félicité aussi pure? N'y a-t-il donc point d'intervalle entre le séjour du plaisir et l'antre du chagrin? Après d'aussi voluptueuses délices, mille poignards me déchirent le cœur. Ma tendresse m'est odieuse; et au moment où je voudrais ne pas aimer, je suis en proie à toutes les fureurs de l'amour. J'ai supporté le chagrin que me causait la perte de Zilia; je ne puis supporter celui que j'endure. Elle ne m'aime plus.... ô idée accablante! Quand je la regarde, l'amour, d'une main verse dans mon ame la

coupe du plaisir, et de l'autre celle du plus mortel poison. Dans les premiers transports d'une joie si pure, que ne puis-je t'exprimer le sentiment qui l'accompagnait! Zilia s'arracha de mes bras pour lire une lettre qui lui fut remise par la jeune personne qui l'avait conduite. Troublée, affligée, déconcertée, les larmes qu'elle venait d'accorder au plaisir ne coulèrent plus que pour servir d'expression à sa douleur. Elle en mouilla cette lettre. L'état pénible où je la vis me donna de l'inquiétude sur sa santé. L'ingrate jouissait de mon embarras. Le chagrin que j'éprouvais était le triomphe de mon rival. Déterville, ce libérateur dont les lettres de Zilia m'avaient souvent répété les louanges, avait écrit celle-là. Elle était dictée par la plus vive passion. En quittant Zilia après l'avoir remise à son rival, il avait mis le comble à sa générosité et à l'affliction de la perfide. Elle m'expliqua avec vivacité quelques paroles qui étaient plus que des remercîmens. Elle me força à admirer des vertus qui dans ce moment cruel me portaient de mortelles atteintes. Mon chagrin chercha du secours dans une feinte indifférence. Je m'éloignai de Zilia, en proie à un désespoir dont rien ne

peut me tirer : chaque réflexion que je fais ajoute à ma misère, et m'ôte toute espérance, tout réconfort. J'ai perdu le cœur de Zilia; ce cœur.... Je n'en puis supporter la pensée. Mon rival sera généreux! Ah! c'est trop de penser qu'il mérite son bonheur.

Affreuse jalousie! tes serpens cruels se sont glissés dans mon cœur. Mille craintes, de noirs soupçons.... Zilia, ses vertus, sa tendresse, ses charmes, mon injustice peut-être, tout m'agite, me tourmente; je suis perdu. C'est en vain que mon chagrin se cache sous une tranquillité apparente. Je voudrais parler, me plaindre, accuser, et je reste muet. Que puis-je dire à Zilia? Puis-je lui reprocher d'avoir inspiré à Déterville un amour fondé sur la vertu? Elle ne jouit pas de sa tendresse. Mais pourquoi lui prodiguer ces louanges? pourquoi sans cesse répéter son éloge?.... Amour, source de mes plaisirs, devais-tu être celle de mes misères?

LETTRE XXX.

AU MÊME.

La jalousie d'Aza augmente ; il croit que Zilia est infidèle.

Ou suis-je, Kanhuiscap? quels tourmens sont attachés à ma poursuite? Mon cerveau est enflammé de fureur : Zilia, la perfide Zilia, pâle, abattue, déplore l'absence de mon rival. Déterville, en fuyant, a gagné la victoire. Cieux! sur qui tombera ma rage! Il est aimé, Kanhuiscap, tout me le dit. La cruelle ne cherche pas à cacher son infidélité. Précieux restes de l'innocence; quoiqu'elle connaisse son crime, elle déteste l'hypocrisie. Je lis son parjure dans ses yeux; sa bouche même en fait l'aveu, en répétant sans cesse un nom que j'abhorre. Où fuir? lorsque, près de Zilia, j'éprouve d'affreux tourmens, lorsque loin d'elle je me meurs.

Quand, séduit par la douceur de ses regards, je sens le calme se rétablir un instant dans mon ame, je crois qu'elle m'aime. Cette idée me jette dans un ravissement qui me

prive de la raison. Je reviens à moi, je voudrais parler : je balbutie quelques mots, ils s'entrecoupent, et je reste muet. Les sentimens qui s'emparent tour à tour de mon cœur me troublent, me confondent; je ne puis m'exprimer. Une fatale réminiscence, Kanhuiscap, un soupir de Zilia raniment ces transports qu'en vain je voudrais calmer. Les ombres mêmes de la nuit ne me mettent point à l'abri de leur violence. Si je me livre un moment au sommeil, l'infidèle Zilia vient m'en arracher. Je vois Déterville à ses pieds; elle l'écoute avec plaisir. Le sommeil effrayé fuit loin de moi. Le jour m'apporte de nouveaux chagrins. Tout entier en proie aux fureurs de la jalousie, ses feux ont séché jusqu'à mes larmes. Zilia! Zilia! combien sont grands les maux qui dérivent de tant d'amour? Je t'adore, je t'offense : ô cieux! je te perds!

LETTRE XXXI.

AU MÊME.

Aza se reproche les effets de sa jalousie.

AMOUR, Zilia, Déterville, fatale jalousie! Quel égarement! Un nuage me dérobe les noms que ma main trace. Kanhuiscap, je ne me connais plus. Dans la fureur de la plus noire jalousie, je me suis armé de dards, et j'ai percé le cœur de Zilia. Elle venait d'écrire à Déterville, et tenait encore la lettre. Un moment fatal troubla ma raison. Je formai le projet le plus téméraire.... Ma promesse, la religion que j'ai embrassée, tout m'invitait à l'exécuter. Les plus spécieux prétextes me servirent de loi pour la quitter. J'en ai prononcé l'inhumaine sentence. Cruels adieux.... Quels instans.... Pouvais-je le faire? Oui, Kanhuiscap, j'ai fui loin de Zilia. Zilia à mes pieds, poussant des gémissemens auxquels j'étais prêt de répondre par les miens.... Déterville! Quel souvenir! Transporté de fureur, je me suis

arraché de ses bras; mais bientôt j'ai désiré d'y retourner. Mes vœux seraient inutiles. Tout s'y oppose : je me résigne. Dieux! qu'ai-je fait? Que ma misère est honteuse! que mon repentir est horrible!

LETTRE XXXII.

AU MEME.

Aza conçoit de nouveaux soupçons contre Zilia. Zulmire médite une insigne vengeance.

CESSE de t'étonner de mon long silence : l'état cruel de mon cœur pouvait-il me permettre de t'informer plutôt de ma situation? Ne crois pas qu'agité par le remords, je me reproche d'injustes soupçons. C'est Zilia, c'est son perfide cœur, et non le mien, que les remords devraient dévorer. Oui, Kanhuiscap, ses soupirs, ses larmes, ses gémissemens n'étaient que l'effet de la honte des traces que la vertu, quand elle nous abandonne, laisse encore dans nos cœurs. C'est pour permettre au temps de les effacer, que la cruelle refuse de me revoir. Son obstination m'a forcé de me tenir éloigné d'elle. Retiré à l'extrémité de la ville qu'elle habite, inconnu de tout le monde, entièrement livré au chagrin et à la douleur, je tâche d'oublier l'ingrate que j'adore. Inutiles soins! L'amour,

malgré nous, se glisse dans nos cœurs; malgré nous il y exerce son aveugle tyrannie. En vain je voudrais l'en chasser : la jalousie l'y retient; et quand je veux en bannir la jalousie, l'amour vient à son secours. Misérable jouet de ces deux passions, mon ame est partagée entre la tendresse et la rage. Quelquefois je me reproche mes soupçons, quelquefois mon amour. Puis-je être épris d'une femme ingrate? Puis-je oublier celle que j'adore? Mais quel que puisse être mon amour pour elle, rien ne saurait l'excuser. Je voudrais qu'elle m'eût haï! On peut pardonner la haine; mais la perfidie, jamais.

La sollicitude et l'amitié d'Alonzo lui ont fait découvrir la retraite où le chagrin et tous les maux destructeurs auxquels la nature est exposée, m'avaient conduit. Zulmire m'accable de reproches. Je viens de recevoir sa lettre : je parais à ses yeux comme un ingrat que ni larmes ni promesses ne peuvent rappeler. Je ne l'ai arrachée des bras de la mort que pour la livrer à des tourmens plus cruels. Elle veut, dit-elle, venir signaler en France sa fureur et ma perfidie; venger son père et son amour. Chaque mot de sa lettre est un trait qui me perce le cœur.

Je connais trop bien les ressources du désespoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia est le malheureux objet de sa rage. Zulmire ne veut paraître devant moi qu'après s'être baignée dans son sang. Dieux vengeurs ! est-ce ainsi que vous laissez aux crimes le soin du châtiment qui leur est dû ? Arrêtez, Zulmire, que toute votre fureur tombe sur moi ; que la perfide jouisse d'une vie dont le remords fera le supplice. C'est ainsi que vous signalerez votre vengeance. Mais, ô cieux ! Zilia dans les bras d'un rival. Malheureux, je gémis, je tremble pour elle, tandis que l'ingrate me trahit. Ecrasé sous le poids du malheur, je succombe, tandis que la perfide, triomphant de ses remords, rappelle mon rival. Malheureux que je suis ! je respire..., j'existe encore ! Mais quel fardeau est l'existence, quand on ne vit que pour souffrir !

LETTRE XXXIII.

AU MÊME.

Innocence de Zilia. Générosité de Zulmire. Désespoir d'Aza.

QU'AI-JE dit? Quelle horreur m environne? Connais ma honte, Kanhuiscap, et, s'il est possible, mes remords, avant de connaître mon crime. Odieux à moi-même, je veux te le dévoiler. Cesse de plaindre mes maux : mets-y plutôt le comble en me haïssant. Zilia est innocente, et c'est lui faire injure que d'hésiter à l'absoudre. Tu connais mes soupçons; leur injustice te fera connaître ma misère qui ne peút avoir de fin. De nouveaux événemens naîtront encore pour me tourmenter. Après la perfidie de Zilia, aurais-tu imaginé que le ciel eût pu me réserver de nouveaux chagrins? Aurais-tu pensé que son innocence, qui devait me rendre heureux, eût été pour moi la source des tourmens les plus cruels? Quelle erreur m'a déçu? quels nuages ont obscurci ma raison? Zilia pouvait me tromper! je pouvais le croire! Elle ne veut plus me revoir. Mon souvenir lui est

odieux : elle m'aimait trop pour ne pas me haïr aujourd'hui. Livré à mon affreuse misère ; amitié, confiance, rien ne saurait en diminuer l'horreur. Elle infectera ton cœur de son poison ; et cependant, le mien n'éprouvera nul soulagement. En vain, Zulmire, revenue de sa fureur, me dit qu'elle l'a sacrifiée à mon repos et à ma félicité. Retirée dans une maison de vierges, elle a consacré à Dieu et à mon bonheur, sa vie et la fleur de ses jours. Zulmire, généreuse Zulmire, peux-tu renoncer à ta vengeance? Ah! si ton cœur était cruel, quel plaisir il trouverait dans mes affreux tourmens ! Ce n'est donc que moi, que la bassesse de mes sentimens, que je dois accuser d'avoir causé les maux que j'endure. Pour combler ma misère, il fallait que j'en fusse la cause : je la suis. Zilia m'aimait, je le voyais ; mon bonheur était assuré. Sa tendresse, ses sentimens, ma félicité ! de tels sentimens étaient-ils faits pour être immolés à un lâche soupçon? O désespoir ! j'ai fui loin de Zilia. C'est moi qui..... généreux ami, conçois-tu l'état où je me trouve? Puis-je moi-même le concevoir? L'amour, le remords, le désespoir se disputent à l'envi mon cœur pour le dévorer.

LETTRE XXXIV.

A ZILIA.

Aza reconnaît son injustice envers Zilia, et implore son pardon.

La crainte de vous déplaire retient encore dans mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent jadis votre consolation, votre joie, Zilia, sont aujourd'hui enlacés par le chagrin et le désespoir. Ne croyez point que je veuille cacher mon crime à vos yeux. Déchiré de mille angoisses pour vous avoir cru infidèle, comment aurais-je la présomption de vouloir les justifier? Mais ne suis-je point assez puni? Que de remords!... Ce sont ceux d'un amant qui vous adore. Me haïriez-vous? Hélas! n'ai-je pas plutôt mérité votre mépris que votre haine? Réfléchissez un moment sur tous mes malheurs. Des barbares vous arrachèrent à mon amour à l'instant où il allait être couronné. Armé pour votre défense je succombai, je fus chargé de viles chaînes. Transporté de leur pays, les vagues sur lesquelles nous voguâmes sou-

tinrent quelque temps, il est vrai, mes espérances qui seules me retenaient à la vie, car mon cœur était avec vous. Les ravisseurs ayant été engloutis par les flots, cet événement me jeta dans une cruelle erreur ; mais mon amour survécut à votre perte supposée. Le chagrin ne fit qu'accroître ma passion. J'eusse désiré de mourir pour vous suivre. Je ne vivais que dans l'espoir de vous venger. J'en essayai tous les moyens. J'aurais sacrifié jusqu'à mes sermens, et je me serais uni, malgré mille remords, avec une Espagnole, pour acheter à ce prix ma liberté et ma vengeance, lorsque tout à coup, ô joie inattendue, inespérée, j'appris que vous viviez, et que vous m'aimiez encore. Souvenir délicieux! je volai auprès de vous, pour embrasser le bonheur le plus pur... pour jouir d'une extase... Ah! vaine espérance : revers cruel? A peine eusje goûté les premiers transports que m'inspira votre présence, qu'un poison fatal dont votre cœur est trop pur pour connaître les douloureuses atteintes, la jalousie, s'empara de mon ame : ses plus venimeux serpens ont rongé mon cœur, ce cœur qui n'était fait que pour vous aimer. La plus aimable des vertus, la reconnaissance, fut l'objet de mes soupçons.

Je crus que Déterville avait obtenu de vous ce que vous lui deviez ; que votre vertu s'était confondue avec votre devoir. Je crus..... Ce furent ces funestes idées qui troublèrent nos premiers transports. Vous fûtes incapable d'oublier l'amitié, même dans le sein de l'amour. J'oubliai la vertu. Les éloges de Déterville, sa lettre, les sentimens qu'elle exprimait, l'intérêt qu'elle vous causa, le chagrin que vous témoignâtes d'avoir perdu votre libérateur ; j'attribuai tous ces sentimens à ceux dont mon cœur était travaillé et qu'il éprouve encore, à ceux de l'amour.

Je cachai dans mon sein les feux qui le consumaient. Qu'en résulta-t-il ? Du soupçon je passai bientôt à la certitude de votre perfidie. Je me disposais à la punir. Je n'eusse point employé les reproches ; je vous en croyais indigne. Je ne cherche point à vous déguiser mes crimes, la vérité m'est aussi chère que mon amour.

Je voulais retourner en Espagne pour m'acquitter d'une promesse à laquelle m'engageait mon premier serment. Le repentir suivit bientôt cette rage qui vous avait manifesté mon crime. J'essayai vainement de vous détromper. Votre résolution de ne plus me voir raluma

ma fureur. En proie, de nouveau, à la jalousie, je vous quittai; mais loin de retourner à Madrid pour y consommer un crime que mon ame abhorrait, quoique vous eusssiez raison de croire que je l'avais commis, ne pouvant plus supporter le fardeau de mes misères, je cherchai dans la solitude, dans un entier isolement, cette paix qui peut seule donner la tranquillité de l'ame. Accablé par ma douleur, les ressorts qui me tenaient à la vie se détendirent. Long-temps éloigné de vous, vous l'avouerai-je, en dépit de moi-même, Zilia, toutes mes facultés ne s'exerçaient qu'à vous avilir. Je croyais vous voir contente de ma fuite qui vous laissait la liberté de râppeler mon rival. Je croyais voir........ Hélas! vous connaissez ma faute, mais vous ne connaissez pas mon supplice; il surpasse mon crime même. Ah, Zilia! si l'excès de l'amour peut m'excuser, je ne puis être coupable. Ne croyez pas que je cherche à émouvoir votre pitié; ce serait trop peu pour ma tendresse. Zilia, rendez-moi votre amour ou ne me donnez rien. Ecoutez l'amour qui doit encore parler à votre cœur : permettez que je vous revoie pour rallumer ce feu que votre juste ressentiment a éteint. Vous en pouvez

encore retrouver quelques étincelles dans les cendres de cet amour que jadis vous ressentites pour Aza. Zilia, Zilia, souveraine de ma destinée; je vous ai fait l'aveu de mon crime. Si votre pardon ne l'efface il doit être puni. Ma mort en sera le châtiment : trop heureux, amante inexorable, si je puis enfin mourir à vos pieds!

LETTRE XXXV.

A KANHUISCAP.

Zilia donne son cœur à Aza. Ces heureux amans sont sur le point de retourner dans leur patrie.

Je voudrais, en frappant ton ame de surprise, faire passer dans ton cœur la joie qui fait palpiter le mien. O bonheur! ô délire! Kanhuiscap, je possède le cœur de Zilia. Elle m'aime. Cédant aux transports de mon amour je verse à ses pieds les plus douces larmes. Ses regards, ses soupirs, ses ravissemens sont les seuls interprètes de notre amour et de notre félicité. Conçois, si tu le peux, notre ivresse : ce moment, dont je conserverai un éternel souvenir... ce moment... Non, un tel amour, de telles angoisses, de telles délices ne peuvent être exprimés par des paroles. Ses yeux, ses traits m'exprimaient son amour, sa colère, ma honte... Elle devint pâle. Muette et sans force elle tomba dans mes bras. Mais, tel que les flammes excitées par le vent, mon cœur agité par la crainte

sentit une plus vive ardeur. La tête inclinée sur son sein, je lui inspirai ce feu de l'amour qui animait sa vie et l'unissait à la mienne. Elle perdit connaissance et revint sur-le-champ à la vie... Zilia, divine Zilia! dans quel torrent de voluptés as-tu plongé l'heureux Aza! Non, Kanhuiscap, tu ne peux concevoir notre ivresse; viens, sois-en le témoin; il ne manquerait plus rien à ma félicité.

Le Français qui te remettra cette lettre doit t'amener ici. Tu verras ma Zilia. Chaque moment va me procurer de nouvelles jouissances. L'histoire de notre bonheur présent, de nos malheurs passés (puissent-ils ne jamais revenir) est parvenue jusqu'au trône. Le généreux monarque des Francais a ordonné à certains vaisseaux qui vont chercher les Espagnols dans nos parages, de nous conduire à Quito. Nous reverrons bientôt notre pays natal; cette triste patrie, si chère à nos désirs; ces lieux, ô ma Zilia! témoins de nos premiers plaisirs, de tes soupirs et des miens. Puissent-ils voir, puissent-ils célébrer, puissent-ils augmenter s'il est possible notre félicité.... Mais je vole à ma Zilia. Mon cher ami, l'amour ne peut me faire oublier l'amitié, mais l'amitié me tient trop long-temps

éloigné de l'objet de mon amour. Ces délicieux transports qui ravissent mon ame, c'est en les goûtant que je suis revenu à la vie. Je me perds dans l'excès du bonheur, dans une énivrante extase! Zilia m'est rendue, elle m'attend. Je vole dans ses bras.

FIN.

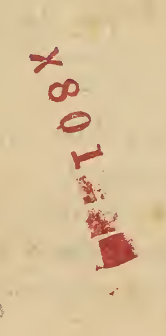
TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

LETTRES D'AZA,

Suite des Lettres d'une Péruvienne.

Fin de la Table.






THE LIBRARY OF CONGRESS